

Institut Royal Colonial Belge

SECTION DES SCIENCES MORALES
ET POLITIQUES

Mémoires. — Collection in-8°.
Tome III, fascicule 1.

Koninklijk Belgisch Koloniaal Instituut

AFDEELING DER STAAT- EN ZEDEKUNDIGE
WETENSCHAPPEN

Verhandelingen. — Verzameling
in-8°. — T. III, aflevering 1.

LES JAGA ET LES BAYAKA DU KWANGO

Contribution Historico-Ethnographique

PAR

M. PLANCQUAERT, S. J.

*Missionnaire au Kwango
(Congo Belge)*



BRUXELLES
Librairie Falk fils,
GEORGES VAN CAMPENHOUT, Successeur,
22, Rue des Paroissiens, 22.

1932

LES JAGA ET LES BAYAKA DU KWANGO

Contribution Historico-Ethnographique

PAR

M. PLANCQUAERT, S. J.

Missionnaire au Kwango
(Congo Belge)

Mémoire présenté à la séance du 18 janvier 1932.

De licentia Superiorum Ordinis.

Imprimatur,
Gandae, 2 Martii 1932,
C. VAN CROMBRUGGHE, vic. gen.

INTRODUCTION

Le long du bief moyen du Kwango et de ses affluents, dans un pays de brousse, coupé de galeries forestières, habitent des populations connues sous le nom de myaka ou muyaka, au pluriel : mayaka ou bayaka. Ce nom leur est unanimement attribué par tous leurs voisins : au nord les Bawumbu et les Bambala, au sud les Baholo, à l'ouest les Bakongo, à l'est les Bambala, les Bangongo et les Baluwa.

En fait, il comprend et associe des groupements ethniques hétérogènes qui se différencient encore aujourd'hui et se connaissent mutuellement comme Bayaka, Baluwa, Basuku, Batsamba et Bapindi. Le nom de Bayaka a donc un sens plus ou moins étendu. Dans son acception la plus large, il convient à toutes ces fractions et se légitime par ce que nous savons de leur histoire et de leurs nombreuses similitudes culturelles.

Ainsi que nous espérons le prouver dans la suite, ce fut principalement sous le coup d'une double invasion : celle des anciens Jaga et plus récemment celle des conquérants Balunda, que se transformèrent la physionomie propre et la répartition géographique des anciennes tribus du Kwango. Par le contact et sous l'emprise de ces étrangers s'établit entre les soi-disant autochtones un lien culturel qui donna naissance, le long du Kwango, à un type de civilisation très caractéristique dont cependant tous les éléments ne paraissent pas partout avec le même relief.

D'une façon générale, les Bayaka occupent le territoire compris entre le 16° et le 19° degré de longitude est de

Greenwich, et entre le 4^e et le 8^e degré de latitude sud; c'est-à-dire toute l'étendue située entre les rives de la Lufimi, celles de la haute Lubisi et de la rivière Cugho (Angola) à l'ouest et, successivement, les rives de l'Inzia, de la haute Lukula, de la haute Luie et du Kwenge à l'est; entre le confluent de la Bakali au nord et les chutes Guillaume du Kwango au sud.

De la sorte nous ne négligeons que quelques îlots de Bayaka le long de l'Inzia, du Kwilu, du Kwenge et de la Loange.

Nous ne dirons qu'un mot en passant des groupes de Bayaka habitant dans la vallée du Kwilu Niari en Afrique équatoriale française. Ils débordent le cadre du présent travail.

On pourrait s'étonner que nous ayons entrepris de retracer l'histoire d'une peuplade primitive reléguée à quelques centaines de lieues à l'intérieur du continent africain.

Mais nous disposons à son sujet de traditions très suggestives et de sources historiques assez importantes, bien que trop souvent incomplètes. En fusionnant ces deux éléments dans un même exposé, nous espérons que les documents du chroniqueur et les observations de l'ethnographe s'éclaireront mutuellement, car l'histoire doit se comprendre et obtenir sa réalisation concrète à la lumière de l'archéologie.

Les Bayaka furent cités à plusieurs reprises dans les documents émanant des historiens des anciens royaumes de Kongo, d'Angola et de Matamba. Ils firent dans ces pays, à une époque très reculée, des apparitions très courtes, il est vrai, et peu distinctes, mais qui jalonnent la route parcourue par cette tribu belliqueuse et nous permettent ainsi de suivre son évolution.

Avant d'aborder l'histoire des Bayaka nous passerons d'abord rapidement en revue les explorations et les découvertes des anciens aux confins des royaumes de Kongo et

d'Angola. C'est là, en effet, que nous renconterons pour la première fois l'avant-garde de cette tribu dont l'habitat propre trop lointain fut à peine entrevu et presque totalement ignoré des sources historiques anciennes.

Après quoi, confrontant les rares mais précieuses données écrites avec les renseignements pris sur place, nous tâcherons de présenter dans ses grandes lignes l'histoire ancienne de cette peuplade.

Ensuite, dans une troisième partie, nous parcourrons les notes et rapports des explorateurs de l'époque moderne et de la conquête belge au Kwango, pour assister ainsi à l'apparition définitive des Bayaka sur le théâtre de l'histoire universelle.

Enfin, ramassant en raccourci les grands traits de l'évolution ethnique et politique de cette peuplade, nous pourrons toucher quelques-unes des causes responsables de cette mentalité très spéciale qui se manifeste encore de nos jours chez les habitants des rives moyennes du Kwango.

BIBLIOGRAPHIE.

- AVELOT (R.). Les grands mouvements de peuples en Afrique. (*Bulletin de Géographie historique et descriptive*. Paris, 1912, 1-2, pp. 75-216.)
- Une exploration oubliée. Voyage de Jan de Herder au Kwango, 1642. (*La Géographie*, 1912, XXVI, pp. 319-328.)
- BAESTEN (V.). S. J. Les Jésuites au Congo. (*Précis historiques*, Bruxelles, 1892, XLI, pp. 529-546; 1893, XLII, pp. 55-75, 101-122, 241-258, 433-457; 1895, XLIV, pp. 465-481; 1896, XLV, pp. 49-60, 145-157.)
- BARROS (J. DE). Da Asia. Decada I. Lisbôa, 1777-1778.
- BASTIAN (A.). *Die Deutsche Expedition an der Loango-Kuste*. Iéna, 1874-1875.
- BENTLEY (RÉV. W.). *Dictionary and Grammar of the Kongo Language*. London, 1887.
- *Appendix to the Dictionary...* London, 1895.
- BRUCKER (J.). S. J. Découvreurs et Missionnaires dans l'Afrique centrale au XVI^e siècle. (*Études publiées par la Compagnie de Jésus*. Lyon, 1878, pp. 775 et suiv.)
- L'Afrique centrale des cartes du XVI^e siècle. (*Études*, 1880, pp. 385 et suiv.)
- BUCHNER (M.). Die Buchnersche Expedition. (*Mitt. der Afrik. Gesellsch.* Berlin, 1879, I, n. 4 et 5, pp. 222-246; II, n. 1, pp. 44-51.)
- Vortrag über seine Reise in Lunda Reich. (*Verhandl. der Gesellsch. f. Erdkunde zu Berlin*, 1882, n. 2, pp. 77-103.)
- BÜTTNER (DR R.). Reiseberichte. (*Mitt. der Afrik. Gesellsch. Deutsch.* Berlin, 1885, n. 6; 1886, n. 1.)
- Ueber seine Reise von San Salvador zum Quango und zum Stanley-Pool. (*Verhandl. der Gesellsch. f. Erdkunde*. Berlin, 1886, n. 6, pp. 300 et suiv.)
- BUTAYE (R.). S. J. Un voyage au Kwango. (*Missions belges de la Compagnie de Jésus*. Bruxelles, 1904, pp. 281 et suiv. et pp. 321 et suiv.)
- CAHUN (L.). *Le Congo, par Philippe Pigafetta*. Bruxelles, 1885.
- CAPELLO (H.) et IVENS (R.). *De Benguella as terras de Jacca*, 2 vol. Lisbôa, 1881.
- CARVALHO (H. A. DIAS DE). *Expedição Portugueza ao Muatiānvua*, 5 vol. Lisbôa, 1890-1893.
- CAVAZZI (GIOVANNI ANTONIO DA MONTECUCCOLO). *Istorica descrizione de tre regni Congo, Matamba et Angola*. Bologna, 1687.
- CORDEIRO (M. L.). *L'Hydrographie africaine au XVI^e siècle*. Lisbonne, 1878.
- DAPPER (DR O.). *Naukeurige beschrijvinge der Afrikaansche gewesten*. Amsterdam, 1676, 2^{de} edit.

- DE VOS (ST.). S. J. Les Bamfunuka. (*Revue congolaise*, 1910, p. 87.)
- DHANIS (FR.). L'exploration et l'occupation du Kwango oriental. (*Bull. Soc. roy. de Géogr. d'Anvers*, 1906, t. XXX, pp. 53-57.)
- La région au sud du Stanley-Pool de Lutete au Kwango. (*Mouv. géogr.* Bruxelles, 1894, pp. 91 et suiv.)
- FRANCO (A.). S. J. *Synopsis annualium societatis Jesu in Lusitania ab anno 1540 usque ad annum 1725*. Augsburg, 1726.
- FRANÇOIS (CURT VON). Geschichtliches über die Bangala, Lunda und Kioko. (*Globus*, 1888, L. III, n. 18, pp. 273 et suiv.)
- FROBENIUS (L.). *Im Schatten des Kongostaates*. Berlin, 1907.
- GORIN (F.). Kwango et Lunda. Peuplades de la frontière portugaise. (*Congo illustré*, 1894, pp. 2-10.)
- IHLE (Dr A.). *Das alte Königreich Kongo*. Leipzig, 1929.
- JONGHE (E. DE) et SIMAR (TH.). Archives congolaises. (*Revue congolaise*. Bruxelles, 1912, pp. 419-439; 1913, pp. 1-29, 85-99, 154-174, 207-225, 271-287.)
- JOHNSTON (H. H.). *George Grenfell and the River Congo*, 2 vol. London, 1908.
- KILGER (Dr L.). O. S. B. Die ersten Jesuiten am Kongo und in Angola, 1547-1575. (*Zeitschr. f. Missionswissenschaft*. Münster, 1921, pp. 21-33, 65-73.)
- Die Missionen im Kongoreich mit seinem Nachbarländern nach den ersten Propagandamaterialien, 1622-1670. (*Zeitschr. f. Missionwiss.* Münster, 1930, pp. 105-124.)
- KUND (Lieut.). Bericht über die von der Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland entsanter Expedition. (*Verhandl. der Gesellsch. f. Erdkunde*. Berlin, 1886, XIII, n. 6, pp. 313 et suiv.)
- LABAT (J.-B.). O. P. *Relation historique de l'Éthiopie occidentale...*, 5 vol. Paris, 1732.
- LIVINGSTONE (D.). *Missionary travels and researches in South Africa*. London, 1857.
- MARQUARDSEN (H.) et STAHL (Dr A.). *Angola*. Berlin, 1928.
- MECHOW (A. VON). Bericht über die von ihm geführte Expedition zur Aufklärung des Kwango-Stromes, 1878-1881. (*Verhandl. der Gesellsch. f. Erdkunde*, 1882, pp. 475-489.)
- MENSE (Dr) Ueber seine in Gemeinschaft mit Rev. Grenfell unternommene Befahrung des Kwango bis zu den Kingundji-Schnellen. (*Verhandl. der Gesellsch. f. Erdkunde*. Berlin, 1887, pp. 369 et suiv.)
- NATALE (M.). *Una relazione inedita sul Kongo scritta da P. Luca da Caldanzetta nel 1701*. Caldanzetta, 1906.
- PAIVA-MANZO (Visconde de). *Historia do Congo; Documentos*. Lisbôa, 1877.
- PEREIRA (DUARTE PACHECO). *Esmeraldo de Situ Orbis*, réédité par Raphael Azevedo Basto. Lisbôa, 1892.
- PECHUËL-LOESCHE (Dr E.). *Volkskunde von Loango*. Stuttgart, 1907.

- PINA (R. DE). *Chronica d'El-Rey D. João II. (Collecção de livros ineditos de historia Portugeza.* Lisbôa, 1792, II.)
- PLANCQUAERT (M.). *Les Sociétés secrètes chez les Bayaka* (Bibliothèque Congo.) Louvain, 1930.
- POGGE (Dr P.). *Itinerar von Kimbundo bis Quizemene dem Mussumba oder der rezidenz der Muata-Yamvo, und weiter östlich bis Inchibaraka vom 16 Sept. 1875 bis 28 Febr. 1876.* (Zeitschr. der Gesellsch. f. Erdkunde zu Berlin, 1877, XII, pp. 199 et suiv.)
- Das Reich und der Hof des Muata Jamvo. (*Globus*, 1877, XXXII, pp. 14 et suiv.)
- RAVENSTEIN (E. G.). *The strange adventures of Andrew Battel of Leigh in Angola and the adjoining regions.* London, 1901 (publ. de Hakluyt Society).
- RECLUS (E.). *Nouvelle Géographie universelle.* Paris, 1888, t. XIII.
- RESENDE (G.). *Chronica dos valerosos e insignes feitos del Rey Dom João II.* Lisbôa, 1622.
- SIMAR (TH.). *Le Congo au XVI^e siècle. D'après la relation de Lopez-Pigafetta.* Bruxelles, 1919.
- SCHÜTT (O. H.). *Reisen im südwestlichen Becken des Congo.* Berlin, 1881. Aussi, dans *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1879, pp. 307 et suiv.
- TAPPENBECK (Lieut.). *Reisebericht.* (*Mitt. Afrik. Ges. Deutsch.*, 1887, pp. 117 et suiv.)
- TELLEZ (B.). *S. J. Chronica da Compenhia de Jesus na província de Portugal e os que fizeram nas conquistas d'este Regno, etc., 2 vol.* Lisbôa, 1645-1647.
- TORDAY (E.) et JOYCE (T. A.). Notes ethnographiques sur des populations habitant les bassins du Kasaï et du Kwango oriental, etc. (*Annales du Musée du Congo belge.* Bruxelles, 1922.)
- VETRALLA (J.) O. C. (ou SERAFINO DA CORTINO). Breve racconto della nuova conversione della Regina Ginga, etc. (manuscrit). (*Archives de la S. Congrégation de la Propagation de la Foi. Lettere Africa et Congo*, 1655, vol. 250, f° 267.)
- WAUTERS (A.-J.). L'Afrique centrale en 1522. (*Bull. Soc. belge de Géogr.* Bruxelles, 1879, pp. 94-131.)
- Le Congo et les Portugais. (*Bull. Soc. belge de Géogr.* Bruxelles, 1883, pp. 234-278.)
- WEBER (E.). P. S. M. *Die portugiesische Reichsmission im Königreich Kongo.* Aachen, 1924.
- WING (J. VAN). *Études Bakongo. Histoire et Sociologie.* (Bibliothèque Congo.) Bruxelles, 1921.
- WISSMANN (H. VON). *Through equatorial Africa.* London, 1891.
- WOLFF (Dr W.). Reise von San Salvador zum Quango. (*Verhandl. der Gesellsch. f. Erdkunde.* Berlin, 1886, pp. 49 et suiv.)
- *** *Alguns Documentos do Archivo Nacional da Torro do Tombo.*

REVUES ET ARCHIVES.

Bolletim da Sociedade de Geographia, Lisbôa.

Bulletin de la Société belge de Géographie, Bruxelles.

Bulletin de la Société royale de Géographie, Anvers.

Bulletin officiel, Bruxelles.

Congo belge, Bruxelles.

Congo illustré, Bruxelles.

La Géographie. Bulletin de la Société de Géographie, Paris.

Missions belges de la Compagnie de Jésus, Bruxelles.

Mitteilungen der Afrikanischen Gesellschaft in Deutschland, Berlin.

Mouvement géographique, Bruxelles.

Précis historiques, Bruxelles.

Revue Congo, Bruxelles.

Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde, Berlin.

Archives de la S. C. de Prop. Fide. Lettere Antiche, vol. 249 et 250.

Archives vaticanes : arm. 15, vol. 101; arm. 41, vol. 50; arm. 42, vol. 32; arm. 44, vol. 15 et 40; arm. 45, vol. 4, 15 et 20. — *Fonds Borghèse* : sér. I, vol. 340-344, 721; sér. II, vol. 23-24; sér. III, vol. 82-89; sér. IV, vol. 65. — *Barberina lat.* 2054. — *Cod. Vat. lat.* 7210. — *Nunz. Spagna*, 13, 38. — *Nunz. Portug.* 14, 15, 17 18.

LES JAGA ET LES BAYAKA DU KWANGO

CHAPITRE I.

LES DÉCOUVERTES A L'EST DES ROYAUMES DE KONGO ET D'ANGOLA (1482-1750).

Lorsque, fin 1482 ou début 1483⁽¹⁾, les caravelles lusitanianes parvinrent devant l'estuaire du Zaïre, Diogo Cão ne se doutait pas que le fleuve dont il venait de découvrir l'embouchure attendrait des siècles encore avant de livrer son secret.

Après l'ardente controverse qui mit aux prises, à la fin du siècle dernier, des écrivains de différentes nationalités⁽²⁾, il semble bien prouvé qu'il fallut attendre Livingstone, Cameron, Stanley et les autres explorateurs modernes pour être renseigné exactement sur l'hydrographie générale du grand fleuve de l'Afrique centrale. Par son étude : *Le Congo au XVI^e siècle*, Th. Simar contribua à mettre cette vérité en lumière.

On peut cependant se demander si, dans l'ardeur des discussions, on n'a pas parfois négligé, comme fantaisistes, des relations ou observations objectives mais imparfaitement consignées, voire déformées par les chroni-

(1) E. WEBER, *Die portugiesische Reichsmission im Königreich Kongo*, p. 8.

(2) Contentons-nous de citer les noms de L. Cordeiro, du P. Brucker, S. J., d'A.-J. Wauters et d'A. Petermann.

queurs, concernant les régions situées à l'est des royaumes de Kongo et d'Angola. C'est le sort qui échut aux plus anciennes données hydrographiques se rapportant au Zaïre et au Kwango.

Il n'en reste pas moins qu'avant le XVII^e siècle on ne voit aucun Européen parvenir jusqu'au Kwango. A cette époque quelques missionnaires capucins s'installèrent à demeure sur un affluent occidental de cette rivière, à quelques journées de marche des villages frontières du pays des Bayaka. Malgré cet établissement aucun document historique ne permet de prouver que la tribu ait jamais subi l'influence d'un contact direct avec la civilisation européenne. C'est dire que les Bayaka demeurèrent jusqu'à l'époque moderne un peuple vraiment primitif.

1. PREMIÈRE PÉRIODE (1482-1552).

A. — Le grand lac central et le Kwango.

Au Congo la pénétration portugaise se fit rapidement. A peine Diogo Cão eut-il planté sur la rive gauche du Zaïre son padrão commémoratif, qu'il envoya en ambassade quelques hommes de son équipage au roi du Kongo. Ceux-ci parvinrent à Mbansa Ekongo après avoir franchi vers l'est quelque deux cents lieues. Ils restèrent en Afrique jusqu'au retour de Cão. Revenu de Lisbonne en 1485-1486, l'explorateur parcourut lui-même la longue route vers la capitale du royaume ⁽¹⁾.

En 1491, arriva au Kongo une nouvelle expédition portugaise sous le commandement de Ruy de Souza. Elle marqua les débuts de l'évangélisation et fut l'occasion de nouveaux progrès aux frontières de cet état.

Resende nous apprend, en effet, qu'à peine baptisé sous le nom de João I, le premier roi chrétien du Kongo eut à marcher contre ses vassaux révoltés qui habitaient les îles

(1) BARROS, *Da Asia*. (I *decada*, L. iv, III, pp. 172-176.)

du Rio de Padrão. Or, quels étaient ces rebelles et où situer ces îles ?

Les chroniqueurs sont ici peu précis.

La plupart des sources donnent aux révoltés le nom d'Anzichi, Anziques. Barros les appelle Mundequetes⁽¹⁾. Au début du XVI^e siècle, Duarte Pacheco Pereira nous fournit les premiers renseignements à leur sujet. Il parle du pays d'Anzicana et nous apprend que les habitants y portent au front et aux tempes des tatouages en caracole⁽²⁾. Or, dans ces régions, seuls les groupements ethniques du stock bateke avaient le visage marqué de ce genre d'ornementation. Au dire de Lopez ils parlaient une langue très différente de celle des Bakongo et fabriquaient des haches dont le tranchant convexe est en demi-lune. Les lames de cuivre dont parle cet auteur y sont appliquées sur la cognée⁽³⁾.

En raison de ces caractéristiques nous croyons, avec la plupart des auteurs, pouvoir identifier les habitants des îles aux Bateke⁽⁴⁾ ou à une tribu apparentée : Bamfunuka ou Bawumbu.

Mais quelle position donner aux îles de nos révoltés ? Sans doute Resende les place dans le Rio de Padrão, donc dans le Zaïre. Par contre Barros nous apprend que lors de la répression, l'héritier présomptif y avait précédé les troupes royales. Cet héritier présomptif, Lopez l'appelle Manisundi et assure que les révoltés se trouvaient sur ses propres terres du Sundi⁽⁵⁾. Enfin, un texte de Barros

(1) BARROS, *op. cit.* (*I decada*, L. IV, III, cap. IV, p. 233.)

(2) PEREIRA, DUARTE PACHECO, *Esmaralda de Situ Orbis*. Réédité par Raphael Eduardo de Azevedo Basto. Lisbôa, 1892, p. 84.

(3) CAHUN (L.). *Le Congo*, par Philippe Pigafetta, pp. 53 et 56.

(4) TELLEZ, P. M. BALTHAZAR, *Chronica da compagnia de Jesu na província de Portugal*, p. 351, les appelle Moteques. — DAPPER, *Naukeurige beschrijvinge der Afrikaansche gewesten*, 2^e druk, 2^e deel, p. 218, leur donne le nom de Meticas.

(5) CAHUN, *op. cit.*, 135.

situe ces îles dans un lac au centre du continent noir. Voici un passage des *decada* où le Tite-Live portugais, développant les idées des géographes de son temps, fait sortir d'un même lac les trois grands fleuves africains : le Kongo, le Nil et le Zambèze ⁽¹⁾ : « Toute la région que nous appelons royaume de Sofala est une grande contrée gouvernée par un prince païen nommé Benomotapa. Cette contrée est enfermée comme une île entre les deux bras d'un fleuve qui sort du lac le plus important de toute l'Afrique. Les auteurs anciens ont désiré beaucoup connaître ce lac, puisqu'il est la source cachée du célèbre Nil en même temps que de notre Zaïre qui traverse le royaume du Congo. De ce côté nous pouvons dire que ce grand lac est plus proche de notre océan occidental que de l'océan oriental, suivant les positions de Ptolémée. Venant de ce même royaume du Congo, vont se jeter dans ce lac les six rivières Bancare, Vamba, Guylu, Bibi, Maria maria, Zanculo, qui sont très abondantes. En outre, plusieurs autres rivières sans nom y débouchent et en font comme une mer navigable à de nombreux voiliers. Dans ce lac il y a une île d'où partent plus de trente mille hommes qui viennent combattre ceux de la terre ferme. Car, d'après les renseignements que nous tenons du Congo et de Sofala, ce dernier lac aurait plus de cent lieues de long ⁽²⁾. »

C'est donc en amont et dans le lac dont sort le Zaïre que Barros place les îles servant d'habitat aux révoltés de 1491. Elles se trouvent non à l'embouchure, comme l'ont prétendu certains commentateurs de Lopez ⁽³⁾, mais en amont du fleuve. Nous rejoignons ainsi l'identification généralement admise des Anzichi avec les Bateke.

(1) Dans notre traduction nous suivons d'aussi près que possible l'édition de Lisbonne, 1777-1778. Sauf quelques erreurs de copiste et l'une ou l'autre glose, elle reproduit fidèlement l'édition portugaise de 1628.

(2) BARROS, *I decada*, L. IV, cap. I, pp. 372-373.

(3) SIMAR, *Le Congo au XVI^e siècle*, p. 49.

Le bas fleuve était, en effet, depuis l'époque historique, occupé par les Bakongo, auxquels succèdent à l'intérieur des Bawumbu, des Bateke ou des Bamfunuka.

En cette année donc, plusieurs Portugais de Mbansa Ekongo accompagnant les troupes royales pénétrèrent au nord ou au nord-est. Ils y furent sans doute suivis par des missionnaires, car, avant de retourner au Portugal, l'an 1491, Ruy de Souza chargea le Père Antoine et quatre autres parmi les premiers missionnaires augustins d'entreprendre l'évangélisation de ces peuplades et d'explorer toute la région de l'intérieur jusqu'au delà du grand lac. Il adjoignit aux missionnaires quelques laïcs ⁽¹⁾.

Que faut-il au juste entendre par ce lac?

Sa découverte semble remonter à l'époque de Souza. Il est certain que la nouvelle de son existence impressionna vivement et préoccupa longtemps la cour de Lisbonne. Lorsqu'en 1512, Simon da Silva partit au Kongo avec la mission de construire une capitale digne d'un souverain aussi puissant que le Manikongo, il emportait dans le Regimento ⁽²⁾ des instructions très précises en vue de l'exploration de ce lac mystérieux.

Voici ce qu'on y lit : « Vous tâcherez de prendre des informations sur le lac qu'on dit être voisin du royaume de Manikongo, de savoir quelle est sa grandeur, s'il y a des peuples qui y naviguent, quelle en est la distance jusqu'à la terre de Manikongo et de quel côté il est situé; si c'est possible vous y enverrez quelques hommes et écrivez-nous ce qu'on y aura trouvé. »

Nous ignorons jusqu'à quel point il fut donné suite à ces instructions et quel résultat elles fournirent, mais il est certain que les recherches se poursuivirent par la voie du Zaïre. Gregorio Quadra en 1520, Balthazar de

⁽¹⁾ BARROS, *I decada*, L. IV, III, cap. IX, p. 235.

⁽²⁾ *Alguns documentos do Archivo Nacional da Torro do Tombo*, pp. 279-283.

Castro en 1526 et Manuel Pereira en 1537 essayèrent d'explorer le cours inférieur du fleuve ⁽¹⁾. Aucune de ces expéditions n'apporta de lumière au sujet du lac. Seul Barros semble avoir obtenu quelques précisions. Il affirme que ce lac est plus rapproché de l'océan Atlantique que de l'océan Indien. On pourrait donc environ l'identifier avec le Stanley-Pool. Barros nous dit un peu plus loin que le lac a plus de cent lieues de long. Voilà donc un Pool notablement grossi. Le fait s'explique par le télescopage de tout le réseau hydrographique imparfaitement connu au nord et au nord-est de Mbansa Ekongo. Toutes les cartes anciennes affichent cette confusion dont le grand historien portugais se fit le protagoniste.

On comprend alors qu'il dut ranger parmi les tributaires du lac, tout cours d'eau qui lui serait signalé dans cette direction. C'est ainsi qu'il fit pour les rivières : le Bancare (Bakali ou Bakari), le Vamba (Wamba), le Cuylu (Kwiliu), le Zanculo (Zanga Culo, désignant le haut Cugho). Barros déclare explicitement s'en tenir aux affluents principaux. Or, voilà bien les tributaires les plus occidentaux et les plus importants du Kwango. Celui-ci, appelé encore par les anciens Zaïre Grande ⁽²⁾, a dû se confondre avec le fleuve ou avec le lac lui-même. Les deux autres noms de rivière peuvent se rapporter à des affluents moins considérables du Kongo ou du Kwango. En particulier pour la Bakali une confusion ne nous paraît guère possible ⁽³⁾. Du texte cité il ressort donc que Barros reçut communication, sans doute par la source à laquelle il fait allusion, d'une découverte ou tout au moins du résultat d'une enquête menée auprès des indigènes, concernant le Kwango et ses tributaires.

⁽¹⁾ IHLE, *Das alte Königreich Kongo*, p. 72.

⁽²⁾ PAIVA MANSO, *Historia do Congo*, p. 285.

⁽³⁾ Dans toutes ces régions le nom Bakali n'apparaît qu'une seule fois pour désigner une rivière de quelque importance.



Cliché du Musée de Tervueren.

Femme Mumfunuka
avec tatouages en caracole.



Carte de Pigafetta reproduisant une variante de la théorie
du lac central.

La confusion entre le fleuve Zaïre et son affluent n'a rien qui étonne lorsque l'on considère que le Kwango à l'est de Mbansa Ekongo coule par endroits dans un lit de plus de 600 mètres de large. Il serait étrange que cette imposante nappe d'eau eût échappé aux conquistadores chargés de s'enquérir de l'existence du lac dans ces régions.

Autre cause d'erreur. A l'époque de Barros le bas Kwango et le Pool étaient peuplés de populations apparentées. Toute la bande de territoire comprise entre le Kasaï au nord, le Kongo à l'ouest et le Kwango à l'est était habitée par des populations se rattachant au stock bateke, tels les Bamfunuka et les Bawumbu. Ces derniers, que Lopez, sous le nom d'amboas (¹), place entre les Bakongo et les Anzica, occupent encore aujourd'hui le fleuve au sud du Pool en même temps que le bas Kwango. Les traditions locales rapportent qu'anciennement cette tribu s'étendait beaucoup plus au sud jusqu'au delà de Popokabaka.

Par ailleurs, il est certain que, dès la première période, les Portugais pénétrèrent à l'est de Mbansa Ekongo. En 1491, en même temps que le roi, étaient baptisés plusieurs seigneurs dont Dom Jorge (²). Celui-ci, en sa qualité de chef de Mbata, était vers 1514 le plus ferme soutien du roi dans son effort de christianisation des régions de l'intérieur. Dans le chef-lieu de sa province ainsi que dans celui du Mpangu des églises existaient déjà à cette époque. Elles n'étaient desservies qu'à de longs intervalles par les

(¹) CAHUN, *op. cit.*, p. 51. En fait le nom d'Anzica jusqu'à Lopez s'appliquait à tout ce stock bateke (Bawumbu et Bamfunuka). Dans la suite chez Dapper la découverte des Bawumbu de Kundi (Kondi), des Bamfunuka (Fungeno), des Bateke (sujets de Makoko) fera reculer les Anzica vers l'ouest ou le nord dans des régions dont les populations se rattachent par ailleurs au même groupe mais qui à l'époque moderne se refuseront à reconnaître ce nom d'emprunt. Est-il, en effet, autre chose que le nom des esclaves ramenés de ces régions ? Ils y portent ainsi que chez toutes les tribus voisines et même dans tout l'Angola le nom de muhika, mubika, mgika, pl. bahika, babika ahika.

(²) RUI DE PINA, *op. cit.*, p. 165.

missionnaires de Mbansa Ekongo. Aussi voyons-nous le roi Affonso (Alphonse) réclamer du souverain du Portugal l'envoi de nouveaux missionnaires destinés à ces régions ⁽¹⁾.

Sans doute ces préoccupations et initiatives royales ne sont-elles pas étrangères à la pénétration vers l'est. Mais il est certain, après ce que nous venons de dire, que dès la fin du XV^e siècle ou le début du XVI^e les conquistadores et missionnaires avaient en fait reconnu l'existence du Kwango et de ses principaux affluents, sinon comme fruit de leur propres explorations, du moins par le moyen d'informations obtenues des indigènes. Ces régions qui devinrent l'habitat des Bayaka étaient donc repérées dès cette époque.

Après de si beaux débuts, il est surprenant de constater que les connaissances portugaises ont dès lors, au moyen Kwango, atteint leur limite extrême. Les cartographes des époques postérieures furent embarrassés par les renseignements de Barros; ils reléguèrent la Wamba et la Bakali aux confins des régions connues et leur attribuèrent un cours tout à fait fantaisiste.

Il faut attendre les explorations modernes avant de découvrir à nouveau la Wamba et la Bakali entrevues déjà quatre siècles auparavant par les anciens. Il semble donc que le bief moyen du Kwango constitua une barrière infranchissable à la pénétration portugaise.

La chose s'explique en partie par le caractère belliqueux des populations qui s'emparèrent de ces régions et par le désintérêt que les Portugais manifestèrent dans la suite pour leurs découvertes le long du Zaïre. Les rares produits indigènes du Kongo, l'ivoire et plus tard les esclaves n'auraient pu les détourner des grandes richesses de la conquête aux Indes.

(1) PAIVA MANSO, *op. cit.*, p. 30.

B. — *Au royaume d'Angola.*

Sur la côte occidentale de l'Afrique équatoriale, dans le royaume d'Angola et sur les deux rives de la Kwanza, c'est surtout pendant la seconde période que les forces d'expansion lusitaniennes allaient opérer de préférence, à la suite de Paul Diaz. Mais dès les débuts cependant, des Blancs pénétrèrent dans ce pays.

En 1520, en effet, le roi d'Angola essayait de nouer des relations avec les Portugais de San Salvador. A cette date il y envoyait un ambassadeur chargé de demander des missionnaires ⁽¹⁾. Le roi Emmanuel de Portugal chargea Emmanuel Pacheco et Balthazar de Castro d'une expédition commerciale et missionnaire à la cour du Ngola. Ils avaient mission de reconnaître l'endroit où se trouvaient les mines d'argent et au besoin de pousser jusqu'au Cap ⁽²⁾. Balthazar de Castro devait rester à la cour du roi d'Angola, où un prêtre lui serait adjoint, tandis que Pacheco retournerait au Portugal.

Le premier atteignit la résidence du Ngola, y fut fait prisonnier et relâché en 1526 à l'intervention du roi de Kongo ⁽³⁾.

En outre dès cette époque, les Portugais connaissaient tout au moins de nom les principaux fiefs des rois de San Salvador. La formule protocolaire de la lettre de 1539 du roi Affonso ⁽⁴⁾ au pape Paul III en énumère la liste. Nous y trouvons déjà nommés le Matamba et le Musuco: régions lointaines dont nous aurons à reparler dans la suite.

Cependant, la mort du grand roi Affonso, survenue

(1) RAVENSTEIN, *The Strange adventures of Andrew Battel*, 139.

(2) *Alguns Documentos*, p. 436.

(3) PAIVA MANSO, *op. cit.*, p. 55.

(4) Dom Affonso per graça de Deos Rey de comguo e Ibumgu cacom guo e agoyo daquem e dalem azary Senhor dos ambundos damgolla daquisyma masuaura e de matamba e de muyllu e de musuco e dos amzicos e da conquista de pamzo alambu. Carta de D. Affonso ao Papa Paulo III, 12 fevereiro de 1539. — PAIVA MANSO, *op. cit.*, p. 69.

entre 1541 et 1544, ainsi que la publication de la première *decada* du « *Da Asia* » de Barros en 1552, viennent clore la première période de l'histoire des explorations anciennes.

2. SECONDE PÉRIODE (1553-1640).

A. — La pénétration portugaise à l'est et au nord-est de San Salvador.

L'arrêt dans la reconnaissance des régions lointaines de l'intérieur n'empêcha pas que bientôt l'exploration du pays situé immédiatement à l'est de San Salvador se poursuivît avec un réel succès. Mais les troubles politiques du début de cette époque et l'invasion des Jaga furent cause d'une interruption momentanée de la pénétration dans ces régions mêmes plus rapprochées. Il faut attendre Lopez avant d'obtenir les premières informations au sujet de leur hydrographie et de leur ethnographie.

En 1589, Pigafetta, rédigeant très librement les souvenirs de ce dernier, nous apprend l'existence du Barbela (Sarbela), qui arrose les provinces de Mpangu et Mbata et traverse un petit lac situé au sud-est⁽¹⁾. Ces détails, ainsi que l'ont cru la plupart des auteurs, ne peuvent convenir qu'à la rivière connue aujourd'hui sous le nom d'Inkisi.

Le lac lui-même s'appelait Aquilunda (Achelunda). En fait, ni aux sources de cette rivière ni en aval il n'existe de lac. Le nom lui-même n'est autre que le génitif d'un nom de lieu : « a-ki-lunda », du pays lunda. On peut se demander s'il n'y a pas là une allusion à la région des lacs du Cugho située au sud-est dans la direction de ce dernier pays.

Le même auteur nous apprend qu'à l'est, au Mbata, résidaient de son temps des arquebusiers étrangers, surtout des Portugais, chargés de défendre les frontières du Kongo. C'est lui encore qui nous rapporte le nom des

(1) CAHUN, *op. cit.*, pp. 109-112.

sujets du chef de Mbata : les Monsobi (¹) ou Mozombos (²) (Bazombo). Ils étaient plus robustes et plus tenaces que les habitants de la capitale. Nous croyons que lorsque Lopez fait des Monsobi les sujets du chef de Mbata, il entend parler de ses feudataires. Les habitants du duché proprement dit sont les Bambata, tandis que les Monsobi sont les indigènes du Sumbua, cité parmi les fiefs du roi Alvare dans le document de 1583 rapporté par Lopez au Saint-Siège (³). Ce pays est situé plus vers l'est au delà du Berbela. Comme on peut le voir dans ce même document, il est déjà fait mention d'une vaste région appelée Kongo ria Mulaza. D'autres auteurs nous permettront bien-tôt de situer ce pays à l'est au delà de Mbata.

Enfin, la relation de Pigafetta contient aussi l'histoire de l'invasion des Jaga, ces terribles envahisseurs qui vers 1568 mirent le royaume du Kongo à deux doigts de sa perte. Nous réservons le récit de cet événement pour notre notice historique sur les Bayaka. Après leur défaite, Lopez place les Giaqua ou Jaga, à l'orient, des deux côtés du Nil, aux confins du royaume de Monoemuji (⁴). Ce dernier, que Dapper appelle Nimeamaya (⁵), doit être un souverain de l'intérieur, sur l'identification duquel on ne peut guère obtenir de certitude. Quant au Nil il s'agit là chez Pigafetta d'une confusion due à sa conception ptoloméenne de la carte d'Afrique.

Six années après la publication de Pigafetta, on enregistrait une nouvelle avance. Kongo ria Mulaza était dépassé.

(¹) CAHUN, *ibid.*, p. 113.

(²) IDEM, *ibid.*, p. 142.

(³) *Arch. Vatic.* Nunz di Spagna, vol. 38, f° 243. « Don Alvaro per la gratia di Dio Re di Congo, Dangoglia, di Matamba, di Quisima, di Muy-glio, di Mosoaur, di Mosoque, dell' Anziqui, di Sumbua, di Buanga Signor di sette regni de Congo Riamullaza, di Caongo, do Guyo, die Rio zayre et della conquista. »

(⁴) CAHUN, *op. cit.*, p. 113.

(⁵) DAPPER, *op. cit.*, 2^e partie, p. 219.

Dans une courte notice ⁽¹⁾ sur le Kongo datée de 1595, Fabio Biondo, archevêque de Jérusalem, nous apprend que les rois de Matamba, des Ambundes et d'Ocanga payaient tribut au roi de Kongo. Or, ces dernières informations déplacent, ainsi que nous le verrons bientôt, très loin au nord-est de Mbata et de Kongo ria Mulaza, la limite des connaissances portugaises.

En 1604 vint mourir à Rome Don Antonio Manoelle. A ce Noir on fit, en sa qualité d'ambassadeur du roi de Kongo, des obsèques magnifiques et, plus tard, on lui construisit un superbe mausolée. D'après les instructions ⁽²⁾ reçues au Kongo il était chargé d'annoncer au Souverain Pontife la nouvelle de la conversion de quatre rois indigènes : celui de Kundu, celui de Cala ⁽³⁾, celui d'Ocanga et celui de Zareacaongo. Or, Kundu se trouve sur la route d'Ocanga. Aussi ce fief figurera-t-il désormais parmi les titres des rois Alvare II et Alvare III dans les lettres qu'ils écriront aux papes Clément XIII et Paul V ⁽⁴⁾. Ailleurs, dans une traduction italienne inédite de l'acte du 22 juin 1611 par lequel Pedro II établit le règlement et constitue la dotation de sa chapelle, nous trouvons parmi les titres et domaines du roi de Kongo celui de Lulla ⁽⁵⁾. Ce nom nous mène encore à la frontière orientale du royaume et sur le chemin allant de Mbata à Ocanga. Sous le règne de ce même monarque, vers 1622-1624, cinq marchands por-

⁽¹⁾ *Arch. Vatic.* Fonds Borghèse, sér. IV, 56, pp. 193-197.

⁽²⁾ *Arch. Vatic.*, arm. 15, vol. 101, pp. 47-49.

⁽³⁾ Nous ignorons ce qu'il faut entendre par ce chef Cala. Serait-ce là une corruption du nom de Kola donné aux chefs Bayaka d'origine Lunda ?

⁽⁴⁾ *Arch. Vatic.* Barb. lat., 2024, p. 3 (an 1604); arm. 15, vol. 101, pp. 62-65 (an 1613); arm. 15, vol. 101, p. 66 (an 1617).

⁽⁵⁾ Don Pietro II per la divina gratia aumentatore della fede di Giesu Christo e defensore di essa nelle parti di Ethiopia, Re dell' antichissimo Regno di Congo, Angola, Matamba, Ocanga, Cundi, Lulla, Sonssa, Signore di tutti li Ambundi, et d'altri molti Regni e Signorie circonvicine di qua e di la del spaventoso fiume Zaïre, etc. *Arch. Vat.*, arm. 15, vol. 101, p. 87.

tugais se rendant à Pumbo passèrent par la province d'Okanga, aux confins du royaume de Makoko. Arrêtés par une troupe de guerriers, ils furent dévalués, conduits chez Makoko et retenus prisonniers. Le roi du Kongo, ayant réclamé en vain la mise en liberté des captifs, voulait déclarer la guerre, mais était arrêté par la difficulté de transporter ses troupes au delà du Zaïre, qui est particulièrement impétueux. Heureusement, le royaume de Makoko étant à cette époque accablé de malheurs, sur le conseil de ses féticheurs le roi s'empressa de délivrer lui-même ces étrangers qui lui attiraient tant de maux ⁽¹⁾.

Il est donc prouvé que, dès cette époque, les Portugais parcouraient ces régions, au delà de la rive droite de l'Inkisi. Tandis que, malgré les luttes politiques et religieuses, se poursuivait la reconnaissance de la région à l'est du Kongo, se préparaient en Angola des événements qui devaient ouvrir vers l'est une voie d'accès nouvelle.

B. — A l'est d'Angola.

Fin 1560 ⁽²⁾ Paul Diaz de Novaes et ses compagnons jésuites arrivèrent à la résidence d'Inene Angola. Bientôt ils perdirent leur liberté. Ils furent détenus captifs jusqu'en 1568. Le Père Francisco de Gouvea, supérieur des jésuites, resta prisonnier jusqu'à sa mort en 1575 ⁽³⁾. Les lettres des Pères donnent le nom de Gloamba ou Coamba à la capitale et la placent à 60 lieues à l'intérieur. Cela les

(1) CAVAZZI, *op. cit.*, p. 281.

(2) POLANCO, *Chronica Soc. Jesu*, pp. 334-336 et PAIVA MANSO, *op. cit.*, p. 99, rapporte que déjà antérieurement, avant 1550, le roi Diego étant parti guerroyer dans le pays de Chamguala, Changala ou Chianchala, s'y fit accompagner des jésuites de San Salvador. Parmi les prisonniers qu'il y fit se trouvaient quelques Portugais. Ce nom donne à croire que cette expédition opéra en Angola. En effet, on doit écrire Cha-Ngala ou Cha-Mguala, ce qui équivaut à Ka-Ngola, Ka étant un préfixe honorifique, Ngola le nom du royaume.

(3) FRANCO, *op. cit.*, p. 63. — BAESTEN, S. J., *Précis historiques*, 1893, pp. 435-448.

mènerait au delà de Pungu a Ndongo. Cependant on n'est pas arrivé jusqu'à présent à identifier la position de cette ville ⁽¹⁾.

Le retour de Diaz en 1576 et l'établissement de la nouvelle colonie « Reino de Sebaste na Conquista de Ethiopia » avec St.-Paul de Loanda comme capitale amena bien des Blancs à la résidence de Ngola. Vers 1578, au début des guerres d'Angola, 40 Portugais furent massacrés dans la ville du roi.

Succédant à Diaz, Luis Serrão traverse la Lukala et s'avance vers l'est. Le 28 décembre 1590, à Anguoleme Aquitambo (Ngwalema a Kitambu), sur la haute Lukala, il fut défait par l'armée alliée du roi de Matamba, du Ngola, du Jaga Kinda et de Kongo ⁽²⁾.

C'est vers cette époque que Balthazar Rebello de Aragão fit une tentative pour traverser l'Afrique de part en part; il put pénétrer jusqu'à 140 lieues de la mer.

Cependant l'occupation portugaise progressant vers l'est, le fort d'Ambaka ⁽³⁾ fut construit en 1614 et l'année suivante le gouverneur Emmanuel Cerveira Pereira envahit la contrée de Kankulu au nord de cette même position ⁽⁴⁾.

Dans toute l'histoire de la conquête de l'Angola, nous voyons les Portugais se buter à une résistance tenace de la part de ces populations. Il est vrai que la méthode de Diaz contrastait fort avec celle de la pénétration pacifique des premiers découvreurs du Kongo. Elle dut en partie son succès auprès des conquistadores à son aptitude à satisfaire les besoins de la traite.

L'hostilité ne fit que croître au début du règne de la fameuse Anne Zinga (Nzinga), fille du roi d'Angola, baptisée comme otage à St.-Paul de Loanda en 1622. L'année

(1) RAVENSTEIN, *op. cit.*, p. 143.

(2) IDEM, *ibid.*, p. 148.

(3) IDEM, *ibid.*, p. 158.

(4) IDEM, *ibid.*, p. 159.

suivante elle succédait à son frère Ngola Nzinga Mbandi ⁽¹⁾. Aussitôt elle entreprit de reconquérir les provinces de ses ancêtres. N'ayant pu réussir, elle s'empara du Matamba. En 1624, le capitaine Roque de Miguel conduisit une expédition contre le Jaga de Kasange, coupable d'avoir pillé des Pombeiros. Il en ramena un grand nombre de prisonniers qui furent livrés à l'esclavage. Un différend ayant surgi à propos de ce pays, entre le Jaga et la reine Zinga, les Portugais offrirent leur arbitrage et firent en même temps une tentative d'évangélisation de ces régions. Dom Antonio Coeglio, habile négociateur, et Dom Gasparo Borgia furent députés. Dans la province de Ganghella ils furent reçus par le Jaga de Kasange, qui leur fit un excellent accueil. De là ils passèrent dans la province d'Umbe (Namba) au Matamba, où campait la reine. Coeglio y fit un séjour de six mois, mais ni lui ni son compagnon n'y virent leur mission couronnée de succès ⁽²⁾. Dès cette époque donc, des Portugais parvinrent au sud jusqu'à proximité du haut Kwango, dont ils atteignirent sûrement au Matamba les affluents occidentaux. Cependant de cette lointaine expédition c'est à peine si le souvenir est resté. Il faudra attendre la troisième époque avant d'obtenir des informations précises sur l'aspect et les peuples de ces pays.

3. TROISIÈME PÉRIODE (1641-1750).

A. — Les voyages des Hollandais à l'est et au nord-est de San Salvador.

Pendant cette période deux causes favorisèrent principalement le progrès des connaissances géographiques : l'envoi par la Congrégation de la Propagande de missionnaires italiens au Kongo et en Angola et la prise de St.-Paul de Loanda par les Hollandais en 1641. Ces deux événements eurent pour effet immédiat de lancer sur les traces

⁽¹⁾ CAVAZZI, *op. cit.*, p. 608.

⁽²⁾ IDEM, *ibid.*, pp. 621-622.

des pionniers portugais, des étrangers audacieux et entreprenants qui contribuèrent pour une large part à la reconnaissance des régions de l'est. Il faut en grande partie attribuer le succès et l'utilité de ces explorations au zèle apostolique des uns, à l'esprit de lucre des autres et aussi au soin que tous mirent à nous laisser des relations détaillées de leurs expéditions et de leurs travaux. Arrivés récemment en ces pays, ils purent moins que les Portugais compter pour les entreprises lointaines sur l'aide des indigènes et durent le plus souvent payer de leur personne. Leurs devanciers, au contraire, se servaient très souvent des célèbres Pombeiros pour les voyages à l'intérieur. Voici comment Dapper décrit ces derniers : « Ce sont des esclaves de commerçants noirs ou portugais établis à Loango, au Kongo ou à St.-Paul de Loanda. Dès leur plus tendre enfance ils sont élevés dans la maison de leur maître. Parfois ceux-ci permettent aux plus intelligents d'apprendre à lire et à écrire et tout ce qui peut être utile au commerce. Ils s'en servent principalement pour le commerce des esclaves et celui de l'ivoire, pour lequel ils les envoient avec des marchandises à Pombo (Stanley-Pool), d'où leur nom de Pombeiros. Ceux-ci ont à leur service d'autres esclaves, parfois cent ou cent cinquante, qui portent sur la tête les marchandises et du vin, vers l'intérieur. Quelquefois ces Pombeiros restent absents pendant une ou même deux années et reviennent avec quatre, cinq ou six cents esclaves. Parfois même quelques-uns des plus fidèles s'installent à l'intérieur et renvoient à leur maîtres les esclaves qu'ils ont acquis et qu'ils échangent contre de nouvelles marchandises. Parfois aussi des Pombeiros trompent leurs maîtres et se sauvent avec leurs esclaves et leurs biens » ⁽¹⁾. Ailleurs notre auteur assure que ces Pombeiros pénètrent parfois jusqu'à cent cinquante à deux cents lieues à l'intérieur pour acheter des

(1) DAPPER, *op. cit.*, 2^e partie, p. 219.

esclaves. Aussi les Hollandais, désireux de ravir aux Portugais la colonie d'Angola et leur monopole du commerce des esclaves, pénétrèrent en 1641 dans le port de Loanda avec une flottille de vingt et un bateaux sous le commandement de l'amiral Kornelis Kornelissen Jol, surnommé Houtebeen, et s'emparèrent de la ville ⁽¹⁾. Maîtres de celle-ci jusqu'en 1648, ils s'empressèrent de nouer des relations amicales avec les chefs indigènes afin d'accaparer le commerce de l'intérieur dont les Portugais avaient été jusque-là les seuls bénéficiaires.

Vers 1642, une ambassade hollandaise parvenait à San Salvador aux fins de conclure une alliance avec le monarque nègre ⁽²⁾. Parmi les membres de cette expédition se trouvait sans doute l'explorateur Jean Herder, qui semble bien être l'auteur de l'itinéraire de St.-Paul de Loanda à Kundi par la capitale congolaise. Dapper nous conserva ce précieux document qui note avec une précision rare le chemin, les villages et les gués parcourus en partie par l'ambassade, en partie par l'explorateur seul.

R. Avelot eut le mérite de relever l'importance de ces données noyées dans le texte touffu de l'ouvrage de Dapper ou reportées sur sa carte des royaumes de Kongo et d'Angola ⁽³⁾. Dans l'article qu'il consacre à Jean Herder il tâche de reconstituer d'après les connaissances géographiques actuelles l'itinéraire suivi par le voyageur. Ce travail remarquable nous montre comment, dès le milieu du XVII^e siècle, fut consignée dans le détail toute l'hydrographie des régions parcourues. Il prouve également la stabilité des populations qui sont encore établies aujourd'hui dans les mêmes régions.

Seule la dernière section de cet itinéraire nous intéresse

(1) DAPPER, *op. cit.*, 2^e partie, p. 219.

(2) IDEM, *ibid.*, 2^e partie, p. 206.

(3) R. AVELOT, Une exploration oubliée. Voyage de Jean Herder au Kwango. (*Bull. de la Soc. de Géographie*. Paris, 15 novembre 1912, pp. 319-328.)

ici. Des cartes plus récentes ainsi que notre propre connaissance de cette contrée nous permettent, pour cette région de l'est, de préciser et de compléter la reconstitution de R. Avelot.

Ayant passé l'Inkisi (Kinkon) près du village de Kondo, au sud du 6^e parallèle austral, il traversa la Mfidi (Iri) près de la frontière actuelle de la Colonie. Obliquant vers l'est il évita la Nsele et la Luvu pour passer le gué de la Luidi à Nsona (Enson), nom d'un marché. De là il repartit au nord-est, arriva à Kimbansulu (Kombansu), franchit la Bumba et bientôt la Mbombo. Il parvint ainsi à Mbeka (Beeka). Il voyageait alors parmi des populations qui encore aujourd'hui portent le nom de Bambeko. Ensuite il arriva à la Lula Lumene (Firiangombi), que Dapper fait passer près du village de Lula (Chikako de Jula). Après avoir franchi un petit affluent de cette dernière rivière, poursuivant sa route vers le nord-est, il passa à Bakini (Mannebakani), traversa le Lufimi (Lefu) et enfin arriva à la Gembo (Quito ya ngambi), petit affluent de gauche du Kwango, pour aboutir finalement à Kundi (Kondi ou Pombo de Okanga).

Premier explorateur bien authentique du Kwango, voici comment Jean Herder décrit cette rivière : « Le pays de Konde ou Pombo de Okango est traversé par une rivière profonde et impétueuse appelée Kwango (Koango). Quoique son parcours se perde à partir de cet endroit elle se déverse dans le Zaïre »⁽¹⁾. Voilà enfin clairement posée la distinction entre la rivière et le fleuve et voilà enfin dissipée la cause de tant de confusions dans les écrits des anciens.

Herder nous apprend encore qu'au dire des indigènes, il existerait à l'est du Kwango des hommes blancs avec de longs cheveux, sans que le teint soit aussi clair que celui des Européens. R. Avelot croit y voir une preuve que la

(1) DAPPER, *op. cit.*, 2^e partie, p. 217.

renommée des Hamito-Sémites de l'Afrique orientale était parvenue jusqu'en ce point ⁽¹⁾. Nous nous rappelons avoir entendu raconter le même fait par un indigène originaire de la basse Wamba. Toutefois il identifiait ces hommes blancs avec les Batsamba, les anciens possesseurs des terres en cette contrée.

Immédiatement à l'est de Kundi et du Kwango, Herder place Okango ⁽²⁾. Au sujet de ce pays, Antonio Oliveira de Cadornega raconte qu'au XVII^e siècle beaucoup de Portugais tiraient de gros bénéfices de leur commerce au Kongo. Les gains les plus considérables s'obtenaient par le commerce avec une région située au delà de ce royaume. Elle s'appelait Pombo de Okango et se trouvait au delà du Zaïre ou Kwango Grande. Ce dernier devait son nom à un grand seigneur de l'endroit appelé Koango. Le royaume du puissant Makoko voisinait avec celui d'Okango ⁽³⁾.

Nous verrons qu'en 1885 les premiers explorateurs de la région située entre Kundi et la Wamba, Kund et Tappenbeck eurent à s'y défendre contre des indigènes porteurs du nom de Bakango. Dans la contrée arrosée par la Lonso et la basse Wamba on rencontre encore aujourd'hui quelques Bakango. Ce sont vraisemblablement les descendants des anciens habitants du royaume d'Okango ⁽⁴⁾.

Rappelons l'épisode de Cavazzi au sujet des marchands portugais captifs du roi Makoko. Se rendant à Pumbo ils passaient par Okango quand ils furent saisis. Pumbo est donc placé au delà d'Okango. Cela nous mène près du confluent du Kwango et de la Wamba (vers Fayala), donc

⁽¹⁾ AVELOT, *op. cit.*, p. 328.

⁽²⁾ CAVAZZI, *op. cit.*, p. 6, écrit Congo-Riau-Cango et en fait un tributaire du roi de Kongo. Le vrai nom est Kongo Ria Kango.

⁽³⁾ ANTONIO OLIVERA DE CADORNEGA, *Historia geral Angolana*, 1680-1681. Dans PAIVA MANSO, *op. cit.*, p. 283.

⁽⁴⁾ Au delà d'Okango, Dapper place la rivière Wamba; elle fut peut-être retrouvée par Herder. Au delà de cette rivière il place sur sa carte le nom de Mopende. Il s'agit vraisemblablement des Bapindi ou des Batsamba, les anciens possesseurs des terres dans toutes ces contrées.

en plein pays des Bawumbu. Il semble alors que Pumbo signifierait le pays des Bawumbu. La chose s'impose si l'on se rappelle que Dapper donne à Kundi le nom de Pumbo de Okango. Car les habitants de Kundi ne sont autres qu'une colonie de Bawumbu installée au sud sur la route d'Okango. On comprend alors pourquoi les auteurs distinguent le Pumbo d'Okango d'avec le vrai Pumbo, celui du confluent de la Wamba et du Kwango.

Plusieurs auteurs ont cru devoir limiter le Pumbo des anciens uniquement au Stanley-Pool. Il est certain que ce dernier fut compris parfois sous ce nom. Mais Dapper le place près du grand lac de Barros. Or, comme nous le disions déjà, précisément au sud du Pool, entre les Bakongo et les sujets de Makoko (Bateke), habite une fraction de la tribu des Bawumbu. L'écrivain hollandais fait déjà remarquer que, de son temps, plusieurs soutenaient l'opinion qui voyait dans le Pumbo un ensemble de royaumes situés près d'un grand lac. Et il ajoute qu'aucun chrétien ne vit jamais ce lac ⁽¹⁾

Ces considérations jettent sans doute quelque lumière sur cette section lointaine de la fameuse voie commerciale: St.-Paul de Loanda - San Salvador - Mbata - Kundi - Okango - Pumbo. Au XVII^e siècle cette route fut une des principales artères par laquelle affluaient au marché de St.-Paul les innombrables caravanes d'esclaves en même temps que les produits de l'intérieur, l'ivoire, les étoffes indigènes (Mbari). Le nom d'Ibari donné parfois au pays situé le long de la rive droite du Kwango montre que dès cette époque les tissus en raphia du Kwango et de la Wamba étaient très appréciés par les Bakongo. On peut se demander pourquoi la route commerciale s'engagea si loin vers le nord-est alors que beaucoup plus près à l'est on abandonnait de vastes régions encore inexplorées. Il semble bien que le principal obstacle fut la présence dans ces

(1) DAPPER, *op. cit.*, 2^e partie, p. 219.

régions des Jagas que tous les auteurs y signalent. Cadornega les appelle Majaca et les qualifie de gens féroces et de grande valeur, alors que Dapper en fait des ennemis mortels du royaume de Kongo ⁽¹⁾. On ne connaît pas la route que prit Jean Herder pour le retour. Sans doute suivit-il le même chemin qu'à l'aller et il peut être utile de le refaire avec lui pour passer chez ces populations au sujet desquelles Dapper fournit parfois un complément d'information.

Peu après avoir quitté Kundi l'explorateur dut rencontrer les Bamfunuka ou Bamfungunu aux environs de Bakini (Manebakani). Dapper les appelle Fungeno, mais se trompe évidemment en les situant à l'est de Konde ou Pombo d'Okango ⁽²⁾. Dans ce cas il faudrait placer ce royaume sur la rive droite du Kwango et alors ce pays ne serait plus situé entre le Zaïre et cette rivière ainsi qu'il le prétend.

Au demeurant, tout comme les Fungeno de Dapper, les Bamfunuka appartiennent au stock bateke.

Ne tenant aucun compte de l'erreur que nous venons de signaler, R. Avelot a cru reconnaître dans ces Fungeno des Ethiopiens nubéens transportés indûment près du Nil. Dapper nous rapporte encore que les Portugais ont dans ce royaume des marchés où l'on peut se procurer quelques esclaves mais surtout des étoffes indigènes.

Poursuivant à rebours la route de Herder nous arrivons à la Lula Lumene (Firiangombi), près de Chikako de Jula. Cadornega et Cavazzi écrivent Lula et en font un marquisat dépendant du duc de Mbata. En fait, ainsi que nous l'avons vu, ce nom se rencontre déjà parmi les titres du roi Pedro II. De nos jours le chef Lula Lumene, établi en cette contrée et qui paraît bien être le successeur du Chikako, domine sur une population issue d'un mélange de Bawumbu, de Bakongo et de Bayaka.

⁽¹⁾ DAPPER, *op. cit.*, 2^e partie, p. 185.

⁽²⁾ IDEM, *ibid.*, p. 217.

Au sud-ouest le voyageur repasse à Mbeko (Beeka) chez les Bambeko, eux aussi descendants d'éléments hétérogènes Bakongo et Bayaka.

Revenant dans cette même direction il traverse successivement la Mbombo, la Bumba et la Luidi, laissant à sa gauche une région qui mérite de nous occuper et qui fut appelée par Cadornega Kongo dia Mulaka. Cet auteur nous dit avoir appris des indigènes de Mesikongo (Besikongo) qu' « entre le Kongo et le seigneur d'Okango il y a un autre grand seigneur qui possède beaucoup de terres et de vassaux. Il reconnaît le roi de Kongo, auquel, quoiqu'étant libre, il envoie des présents comme à un suzerain. Il porte le nom de Kongo de amulaka » ⁽¹⁾. Ailleurs, cependant, il le range parmi les feudataires de Mbata.

Déjà au XVI^e siècle Lopez nous signalait les sept royaumes de Kongo dia Mulaza ⁽²⁾. Ce nom est en réalité celui d'un clan Bakongo du nord-est ⁽³⁾ et fut parfois étendu indûment à des groupes ethniques distincts. Aucune source ne cite les noms de ces royaumes. Par une extension fautive, Kongo die Mulaza semble comprendre, d'après Lopez, quelques-uns des marquisats qui, selon Cadornega, dépendraient du duc de Mbata ⁽⁴⁾. Il est certain que Kongo dia Mulaza vit dans la suite ses frontières

(1) PAIVA MANSO, *Historia do Congo*, p. 265. « ... sabenos em como por diante de senhorio de hocamga esta um senhor grande de muitas terras e vassalos, o qual reconhece a elrei de Congo, e lhe manda seus presentes como feudo o qual apotentado, sem ser livre, tem por nome Congo de amulaca. »

(2) CAVAZZI, *op. cit.*, p. 6. Cet auteur place cette région au delà du Zaïre. Peut-être s'agit-il là d'un second Mulaza.

(3) M^{er} CUVELIER, *Traditions congolaises*. (*Congo*, 1930, p. 475.) « La mère du roi Antonio I^{er} était originaire de Kongo dia Nlaza. Les clans de cette région ayant essaimé vers l'est, certaines populations établies entre l'Inkisi et le Kwango pouvaient se considérer comme ayant tiré leur origine de Kongo di Nlaza. »

(4) O duque de Bata apresenta por primicām delrei de Congo : O Marquez de Zenbo; O Marquez de Ensillo; O Marquez de Sanga; O Marquez de Benna; O Marquez de Cundi; O Marquez de Lula; O Marquez de Congo de Mulaca. PAIVA MANSO, *op. cit.*, p. 269.



L'itinéraire de Jean Herder.

se resserrer dans la mesure même où elles se précisèrent. Aujourd'hui, au dire des indigènes, Kongo dia Mulaza serait la région située entre Kongo dia Mulaka et Mbata, alors que Kongo dia Mulaka s'identifierait avec la contrée s'étendant sur la rive gauche du moyen Kwango. Les explorateurs de l'époque moderne retrouveront en effet un pays appelé Nlaza, qui par sa position correspond précisément à la première de ces régions. Il coïncide à peu près avec la région occupée de nos jours par les Bankanu le long de la Benga.

On peut donc conclure qu'aucun des voisins du nord-ouest des Bayaka n'échappa à l'attention des commerçants hollandais ou portugais. La route de St.-Paul de Loanda à Kundi établissait des relations suivies entre la côte et les frontières des Bayaka. Mais ceux-ci restèrent en dehors de ce trafic. Seuls quelques Pombeiros audacieux se rendirent probablement dès cette époque chez eux et drainèrent leurs produits vers les différents ports de la côte.

B. — Au sud-est de San Salvador.

Plus au sud les Hollandais parurent également à l'intérieur. En 1643, le capitaine Thyman, avec cinquante soldats blancs, prêta assistance au roi de Kongo et défit Manisala, un vassal révolté. L'officier saccagea avec ses hommes tout ce pays de Nsala. Cependant, la position donnée à cette contrée par Dapper est évidemment erronée⁽¹⁾. Par contre, il nous signale avec beaucoup d'exactitude les comtés d'Oanda (Wanda), de Mbwela et d'Imbuila⁽²⁾. Il obtint des renseignements très précis au

(1) Dapper situe Nsala entre Kina et Mpemba. Or, Kina serait à l'est d'Oanda, alors que sur sa carte il le place au nord-ouest. Plus judicieusement un croquis des Archives de la Propagande place Kina Grande sur l'Inkisi (Zaïre picolli rio). Peut-être désignait-on par là la région située immédiatement au sud de Damba.

(2) DAPPER, *op. cit.*, 2^e partie, 220.

sujet de cette dernière région, dont il situe plusieurs villages. Ainsi Zoca, à l'est de ce pays, fut atteint par les Hollandais. Par sa position ce village coïncide avec celui de Ki-Socane sur la ligne de partage des eaux de l'Inkisi (affluent du Zaïre).

Cependant, la Congrégation de la Propagande, instituée en 1622 par Grégoire XV, négociait depuis quelques années l'envoi au Kongo de capucins italiens. Les deux premières caravanes essuyèrent bien des déboires et ne pénétrèrent guère à l'intérieur. Mais 1648 amena d'un coup douze missionnaires sur le champ d'apostolat congolais. Ils débarquèrent à l'embouchure du Congo près des débris du monument de pierre planté par Diego Cão et détruit par les calvinistes hollandais. Animés d'un zèle ardent, ils allaient comme d'emblée se fixer aux confins des régions explorées. Devancés en plus d'un endroit, ils furent cependant les premiers à nous laisser quelques renseignements sur ces contrées inconnues.

Pendant le règne du roi Garcia, les capucins occupèrent Mbata, qui leur servit de base pour la pénétration au sud-est.

Le P. Joseph Pernambuco, Brésilien, s'engagea dans le pays de Zomba, connu depuis Lopez et que Cadornega attribue au duché de Mbata. Sur la route de Zombo le missionnaire ayant livré aux flammes un kimpasi (maison destinée aux initiations fétichistes), les indigènes s'en prirent à son interprète Dom Bonaventure, natif de San Salvador, qu'ils laissèrent pour mort. S'étant relevé tout ensanglanté, il suivit le chemin du village et ayant trouvé à l'entrée une grande croix de bois telle que les chrétiens avaient coutume d'en planter, il y écrivit avec son sang ces mots : « Ici fut massacré maître Bonaventure pour la défense de la vraie et sainte Foi » (¹). Il semble qu'on puisse trouver ici une explication ou au moins un rappro-

(¹) CAVAZZI, *op. cit.*, pp. 449-450.

chement avec la fameuse croix de Mbata Makela que l'on peut encore voir aujourd'hui dans ce même pays des Bazombo. Il ne s'agirait donc pas là d'un monument commémoratif. Se rendant en ce pays, le missionnaire avait dû laisser son compagnon, le Père Gabriel da Valencia, dans le marquisat d'Inkusu (Nkusu), où il mourut quelques jours plus tard. Ce missionnaire ayant fait partie de la caravane de 1648 (¹), c'est donc après cette date qu'il faut placer le voyage à Zomba.

Cependant, la mission d'Inkusu fut reprise dès le 30 décembre 1649 par deux missionnaires appartenant au même contingent : les PP. Bonaventure da Coreglia et François Vea (Veai). Ils arrivèrent au milieu d'une population qui déjà antérieurement avait reçu l'Évangile et y trouvèrent une église datant probablement de la première évangélisation. Au témoignage des missionnaires, ces Noirs, abandonnés à eux-mêmes, ne vivaient guère en conformité avec les enseignements de la religion chrétienne (²).

Au comté d'Ovando (Oando, Wando), où nous rencontrons les deux mêmes missionnaires à une époque qu'il est difficile de préciser, la situation religieuse était à peu près la même. Tout donne à croire que dans ces régions les propagateurs de l'Évangile se limitèrent à une instruction hâtive et à l'administration du baptême. Tandis que les Pères exerçaient dans les villages leur ministère apostolique, le chef d'Ovando fut attaqué par les troupes de la reine Zinga. La province fut envahie, son chef tué et tout le pays livré au pillage. Les deux missionnaires furent faits prisonniers et conduits devant la redoutable souveraine (³). Contre leur attente, ils furent traités avec déférence et la reine leur rendit bientôt la liberté. Plus au sud, le Père Joseph Pernambuco, que nous avons ren-

(¹) ED. DE JONGHE et TH. SIMAR, Revue congolaise. (*Archives congolaises*, p. 167.)

(²) CAVAZZI, *op. cit.*, pp. 444-449.

(³) Dapper, par erreur, place cet événement en 1646.

contré au pays de Zomba, et le Père Antoine da Tervelli furent désignés, à cause de leur connaissance de la langue indigène, pour entreprendre les missions de Mbwila et de Mbwela. Ils y remportèrent, comme dans le Mpemba, les plus beaux succès. Cependant, les rangs de la courageuse phalange de 1648 s'éclaircissaient et vers 1652 le premier de ces deux missionnaires mourait à son nouveau poste d'Imbuilla (Mbwila) (¹). Il semble bien que les missionnaires capucins atteignirent à l'est de ce pays Metchila (Quichila), village situé sur le plateau de Bungo, aux sources de l'Inkisi et du Kwilu. En effet, cette localité se voit sur la carte accompagnant l'ouvrage de Cavazzi. En outre, on y place à l'est de l'Inkisi (Berbela) le nom de Kandaia, qu'on peut identifier avec Lubaia, un petit affluent oriental de l'Inkisi.

Remarquons encore que sur un croquis accompagnant une relation anonyme conservée aux Archives vaticanes, on situe au nord-est d'Inkusu la province de Kakombo (²). Sans doute, les capucins, auteurs de ce document (1657), ont-ils voulu désigner par là le territoire du chef muyaka Kikomba, établi sur le Kwilu affluent du Kwango. Il est donc possible qu'en cet endroit les missionnaires aient franchi la frontière occidentale des Bayaka, à moins qu'ils ne soient redevables de cette connaissance aux indigènes des régions avoisinantes.

Dans la suite, plusieurs expéditions militaires conduisirent les Portugais en ces régions avancées. En 1666 se livrait la bataille d'Ulanga, tandis qu'en 1682 João de Figueireda attaquait le chef Mbwila qui avait chassé les Portugais, dévalisé les Pombeiros et brûlé l'église.

Il partit avec une armée composée de 600 mousquetaires, 42 cavaliers, 40,000 indigènes et 2 canons. S'étant attardé en route, il fut défait par les troupes alliées de

(¹) CAVAZZI, *op. cit.*, pp. 457-458.

(²) Arch. Congr. Prop. Fide. Lettere. (*Africa et Congo*, vol. 250, f° 57.)
— Le même nom apparaît dans les *Lettere Antiche*, vol. 249, f° 427.)

Mbwila, de Kongo et de Matamba. Le chef portugais fut tué et remplacé par Pascal Rodriguez qui marcha droit sur la ville de Mbwila et remporta une grande victoire. Le chef Mbwila, réfugié chez son voisin et allié Ndamba, y fut poursuivi plus tard et tué. Les villes et cent cinquante villages furent incendiés ⁽¹⁾.

Il résulte de cette revue de documents qu'au sud-est de San Salvador, à l'est de la province de Pemba, l'action missionnaire et gouvernementale se fit sentir d'une façon vraiment efficace jusqu'à l'Inkisi. A l'est de cette rivière, les populations étaient à peine reconnues et reçurent sans doute la visite de quelque commerçant ou missionnaire de passage. Cavazzi nous dit même que les trois provinces Nzanga, Marsinga et Metondo confinent avec l'Aiacca ⁽²⁾. Preuve indiscutable que la pénétration missionnaire à cette époque parvint aux frontières des Bayaka et que les capucins connurent l'existence de cette tribu au sud-est des provinces dépendantes des rois de San Salvador.

C. — La Mission des Capucins italiens à l'est de l'Angola.

Enfin, à l'est de l'Angola, les missionnaires et autres Blancs poussèrent, comme à l'époque précédente, jusqu'à Kwango. En 1648, les Hollandais parurent à la résidence de la reine Zinga. Le capitaine Fuller, de la Compagnie Néerlandaise des Indes Occidentales, s'en fut avec soixante hommes assister cette indomptable ennemie des Portugais.

Cependant, la farouche souveraine s'était convertie en l'an 1657. Résolue de propager la religion chrétienne dans son royaume de Matamba, elle demanda et obtint des missionnaires capucins.

Pendant plusieurs années ceux-ci résidèrent en sa capitale bâtie le long de la Hamba (Namba), sous-affluent du

⁽¹⁾ RAVENSTEIN, *op. cit.*, p. 181.

⁽²⁾ CAVAZZI, *op. cit.*, p. 6.

Kwango. Ainsi se créa un centre d'évangélisation important à quelques journées de marche de la frontière méridionale des Bayaka. On y compta bientôt 8,000 baptisés⁽¹⁾. La chronique due à deux missionnaires qui se dépensèrent en cette mission de Sainte-Marie de Matamba : le Père Antoine da Gaeta et surtout le Père Antonio Cavazzi da Montecuccolo, que nous avons citée maintes fois, est presque totalement muette au sujet de ce voisinage. Elle nous prouve que là aussi les Bayaka restèrent en dehors du mouvement de christianisation.

Tandis qu'au Matamba les capucins voyaient l'avenir s'ouvrir aux plus belles espérances, on entamait une nouvelle mission chez le Jaga de Kasange, où plusieurs missionnaires résidèrent près des rives du haut Kwango, mais le mauvais vouloir du chef ruina dès le début leur action dans ces régions. Cependant, la mission du Matamba, après les premiers succès, se mit à déปรir. La mort de Zinga marqua le début de cette décadence; elle entraîna un revirement politique et, en 1670, on fut forcé de constater à Loanda que la mission du Matamba avait virtuellement pris fin⁽²⁾. Néanmoins, vers 1684, sous l'impulsion des préfets apostoliques Giovanni Romano et de Tomaso da Sestola, la mission du Congo et d'Angola connut un nouvel essor. L'année suivante, le premier supérieur reprit la mission de Zinga et fonda celle de Caenda (Cahenda Kukula). Malheureusement, on connaît peu les entreprises missionnaires de cette époque. En 1690 partit le Père Luca da Caldani setta, qui fut créé préfet en 1704 et mourut l'année suivante à Loanda. Voici ce qu'on peut lire à son sujet dans un document conservé aux archives de la Propagande :

« A la date du 22 juin 1705, dans la relation de Ferdinand da Firenze, capucin, au seigneur cardinal Sacripante,

(1) KILGER, *Zeitschr. für Miss.*, 1930, p. 122.

(2) Arch. Congr. Prop. Fide. *Scritture Riferite nei Congressi*, vol. I; Congo, fos 165-174.

on trouve entre autres choses que dans la province de Libollo, au delà du fleuve Coanza, dans le Kongo et dans le Sonzo, royaume voisin du Kongo et qui s'étend au Levant jusqu'aux frontières de l'Abyssinie, partout on trouve un peuple dans la meilleure disposition pour embrasser la sainte Foi et plus spécialement dans le royaume de Sonzo, dont le roi dit avoir vu des convertis du Père Luca da Caldanisetta, capucin, vice-préfet de la Mission d'Angola » (¹).

Il s'agit ici manifestement du pays des Basoso situé au nord du Matamba actuel, auquel s'identifie le royaume de Kongo, peuplé encore de nos jours par les Mahungo.

Ce passage ne permet pas d'affirmer que jamais un missionnaire ne pénétra jusque-là. Cependant, il marque un progrès des connaissances et de l'influence missionnaire à cette époque. Un autre document des Archives vaticanes donne même à croire qu'au début du XVIII^e siècle les missionnaires capucins connurent l'existence et le nom du grand chef des Bayaka. Le passage suivant est emprunté à un mémoire concernant les missions d'Afrique, d'Asie et d'Amérique. Il fut rédigé à Rome (entre 1724-1730) par Nicolas Fortguerri, chanoine de Saint-Pierre, et passe en revue les différents États d'Angola :

« Quisama, qui est à trente lieues, se prolonge vers l'intérieur et a plusieurs principautés sous sa domination, dont la principale est Morchima.

» Libolo, qui est une grande province très peuplée, est située entre Quisima et Meno Poto.

» Benguella, grand royaume qui se prolonge du fleuve Coanza jusqu'au cap Noir, contient huit beaux villages.

» Mataman (Matamba), autre royaume, lequel est séparé du Mono Pota par le fleuve Bagamidivi. Le prince de cette région est un prince absolu dont dépendent beau-

(¹) Arch. Congr. Prop. Fide. *Scritture Riferite nei Congressi*, vol. I; Congo, fos 28-33.

coup d'autres princes qui règnent sur ces régions et qui prennent le titre de roi. Là le climat est excellent et la terre fertile. Les missions de ce royaume appartiennent aux capucins et les dernières relations qu'on en eut par le Père Bernardo da Firenze furent écrites le 22 juin 1705 ⁽¹⁾ ». Suit le passage de cet auteur que nous avons traduit plus haut.

Nicolas Fortguerri disposa donc, pour la composition de son mémoire, d'informations toutes récentes. C'est par elles qu'il dit connaître le mono pota ou meno poto, qui n'est autre que Mwene Putu Kasongo, dont la renommée dut parvenir dans les régions évangélisées par les capucins. Outre le nom, la position de ce pays impose cette identification. Il s'étend, en effet, à l'est du Mataman (Matamba) et au delà du fleuve Bagamidivi, dans lequel il faut voir un affluent du Kwango si pas une partie du bief moyen de cette même rivière.

Les missionnaires pénétrèrent-ils jusqu'à ce royaume? Aucun document historique ne permet de l'affirmer. Il existe cependant, à Kasongo Lunda même, une tradition d'après laquelle très anciennement deux missionnaires seraient venus mourir à la capitale des Kiamfu, sur la rive droite du Kwango.

4. CONCLUSION.

Quoi qu'il en soit de l'authenticité historique de ce fait, il est certain, ainsi que nous espérons l'avoir prouvé dans ce chapitre, que les Bayaka restèrent en dehors de la conquête portugaise à la côte occidentale de l'Afrique et qu'ils échappèrent à toute influence directe quelque peu permanente tant de la part des missionnaires que de la part des autres Blancs.

On comprend que cette peuplade dut évoluer en marge du mouvement de colonisation et de christianisation qui à

⁽¹⁾ *Arch. Bibl. vatic. Cod. Vat. lat., 7210.*

l'ouest altéra ou ébranla plus ou moins profondément les institutions, les coutumes et les traditions indigènes. Malgré le voisinage redoutable des forces portugaises, les Bayaka, en vrais primitifs, continuèrent jusqu'à la conquête belge à vivre dans une indépendance complète que leur valurent non seulement leur éloignement de la côte, mais aussi leur réputation de courage et de férocité.

Par ailleurs, les Pombeiros ou les Bambata (¹), s'interposant comme intermédiaires entre les Portugais et les indigènes de ces régions, se chargèrent eux-mêmes de convoyer à l'intérieur les articles de fabrication européenne et d'en ramener vers la côte les produits et sans doute aussi les esclaves livrés en échange par les chefs. Ces avantages matériels semblent avoir été le seul bénéfice qu'ils retirèrent de leur proximité avec la civilisation blanche.

(¹) M. PLANCQUAERT, *Les Sociétés secrètes chez les Bayaka*, p. 96. Dans un chant d'initié des rites de la circoncision nous voyons en effet ce rôle d'intermédiaire commercial dévolu par les Bayaka aux Bambata. Dans la suite nous verrons que ce fut aussi celui des Bazombo, les frères de race des derniers.

CHAPITRE II.

POPULATIONS ANCIENNES AU MOYEN KWANGO.

Après avoir assisté à l'extension du mouvement colonial portugais et missionnaire jusqu'aux contrées limitrophes des Bayaka, essayons de reconstituer dans ses lignes maîtresses ce que l'on peut appeler l'histoire ancienne du Kwango et des Bayaka.

Simple esquisse groupant les faits, situant les mouvements de migration de quelque envergure, fixant des dates importantes, cette étude demande à être étayée et complétée par les traditions locales qui relatent les déplacements de moindre importance. Elle fournira le cadre général et des points de repère précieux aux enquêteurs futurs.

S'occupant du Kwango et des Bayaka, la présente contribution historique concerne en premier lieu l'élément ethnique prépondérant des populations qui pendant des siècles dominèrent le long du cours moyen de cette rivière. Elle ne s'intéresse donc pas *ex professo* aux infiltrations ni à certains reliquats de population qui altèrent l'homogénéité locale de plusieurs régions. Par ailleurs elle nous éclaire également sur le passé des voisins de l'est et du sud et établit la connexion des migrations respectives.

Quelles furent les tribus qui occupèrent primitivement l'habitat actuel des Bayaka?

Les recherches préhistoriques dans ces contrées en sont à leurs débuts; aussi nous réservent-elles sans doute bien des surprises⁽¹⁾.

(1) En 1927, nous eûmes la bonne fortune de trouver dans ces régions quelques pierres taillées. A Kimbau, au terminus de la navigation de l'Inzia, le lit de la rivière est barré par un seuil rocheux. A cet endroit de gros blocs de grès latéritisé furent débités. Parmi les débris de taille et sur les terrasses nous récoltâmes quelques lames, grattoirs et coups-de poing.

Les Bayaka ont une vague souvenance d'un âge où leurs ancêtres ignoraient l'usage du fer. En Angola, la tradition rapporte qu'avant Musuri, le roi-forgeron, les hommes se servaient de pierres tranchantes en guise de couteau et au lieu du marteau employaient un caillou.

1. LES BATSAMBA.

A défaut de plus amples informations sur la préhistoire du Kwango, l'archéologie nous offre certains renseignements plus récents il est vrai, mais d'autant plus précis.

En 1926, nous trouvâmes dans la vallée de la Ngowa, affluent de droite du moyen Kwango, à une heure de marche de son embouchure, au hameau de Kimbuku, dans une plaine qui borde le ruisseau, des amas de scories, vestiges d'une forge indigène. Ces restes marquaient, aux dires des indigènes, l'emplacement d'un très ancien village des Batsamba et avaient le nom de Makala ma Batsamba, c'est-à-dire scories des Batsamba. Contrairement à ce que l'on peut observer souvent sur d'anciens emplacements de village, on ne voyait ici aucun palmier : preuve de l'ancienneté de cet établissement. Par après, il nous fut donné bien des fois de rencontrer ces amas de scories chez les Bayaka et les Basuku vivant au nord du sixième parallèle austral. Toujours ils portaient le même nom et étaient attribués à la même tribu. Nous en avons rencontré sur la descente en face de la grande chute de Tona, sur la rive gauche de la Luie. Nos informateurs noirs en signalent aussi au confluent de la Twana et de la Wamba et d'une façon générale dans tout l'habitat des Bayaka et des Basuku au nord du dit parallèle.

Tous ces dépôts n'ont pas la même ancienneté; les plus vieux se rencontrent le long du Kwango. Cela nous amène à nous demander à quelle date remonte l'établissement des Batsamba dans la région.

Dans l'idée des Bayaka, ils s'y trouvaient déjà à l'origine de l'âge du fer et sont même considérés par eux comme de vrais autochtones. Ils sont les propriétaires primitifs du sol et ce serait d'eux que les Bayaka auraient appris l'art de forger le fer. En outre, le nom de Batsamba (tsamba palmier) semble rappeler le rôle qu'ils auraient joué dans la propagation du palmier.

Afin de préciser autant que faire se peut l'époque d'arrivée de cette tribu au Kwango, il est opportun de se rappeler quelques dates marquantes de l'histoire des royaumes de Kongo, d'Angola et de Matamba.

En 1482, lors de la découverte de l'embouchure du Zaïre, le royaume de Kongo était constitué depuis longtemps. Une lignée de rois séparait Nzinga a Nkuwu, le souverain contemporain des premiers explorateurs, de Nimi a Lukeni, le roi fondateur. On doit donc placer la naissance de cet État bien avant la fin du XV^e siècle. Des traditions unanimes, consignées par les historiens et chroniqueurs, affirment que dans ces contrées le royaume de Kongo fut le premier à réaliser son unification.

Anciennement sa domination s'étendait très au sud jusqu'à comprendre le Kisama, le Matamba et l'Angola.

Cependant, à l'époque où les Portugais découvrirent le Kongo, les Ambundu, appelés encore Jinga ou Zinga, envahissaient les provinces méridionales de ce pays et finirent par constituer un nouveau royaume appelé Angola, du nom de leur chef Ngola. Le roi Alphonse I^{er} combattit ces envahisseurs au début du XVI^e siècle. Aussi, en 1539, nommait-il encore les Ambundu et l'Angola parmi les fiefs relevant de sa couronne. Il semble bien qu'il se complaît à rappeler un domaine qui vient récemment de lui échapper. Ses successeurs, ou plutôt les scribes portugais à leur service, ne se feront pas scrupule de perpétuer le procédé. Nous avons vu en effet comment, dès 1526, le roi d'Angola affichait son indépendance en tenant

captif Balthazar de Castro, l'ambassadeur du roi de Portugal. En 1560 ce sera le tour de Diaz et de ses compagnons jésuites d'en ressentir les effets. Il demeure difficile de fixer la date précise de l'invasion des Ambundu, mais il est très probable qu'il faut la placer également avant la fin du XV^e siècle.

Comme l'Angola, le Matamba était anciennement tributaire du Kongo. En 1539, le souverain de ce dernier royaume le cite encore parmi ses fiefs.

A une époque qu'il est difficile de fixer, il s'affranchit de cette dépendance et se constitua sous l'autorité d'un chef appelé Kambolo. Vaillant guerrier, ce dernier soumit à son autorité plusieurs provinces enlevées à son suzerain. Son royaume s'étendit très loin vers le sud, en sorte que le chef Kasange, sur le haut Kwango, était considéré comme son vassal.

Peut-être même faut-il considérer ce Kambolo comme le premier chef des conquérants Ambundu. Antonio da Gaeta appelait celui-ci Bumbu-mbula, tandis que Cavazzi le connaît sous le nom de Musuri. Les rois d'Angola régnant lors de l'arrivée des Portugais soutenaient que leur ancienne capitale se trouvait à Kabasa. On a identifié cette localité avec la Kabasa de la reine Zinga, où les missionnaires bâtirent dans la suite Sainte-Marie de Matamba (¹).

Quoi qu'il en soit de cette parenté, il existait certainement des relations suivies entre le Matamba et l'Angola. Cavazzi rapporte qu'un des rois régnant avant l'arrivée des Blancs, Dambi Angola, s'appliquait à se débarrasser par des meurtres de compétiteurs au trône, lesquels s'étaient d'ailleurs vus évincer par lui. Deux seulement parvinrent à s'échapper, l'un en s'enfuyant dans la province de Libolo, l'autre en se réfugiant dans un endroit retiré du Matamba (²). Ce récit établit que déjà très tôt

(¹) RAVENSTEIN, *op. cit.*, p. 141.

(²) CAVAZZI, *op. cit.*, p. 294.

cette dernière région était ouverte comme un pays ami aux transfuges de l'Angola. Voie naturelle des migrations, le Matamba établit, par les vallées de la Kambo et du Kugho qui prolongent celles de la Lukala, la jonction entre le bassin de la Koanza et celui du Kwango.

Dès 1539, ainsi que nous le disions déjà, le nom de Matamba apparaît dans les formules protocolaires des lettres royales de San Salvador. A part quelques citations analogues et tout aussi sommaires, il faudra attendre l'an 1627 avant de pouvoir dater les événements concernant ce royaume. Cette année marque, en effet, la fin du règne des Kambolo. A cette date, la reine de Dongo, Zinga, destituée de son royaume, s'empare de celui de Matamba. Elle capture la reine Muongo et sa fille et les fait marquer toutes deux du fer des esclaves.

Après ce que nous avons dit des relations entre le Matamba et l'Angola, il semble donc probable que l'origine de la dynastie du Kambolo remonte au moins à la même époque que celle de l'Angola, c'est-à-dire au XV^e siècle.

Par ailleurs, il paraît que des relations ethniques tout aussi étroites durent exister entre le Matamba et le Kwango. L'époux de Temba ria Ngola (Temba de Ngola), la reine d'Angola, portait le nom de Kiluanji kia Samba (Kiluanji de Samba ou du pays de Samba). Ne s'agirait-il pas là des Batsamba? Ils ont indubitablement habité le Matamba à une époque très reculée.

Bien des faits y attestent leur séjour. Comme nous le verrons, Capello et Ivens, faisant en 1879 la reconnaissance du Matamba, trouvèrent que le roi portait encore à cette date le titre de Ngola Quilluanges Quissambas (Ngola Kiluange Kisamba). Ils nous disent encore que les notables portent le nom de Kalunga. Or, aujourd'hui encore, la plupart des chefs Batsamba habitant les bords de la Bakali et de la Luie ont le titre de Kalunga. Le nom de Samba, d'un des affluents de la Kambo, ainsi que le nom de plu-

sieurs villages du Matamba sont autant d'indices venant confirmer ce séjour. Parmi les trois grands clans qui constituèrent l'état de Kasange, il y en eut un du nom de Kalunga.

Enfin, des traditions récoltées chez les Bayaka de la Lubisi, rive gauche du Kwango, placent l'origine des Batsamba dans le haut Kwilu (Angola), donc vers le Matamba. Il semble que dans ce pays les conquérants Ambundu auraient soumis une partie des Batsamba, tandis que d'autres étaient déjà établis ou se seraient retirés le long du Kwango. On peut donc conclure que l'établissement des Batsamba dans le pays remonte à une époque très ancienne : probablement avant la fin du XV^e siècle. D'une façon certaine on peut dire qu'il eut lieu bien avant la fin du XVI^e siècle. En effet, en 1568-1574, les Jaga, venant de l'est, apparaissent au Mbata.

Les Bayaka, qui — comme nous le prouverons bientôt — sont les descendants plus ou moins purs de ces Jaga, ont conservé un souvenir vivace de leurs luttes contre les Batsamba. De race belliqueuse et nomade, vivant de chasse et de rapine, ils se mirent à harceler les villages de ces paisibles cultivateurs qui bientôt se virent réduits à se retirer dans des trous et des abris sous roche. Encore aujourd'hui on montre ces refuges dont le sol est jonché de cendres et de déchets de cuisine.

L'insécurité créée par l'arrivée de ces envahisseurs les força bientôt à se retirer vers l'est, en passant successivement la Wamba, la Bakali, l'Inzia et la Lukula. Les traditions locales batsamba laissent voir qu'il y eut un va-et-vient d'une rive à l'autre de ces rivières. Il en fut ainsi pour le chef Kalunga de la Bakali qui passa et repassa l'Inzia. Plus tard aussi, devant l'invasion des Bapelende, un groupe se retira vers le nord. Tout ce qui ne prit pas la fuite fut massacré ou incorporé. Actuellement cependant, quelques groupes vivent au milieu des Bayaka, dont ils ont

adopté plusieurs institutions ⁽¹⁾. Éparpillés entre la Bakali et le Kwenge, les Batsamba n'existent plus qu'en petits groupes de villages.

2. LES BASUKU.

Plus au sud, à une époque reculée, habitaient sous le nom de Basuku plusieurs clans Bakongo, le long des deux rives du Kwango. A l'ouest, ils s'étendaient jusqu'au Matamba ⁽²⁾; à l'est, ils peuplaient la vallée de la Ganga et atteignaient la Wamba.

Dès 1539, ils étaient connus comme feudataires du roi de Kongo et installés en dehors des provinces du royaume.

D'après des traditions unanimes, le chef de la tribu Basuku, Mini Kongo était établi à la Nganga. Sa dépendance de San Salvador apparaît clairement dans ses titres et devises. Voici comment ses troubadours (bamvwala) le saluent :

kongo kidimbu ki mputu
kongo ngunga, nkoko unene

Le chef Kongo a un insigne du Portugal.

Kongo la cloche est comme une grande rivière.

Kongo Ngunga est la capitale des rois chrétiens de Kongo. Il reste encore actuellement des descendants de Mini Kongo à la Nganga, tels : Meni Kongo de Kindundu et celui de Kitsetse. En outre, le nom du chef sous lequel se fit l'émigration vers l'est est Tona di Lukeni. Or, voilà que précisément les titres du fondateur du royaume de Kongo sont Lukeni et Mono Mazinga ma Tona. L'identité des titres semble donc confirmer cette communauté d'origine entre les Bakongo et les Basuku.

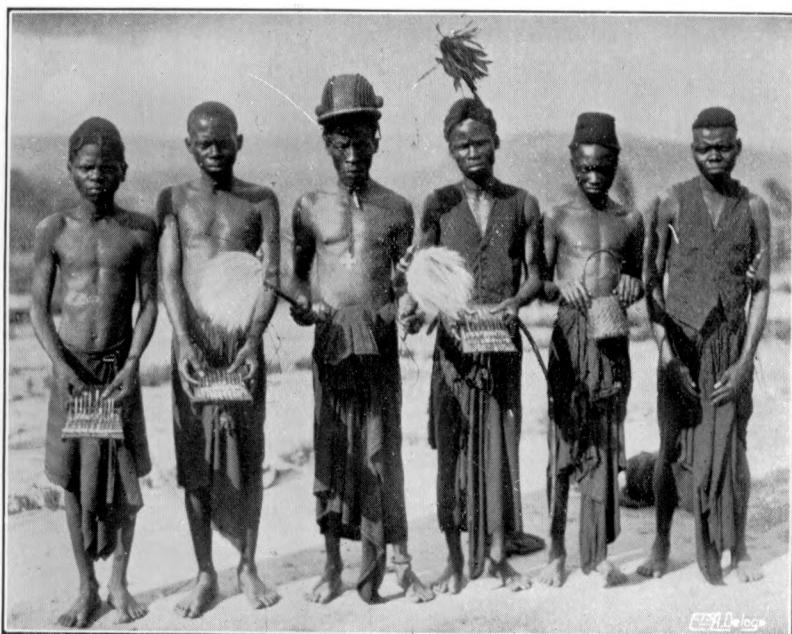
A l'époque où Mini Kongo était maître de la vallée de la Nganga, un de ses principaux vassaux, Kingombe, occupait

⁽¹⁾ M. PLANCQUAERT, *op. cit.*, pp. 18 et 58.

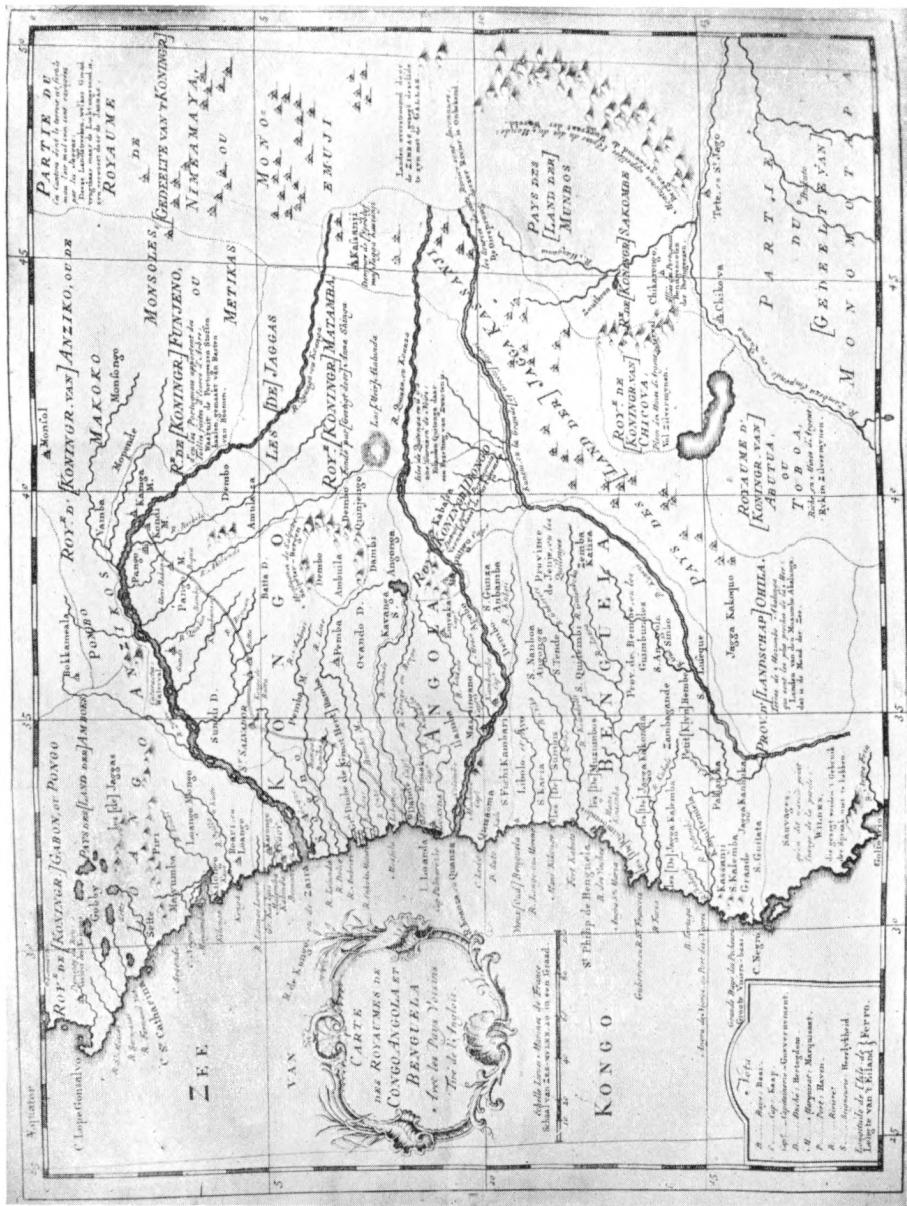
⁽²⁾ E. G. RAVENSTEIN, *op. cit.* Index.



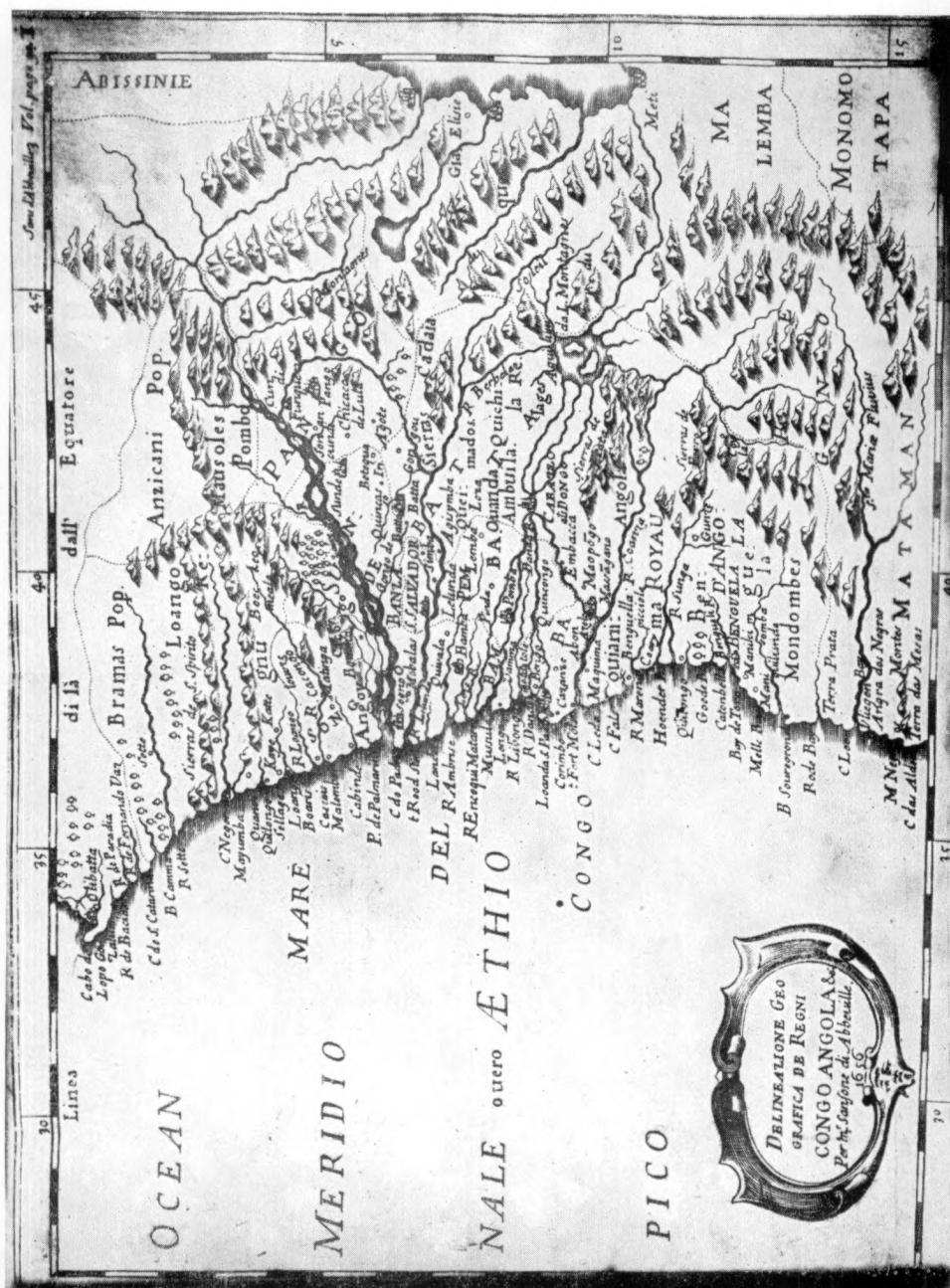
Cliché du Musée de Tervueren.
Chef Mumfunuka avec ses femmes et ses fils.



Chef Musuku accompagné de ses troubadours.



Carte de de l'Isle, d'après Dapper.



probablement la région des chutes Guillaume et François-Joseph. Cette dernière, avant sa découverte, s'appelait de son nom indigène Suka Ngombe. Les chants-devises du chef Kingombe affirment une extension des Basuku de Ngombe vers le sud :

kiansa ngombi mto ntandu
mbambu mkila mbanda.

Le Kiansa (origine des chefs) Ngombi est en amont vers les sources.

Mbambu (la sépulture des chefs d'après émigration) est en aval.

Il semble même qu'anciennement les Basuku se répandirent jusqu'à la Tungila :

utiengila mu ntandu
mu banda bana bawidi mavumu.

Utungila est en amont.

En aval les descendants se propagèrent.

Encore aujourd'hui on rencontre quelques Basuku sur les deux rives de cette rivière.

D'autres chants encore donnent à entendre, qu'au pays d'origine, les Basuku étaient à proximité des salines de la Lui, affluent du haut Kwango :

tukese ye tata ye mama
koko mbisi, koko mungwa.

Lorsque nous étions avec père et mère, d'une main ils nous tendaient de la viande, de l'autre du sel.

Tous ces textes nous prouvent donc une extension ancienne des Basuku dans les régions du haut Kwango.

Là aussi se trouvait une autre population primitive, celle des Bapende (Bapeinde), qui semble avoir été installée principalement sur la rive gauche du haut Kwango. Nous aurons à en parler dans un chapitre suivant.

3. LES BATIKI.

Parmi les populations les plus anciennes du Kwango, il convient de citer les Batiki. Leur souvenir est resté chez les Bayaka et leur nom est parfois rappelé dans les chants. On connaît fort peu de chose à leur sujet, sauf qu'ils ont dû être assujettis par les populations qui suivirent. Aussi leur nom est-il parfois employé comme une injure par les Baluwa et les Basuku à l'adresse des Bayaka. Peut-être se rattachent-ils à l'ancien stock bateke dont nous avons déjà signalé la présence dans les régions qui nous occupent.

Cependant, l'invasion des Jaga allait bouleverser cette configuration ethnique des tribus du moyen Kwango.

CHAPITRE III.

JAGA OU BAYAKA.

La seconde moitié du XVI^e siècle fut une époque très troublée tant au Kongo que dans les pays adjacents.

D'abord, les Anziquiens voulurent profiter des luttes de succession autour du trône du Kongo, pour secouer le joug et se proclamer indépendants. Le roi Henri, qui mourut en 1568⁽¹⁾, conduisit les troupes contre les rebelles.

Ensuite, les sauvages Jaga (Djakkas) menacèrent le royaume d'Angola. Dembi Kiloangi, souverain de ce pays, rendit en 1568 la liberté à Paul Diaz pour qu'il allât chercher au Portugal du secours contre les envahisseurs⁽²⁾.

Plus tard encore, un groupe important de Jaga fit irruption dans le royaume de Kongo, où il pénétra par le Mbata. Voici en substance comment Lopez rapporte cet événement :

« Sous le règne de Sébastien de Portugal, les Giachas, peuple féroce et barbare habitant une province de Monoe-mugi, sortirent en grand nombre de leur pays. Ils se mirent à ravager les provinces voisines, sans que personne pût leur résister. Ils finirent par arriver au royaume du Kongo, où ils entrèrent par la province de Mbata, traitèrent à leur manière tout ce qu'ils rencontrèrent sur le chemin et mirent en déroute l'armée que le roi avait envoyée pour les combattre; puis, ils se dirigèrent vers la ville royale de Kongo, répandant partout la terreur. Le roi Alvare, perdant la tête à la suite de la défaite de son armée, augmenta encore la terreur générale, et au lieu d'aller hardiment au-devant de l'ennemi, s'enferma dans sa capitale pour l'attendre. L'ennemi parut au pied de la

(1) CAHUN, *op. cit.*, p. 160.

(2) BAESTEN, *Précis historiques*, 1893, p. 443.

montagne où est la ville royale et l'investit en grand tumulte. Enfin, le roi s'enfuit et alla se cacher dans l'île des Chevaux. La ville ainsi trahie devint une proie facile pour les Giachas, qui s'en emparèrent et la mirent à feu et à sang. Non contents de cela, les ennemis se divisèrent en plusieurs troupes et se répandirent par tout le royaume, ravageant toutes les provinces avec le même succès. Tous les habitants qui purent échapper, ayant appris la fuite du roi et la dévastation de la capitale, se réfugièrent dans les montagnes, où ils se cachèrent, abandonnant le reste du pays à la fureur d'un ennemi qui ne faisait aucun quartier. Sur le conseil des Portugais, Alvare implora le secours du roi de Portugal et l'avertit que s'il ne lui venait en aide, la ruine du pays serait complète. Dom Sébastien (vers 1570) envoya en toute diligence le général Govea à la tête de six cents soldats blancs et de beaucoup de gentilshommes portugais qui voulaient chercher fortune en Afrique.

» Après de nombreux combats, dans une guerre qui dura un an et demi, Govea chassa entièrement du royaume les Giachas, plus effrayés par le fracas des bombardes et des arquebuses, machines qu'ils ne connaissaient pas auparavant, que par le nombre et la valeur de leurs adversaires; il rétablit ainsi le roi sur son trône. Seul, un petit nombre des Giachas purent revenir dans leur pays » ⁽¹⁾.

Ce récit de Lopez est d'une valeur incontestable. Parti de Lisbonne huit ans après Govea, il dut rencontrer à San Salvador plus d'un Portugais ayant participé à la campagne contre les Giachas.

1. LE NOM DES JAGA ET DES BAYAKA.

Dans la suite, les auteurs portugais donnèrent aux envahisseurs le nom de Jaga; mais quel fut leur nom primitif? Ainsi que nous venons de le voir, Pigafetta, d'après une

⁽¹⁾ CAHUN, *op. cit.*, p. 165.

orthographe italienne, les appelle Giachas. En 1613, dans une lettre inédite du roi Alvare II au pape Paul V, il est question d'un bref important perdu lors des guerres contre les Giachas. L'orthographe de ce nom est celle de la traduction italienne de cette lettre conservée aux Archives du Vatican ⁽¹⁾. Une seconde lettre ⁽²⁾ de la même année donne le même nom. En 1618, Balthazar Rebello de Aragão les appelle Jacas et nous apprend que venus de l'extérieur ils vivent de guerre et de rapine ⁽³⁾. Dans son volumineux ouvrage, le capucin italien Gio. Cavazzi da Montecuculo écrit ce nom : Giachi ou Giaki. Comme on l'a fait remarquer, ces noms doivent se prononcer Djakka, Djakki. Cet auteur, qui séjourna longtemps parmi les Jaga du haut Kwango, affirme que ceux-ci s'appelaient anciennement Aiacki ⁽⁴⁾ et que dans la suite on les nomma Nsidi, Ngindi ⁽⁵⁾ ou Chimbangali. En 1625, Battel dit au sujet des Noirs de la troupe nomade et belliqueuse avec laquelle il voyagea, qu'eux-mêmes s'appelaient Imbangala ⁽⁶⁾, mais que les Portugais leur donnaient le nom de Jaga ou Giagas ⁽⁷⁾. Il est manifeste que ce voyageur venu en Afrique bien après l'invasion de San Salvador ne parle que des Jaga de son époque et de cette fraction qu'il rencontra au Benguella.

Il semble donc bien qu'il existait anciennement un peuple nomade appelé Aiacka. S'étant mêlées aux popu-

⁽¹⁾ *Arch. vatic.*, arm. 15, vol. 101, f^{os} 62-63.

⁽²⁾ *Ibid.*, arm. 15, vol. 101, f^{os} 64-65.

⁽³⁾ L. CORDEIRO, *Memorias de Ultramar*, n^o 2, p. 16.

⁽⁴⁾ CAVAZZI, *op. cit.*, p. 182.

⁽⁵⁾ Dans une lettre inédite dont la traduction italienne de 1617 est conservée aux Archives du Vatican, Alvare III se plaint au Pape de ce que les officiers de Philippe III envahissent son royaume avec l'aide de barbares cannibales appelés Gindas ou Ingas. (*Arch. vatic.*, arm. 15, vol. 101, f^o 66). Il nous semble qu'ici il s'agit des Ambundu.

⁽⁶⁾ E. G. RAVENSTEIN, *op. cit.*, p. 84. He (Battel) saith they are called Jagges by the Portugals, by themselves Imbangolas.

⁽⁷⁾ IBID., *op. cit.* (note). Purchas spells indifferently Gaga, Jagga, Giagas, etc. The correct spelling is Jaga or Jaka, p. 19.

lations indigènes et étant devenues sédentaires, des fractions de cette tribu prirent dans la suite des noms divers. Ce fut le cas pour les Bangala, les Masongo et les Jinga du haut Kwango. D'autres, ainsi que nous le verrons, conservèrent le nom de Yaka, que nous reconnaissions dans Djakka. A tous ces peuples les Portugais donnèrent le nom de Jaga qu'ils étendirent dans la suite aux envahisseurs ambundu et balunda. Ils créèrent même le nom de Jaggado, désignant une chefferie régie par un chef appelé Jaga. Ce nom eut une vogue extraordinaire due en partie à Pigafetta, qui, insérant les données de Lopez dans le système hydrographique de son époque, place les Giachas aux sources du Nil et brode de toutes pièces l'épisode de leurs luttes homériques contre les amazones du royaume de Monomotapa. Aussi les géographes anciens ont-ils parsemé les cartes de l'Éthiopie occidentale du nom de Jaga devenu synonyme de troupe nomade belliqueuse et anthropophage.

Il paraît donc clairement que le nom primitif des envahisseurs de San Salvador fut Aiaccka, dans lequel il ne faut voir qu'une orthographe défective du nom kikongo : Bayaka pl. Muyaka sg. ou encore de Mayaka pl. Ngiaka sg.

2. L'HABITAT DES JAGA ET DES BAYAKA.

Les auteurs anciens ont placé, ainsi que nous l'avons insinué plus haut, l'habitat des Aiaccka précisément dans les régions habitées depuis des siècles par les Bayaka.

Cavazzi, Dapper et d'autres nous révèlent qu'il existait de leur temps un royaume des Giaquas ou des Aiaccka. Dapper le place à l'est du royaume du Kongo et dit qu'il était ennemi de ce dernier ⁽¹⁾.

Cavazzi nous rapporte qu'en 1658 le roi des Aiacca (re d'Aiacca), dont le territoire est contigu à celui de Zinga, la reine du Matamba, eut maille à partir avec celle-ci ⁽²⁾.

(1) DAPPER, *op. cit.*, 2^e édit., 2^e partie, p. 185.

(2) CAVAZZI, *op. cit.*, p. 657.

Ailleurs, il nous dit que les provinces orientales de Nzanga, Marsinga et Mortondo sont voisines du pays appelé Aiaccia (¹). Autre part encore, il rapporte que le Père Antonio da Seravezza, l'apôtre du royaume de Kasange, aurait baptisé vers 1657 un fils du prince d'Aiaccia (²).

Lopez raconte, nous l'avons vu, que ce fut par le duché de Mbata que les Giachas firent irruption dans le royaume de Kongo. Ils passèrent donc vraisemblablement par Kongo dia Mulaza. Or, actuellement encore, les habitants de cette région affirment qu'anciennement les Bayaka, venant de la rive droite du Kwango, franchirent ce fleuve et s'installèrent sur la rive gauche. Lopez assure que le chef de Mbata, après la défaite des Giachas, entretenait des troupes nombreuses à sa frontière. Cette inimitié et cette guerre de frontière duraient encore, semble-t-il, à la fin du siècle dernier lorsque l'explorateur allemand Büttner passa par ces régions.

Ajoutons le témoignage du Rév. Père Van Wing, qui, se basant sur les traditions Bakongo, nous dit: « Yaka est pour le Mukongo le pays des Bayaka, descendants des terribles Yaga qui, aux XVI^e et XVII^e siècles envahirent le royaume de Kongo en commençant par la région limitrophe du Kwango, c'est-à-dire par le pays des Bankanu actuels et par celui de leurs voisins les Bambata.

» Les Bakongo de la région de l'Inkisi, à savoir les Bampangu, les Bankanu et les Bambata, ont conservé le souvenir très vivant des luttes féroces qu'ont livrées à leurs ancêtres les Bayaka du Kwango (³) ».

Après tout cela, il nous paraît difficile de douter que les Bayaka du Kwango (sg. Muyaka ou Ngiaka) sont des

(¹) CAVAZZI, *op. cit.*, p. 6.

(²) IDEM, *op. cit.*, p. 754.

(³) VAN WING, *Etudes Bakongo*, p. 19.

descendants bien authentiques des Giachas, anciens adversaires du roi Alvare.

Aussi ne comprenons-nous pas comment E. G. Ravenstein (¹), H. Johnston (²), H. Marquardsen (³) et le D^r Ihle (⁴) puissent affirmer que les Bayaka du Kwango n'auraient que le nom de commun avec les anciens Jaga qui détruisirent San Salvador. Nous ne comprenons pas davantage comment ils veulent voir dans les Bangala les plus purs descendants des Jaga septentrionaux.

3. LES MŒURS DES JAGA ET DES BAYAKA.

Dans le but de confirmer notre thèse nous croyons utile de faire un court parallèle entre les mœurs et les coutumes des Jaga, telles quelles sont rapportées par Battel et Cavazzi, et celles des Bayaka du Kwango. Il n'est pas toujours facile de démêler dans ces renseignements anciens les pratiques et croyances propres aux Jaga. Surtout chez Cavazzi, elles sont pénétrées d'éléments appartenant aux Balunda, Ambunda et Bakongo. Il n'en reste pas moins bien des traits caractéristiques permettant d'inférer une communauté d'origine.

Une pratique qui mit en branle l'imagination des anciens fut celle des infanticides. Elle fait partie des Quixiles, un ensemble de tabous et prescriptions d'ordres divers qui promouvaient parfois les sacrifices humains et l'anthropophagie. Ils subsistent chez les Bayaka sous le même nom de *kizila* (pl. *bizila*) avec le sens d'une défense alimentaire ou rituelle (⁵).

(¹) RAVENSTEIN, *op. cit.*, p. 149.

(²) H. JOHNSTON, *George Grenfell and the Congo*, t. I, p. 70.

(³) MARQUARDSEN-STAHL, *Angola*, pp. 111-119. Cette nouvelle édition, corrigeant l'erreur de l'ancienne (1920, pp. 3 et 7), ignore les relations existant entre les Bayaka et les Jaga; elle se base trop exclusivement sur Battel.

(⁴) IHLE, *op. cit.*, p. 81. Cet auteur admet l'identité entre les Aiacka de Cavazzi et les Bayaka, mais méconnaît le lien qui les rattache aux Jaga.

(⁵) M. PLANCQUAERT, *op. cit.*, pp. 81-83.

Voici ce que Battel nous dit au sujet des infanticides : « Les femmes sont très prolifiques, mais ne jouissent d'aucun de leurs enfants, car dès que la femme les a mis au monde ils sont aussitôt enterrés vifs, en sorte que de toute la génération présente pas un seul enfant n'est élevé » ⁽¹⁾. La même chose est affirmée par Cavazzi ⁽²⁾, qui, ailleurs, limite le massacre aux enfants mâles ⁽³⁾ ou parfois encore aux nouveau-nés qui ont vu le jour à l'intérieur du camp ⁽⁴⁾. Ceci est contredit par Dapper, rapportant que le capitaine hollandais Fuller, qui fut en 1648 à la cour de la terrible reine Zinga, signale 113 mères ayant tué leurs enfants nés hors du camp ⁽⁵⁾. Cavazzi nous dira lui-même que, lorsque Zinga, après sa conversion, voulut supprimer cette coutume, elle se vit dans la nécessité de défendre aux mères de sortir du camp de peur qu'elles n'abandonnent leurs nouveau-nés en pâture aux bêtes de la forêt ⁽⁶⁾.

Or, nous retrouvons dans les traditions et le folklore des Bayaka le souvenir inaltéré de cette coutume atroce. Voici une légende dont ces infanticides constituent le thème central. Elle nous fut rapportée comme suit en 1925 par Albert Imbinsi de Lubansa (Kasongo Lunda) ⁽⁷⁾ :

« Un jour un chef était venu régner. Les femmes étant toutes enceintes, il promulguer l'édit suivant : Les hommes tueraient l'enfant de toute femme qui mettrait au monde une fille. Les femmes n'élevèrent plus que les garçons. Un jour une femme se rendit à la forêt. En arrivant, elle éprouva les douleurs de l'enfantement et mit au monde

⁽¹⁾ RAVENSTEIN, *op. cit.*, p. 32.

⁽²⁾ CAVAZZI, *op. cit.*, p. 616.

⁽³⁾ IDEM, *ibid.*, p. 612.

⁽⁴⁾ IDEM, *ibid.*, p. 190.

⁽⁵⁾ DAPPER, *op. cit.*, 2^e deel, p. 238.

⁽⁶⁾ CAVAZZI, *op. cit.*, p. 647.

⁽⁷⁾ Nous traduisons littéralement le texte indigène, que nous donnerons en annexe.

une fille. Alors elle dit à la sœur de celle-ci : « Le chef du village a promulgué un édit; toi, va au village chercher du feu. » Ils cachèrent l'enfant dans une grotte.

» Chaque jour sa sœur lui apportait à manger. Son nom était Nkembila. L'enfant grandit, mais elle ne vit pas la lumière ni les autres choses de ce monde; elle n'apprit pas les choses que font les autres humains. Elle ne connaissait qu'une seule chose : le Nkula (fard rouge). On la garda bien des lunes. Aucun homme ne la connaissait. On la garda longtemps pendant plusieurs saisons des pluies. On lui donnait seulement de la nourriture.

» Un autre jour, les autres femmes du harem lui dirent : « Eh, toi, sœur! tu étais enceinte; dis-nous, où es-tu restée avec ton enfant? » Elle répondit : « Eh, mes compagnes! j'ai mis au monde une fille que j'ai tuée à cause de l'édit du chef du village. » — « Mais, pourquoi n'as-tu pas pleuré? » Elle répondit : « Que voulez-vous que je dise? » Elles l'accusèrent auprès du chef, son mari. Celui-ci lui dit : « Partez de mon village. » Elle partit à son village seule avec son enfant et la sœur de celle-ci. Toujours sa sœur lui portait de la nourriture. Elle ne connaissait pas les choses que nous faisons.

» Un jour les chefs de la région apprirent la nouvelle que dans un village on avait rencontré une jeune fille d'une grande beauté. Muni Ngunda arriva le premier. Il dit : « Je voudrais avoir cette femme! » Sa sœur alla l'annoncer : « Eh, Nkembila, Nkembila de la mère Mangombo, Muni Ngunda est venu! Eh, Nkembila de la mère Mangombo, les hommes te désirent sans cesse. Eh, Nkembila de la mère Mangombo! » Nkembila répondit : « Dites-lui de venir ici. » Muni Ngunda vint. Elle dit : « Il est trop ventru. »

» Kingete vint. Il dit : « Je voudrais avoir cette femme! » Sa sœur alla l'annoncer : « Eh, Nkembila, Nkembila de la mère Mangombo, Kingete est venu. Eh, Nkembila de la mère Mangombo, les hommes te désirent

sans cesse! » Nkembila répondit : « Dites-lui de venir ici. » Puis elle dit : « Son nez est trop long. »

Le récit se poursuit de la sorte et fait défiler tous les chefs de la contrée. Lusamba essuie un refus parce qu'il a le teint trop pâle; Mukulu parce qu'il a des dents trop longues; Kabisa parce qu'il a des mains tachetées; Kiamfu à cause de ses jambes trop longues; Baringa à cause de son goître; Ikombo à cause de sa bouche trop grande; Ntombo Zibanda a une tête trop grosse, Matamba des dents trop saillantes; Nkumbi a une excroissance et Munene est bossu.

» Lorsque tous les chefs furent passés, le Kiamfu (chef suprême) vint. Il dit : « Je voudrais avoir cette femme! » Sa sœur alla l'annoncer : « Eh, Nkembila, Nkembila de la mère Mangombo, le Kiamfu Nawesi est venu. Eh, Nkembila de la mère Mangombo, les hommes te désirent sans cesse! » Elle dit : « Dites-lui de venir ici. » Sa mère l'ayant conseillée, elle accepta. Elle alla au village du Kiamfu.

» Sur le chemin elle dit : « Ceci qu'est-ce donc? » Elle questionna à propos des choses et des arbres. Sa sœur l'accompagna pour piler et cuire le manioc et pour allumer son feu.

» Un jour la mère du Kiamfu dit : « On épouse une femme pour qu'elle cuise la nourriture; sortez, allez piler le manioc! » Nkembila dit : « Je ne le pilera pas! » La mère insista. Alors Nkembila ne répondit plus. Elle prit du manioc et pila. L'endroit où elle travaillait se changea en eau et elle y disparut; un tabou lui défendait ce travail. Sa sœur était partie très loin dans la forêt. Se sentant attristée, elle se dit : « Sans doute quelqu'un aura-t-il donné à ma sœur quelque chose à cuire. » Elle revint avec un remède. L'eau montait. Elle prit un goupillon, l'agita vers la terre, l'agita vers le ciel et l'endroit se sécha. Elle vit Nkembila qui lui dit : « Je n'aime pas cela, une autre fois je partirai au village. »

» Une autre fois on lui dit : « Prend du manioc et

pile. » Elle ne dit rien et pila. L'eau monta de nouveau. Sa sœur étant partie très loin dans la forêt, se sentit attristée. Elle revint avec un remède. L'eau montait très fort. Elle sécha magiquement cet endroit, mais ne vit pas Nkembila. Alors elle aussi retourna au village de sa mère. Elle y vit Nkembila qui broyait du Nkula » (¹).

Cette légende ferait croire que la terrible coutume fut dirigée chez les Bayaka contre la descendance féminine. Nous possédons un autre récit de la même tribu, mais venant de Muwedi (région de Dinga), donc de beaucoup plus au nord. Nous nous bornerons à en traduire le début :

« Anciennement les ancêtres avaient l'habitude de tuer leurs enfants mâles. Une femme mettait-elle au monde un fils, on le tuait sans rémission.

» C'est ainsi que le chef Ngowa, partant un jour pour un pays lointain, s'exprima ainsi à ses femmes qu'il avait convoquées pour la circonstance : « Vous, mes femmes, écoutez! » Elles firent silence. Alors il dit : « Quand je » reviendrai je ne veux rencontrer que des filles; si jamais » je rencontre un garçon je le tuerai avec sa mère. Ecou- » tez encore : Si je vois des filles, je les épargnerai. » Les femmes engendrèrent; les unes eurent des filles et elles les élevèrent; les autres des garçons; elles les tuèrent et les enterrèrent.

(¹) Il peut être intéressant de rapprocher en passant ce récit de ce que E. W. Smith rapporte dans *The Ila Speaking Peoples of Northern Rhodesia*, vol. II, p. 142. « The Bambala speak of no less than five famous prophets of the past, of whom Mukubwe was the greatest. Another most famous one was Longo, the mother of the chief Shakumbila of the Basala. She was once captured by the Makololo chief, Sekeletu, and taken by him as far as Ianda on the way to Barotsiland. It is said that when in the Kafue, Sekeletu ordered her to call Chinga the chief at Kaingu, thirty miles away. She went down to the river and shouted his name : « Chinga! Chinga! » and then came back to Sekeletu to say that Chinga had answered and would be in the camp next morning. Sure enough he was. On another occasion the Makokolo set her to stamp grain in a mortar, and she had no sooner started the work than a stream of water gushed out of the mortar. She performed such marvels as these, until the chief grew afraid of her and sent her back to her home ».

» Un jour une femme mit au monde un garçon d'une très grande beauté. Sa mère l'éleva, il grandit un peu et on lui donna le nom de Tungu. Alors se répandit la nouvelle que le chef était revenu dans son pays; il donna à ses gens l'ordre suivant : « Allez à mon village, et si vous » y rencontrez un garçon, tuez-le!... » (Cf. Annexe II.)

Cette légende se rapproche donc davantage de l'ancienne version de Cavazzi. Le folklore des Bayaka a consigné cet usage monstrueux qui doit être très ancien. Au milieu du XVII^e siècle, Cavazzi nous dit néanmoins que cette pratique était déjà en régression.

N'étaient les affirmations des témoins oculaires que nous citions plus haut, on pourrait se demander si ces infanticides ont réellement existé ailleurs que dans le folklore et l'imagination de ces peuples. L'historien capucin attribue l'origine de cette coutume à la fameuse Tembandumba. Sans doute s'agit-il d'une de ces prophétesses hystériques dont l'influence fut parfois affolante sur les mentalités primitives. Il semble bien, a priori, qu'une coutume aussi barbare ne puisse être inscrite qu'à l'actif de croyances superstitieuses. Elles seules étaient à même de triompher du désir de la maternité si fortement ancré dans l'âme de la femme noire en même temps que dans la conception sociale et économique de ces populations.

Supprimant leur propre descendance, les Jaga, selon Battel et Cavazzi, s'emparaient, après une bataille, des jeunes gens et des jeunes filles de la tribu vaincue. Les hommes et les femmes étaient tués et mangés. Les jeunes garçons adoptés étaient aussitôt entraînés à la vie du Jaga et n'étaient considérés comme vraiment libres qu'après avoir apporté au chef la tête d'un ennemi. Par cette action d'éclat le jeune homme devenait un guerrier accompli et recevait le nom de Gonso⁽¹⁾. Chez les Bayaka aussi le nom de Ngunsa sert à désigner un adolescent.

Chez tous les anciens auteurs les Jaga étaient réputés

(1) RAVENSTEIN, *op. cit.*, p. 33.

comme les pires cannibales dans toute l'Éthiopie occidentale et même dans toute l'Afrique. Il ne s'agirait pas chez eux d'une simple anthropophagie rituelle, mais d'un goût réel de la chair humaine ⁽¹⁾. En fait, chez les Bayaka actuels, il semble que cette pratique est abandonnée depuis bien longtemps. Nous trouvons cependant, parmi les chants des troubadours des chefs, cette formule dont le sens nous paraît obvie :

bakwena nimbina kuni
beto nimbina kono kono mi bana ba bantu

Les autres dorment près d'un feu de bois.

Nous autres nous dormons près d'un feu d'ossements d'enfants des hommes.

Ce passage du répertoire des chanteurs Bayaka et Basuku est très répandu. Il constitue une des rares traces de leur cannibalisme ancien.

Le folklore fournit encore quelques indices, telle cette fable animale où le léopard et la gazelle résolurent de tuer leurs mères et de les manger parce qu'elles étaient devenues trop vieilles.

Les institutions secrètes du Ngongi ⁽²⁾ et des hommes-léopards fournissent encore quelques traces d'une anthropophagie rituelle. Mais, depuis longtemps, on ne tue plus l'homme chez les Bayaka pour le simple plaisir de le manger. Sans doute, doit-on à l'influence lunda et à l'aversion des populations dites autochtones la disparition de cette coutume invétérée des anciens Jaga.

Notons encore ici qu'il faut se garder de prendre pour de l'anthropophagie réelle les métaphores ayant trait à la sorcellerie. On y emploie, en effet, tout un ensemble d'expressions figurées, empruntées sans doute à l'ancien cannibalisme. Il s'agit là d'un pur symbolisme.

⁽¹⁾ CAVAZZI, *op. cit.*, L. II, *passim*.

⁽²⁾ M. PLANQUAERT, *op. cit.*, pp. 12 et suiv.

Le caractère belliqueux des anciens Jaga est devenu presque légendaire. Cavazzi nous les dépeint parcourant toute l'Afrique, tuant et détruisant tout sur leur passage ⁽¹⁾. Battel aussi nous les montre comme la terreur de leurs voisins, dont ils pillaient le pays et réduisaient la population en esclavage ⁽²⁾. Ces mœurs guerrières et dévastatrices, quoique atténuées par le temps, sont encore celles des Bayaka actuels. Toute leur histoire, ainsi que nous le verrons, est là pour nous en convaincre. Ils sont encore de nos jours universellement craints par tous leurs voisins, dont ils violent le territoire sous le prétexte le plus futile.

Les anciens Jaga étaient, selon Battel, des hordes nomades installant des camps retranchés au milieu des populations autochtones, dont ils ravageaient le pays. Ils ne se livraient guère aux travaux des champs, mais vivaient sur les cultures d'autrui et les abandonnaient après les avoir sacagées. Ce même auteur nous dit au sujet de ces camps : « C'est une coutume chez ces peuples, où qu'ils placent leur camp, ne fût-ce que pour passer une nuit, de construire leur retranchement avec le bois et les arbres qu'ils peuvent y rencontrer. Les uns abattent les troncs et coupent les branches, tandis que les autres les transportent et construisent un camp circulaire avec douze issues. Au milieu du camp se trouve l'habitation du général, entourée elle-même d'un retranchement. Plusieurs gardiens surveillent l'entrée. Ils construisent leurs habitations les unes près des autres et ont leurs arcs, leurs flèches et leurs javelots placés à l'extérieur; lorsque l'alarme est donnée tous sont aussitôt hors du retranchement. La nuit, chaque compagnie tient bonne garde autour de sa porte, jouant sur les tambours et les tavales. »

Cavazzi donne au camp une forme carrée ⁽³⁾, remplace

(1) CAVAZZI, *op. cit.*, pp. 183-186.

(2) RAVENSTEIN, *op. cit.*, pp. 30-33.

(3) IDEM, *op. cit.*, p. 29.

les douze issues par une entrée unique et donne au camp le nom de Chilombo (¹).

Nous verrons plus loin comment la capitale du Kiamfu des Bayaka répondait encore assez bien, au moment de la conquête belge, à cette description de Battel et de Cavazzi. Il est vrai qu'à cette époque les villages retranchés n'étaient pas rares. Les traditions Bayaka conservent cependant le souvenir de ces campements provisoires d'où ils assaillaient les paisibles Batsamba. Ils les désignent comme Cavazzi sous le nom de Kilombo (pl. Bilombo).

Battel nous apprend encore que les cases des Jaga étaient rondes comme des ruches (²). Cavazzi, cependant, place dans le camp Jaga les cases circulaires à côté d'habitations de forme rectangulaire (³). Chez les Bayaka la maison rectangulaire a remplacé la ronde, sauf sur les tombes, où l'on rencontre encore fréquemment cette dernière. Elle est même de règle dans certaines occasions, telles l'intronisation des chefs et l'accomplissement de certains rites fétichistes. Les fétiches du chef sont conservés dans une maisonnette de cette forme. La Nzofo de l'enclos des chefs était également construite sur ce modèle.

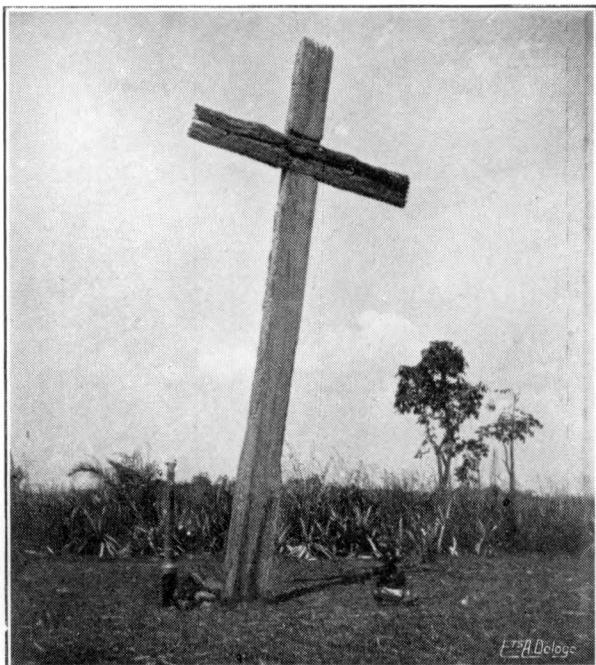
Tels que Battel nous les fait connaître, les anciens Jaga et surtout leur chef passaient un temps considérable aux pratiques de la magie et du manisme (⁴). Ces cérémonies s'accompagnaient souvent de sacrifices humains. Chez les Bayaka on a conservé le souvenir de ces massacres qui se perpétraient souvent à l'occasion des danses rituelles ou des cérémonies d'intronisation. Rappelons le Lukanga, ailleurs le Kazekèle, anneau du chef régnant qui est fait avec les intestins des victimes humaines sacrifiées pour la circonstance. Chez les Bapelende cet anneau contenait également l'œil d'un enfant choisi parmi les consanguins du

(¹) CAVAZZI, *op. cit.*, pp. 205-206.

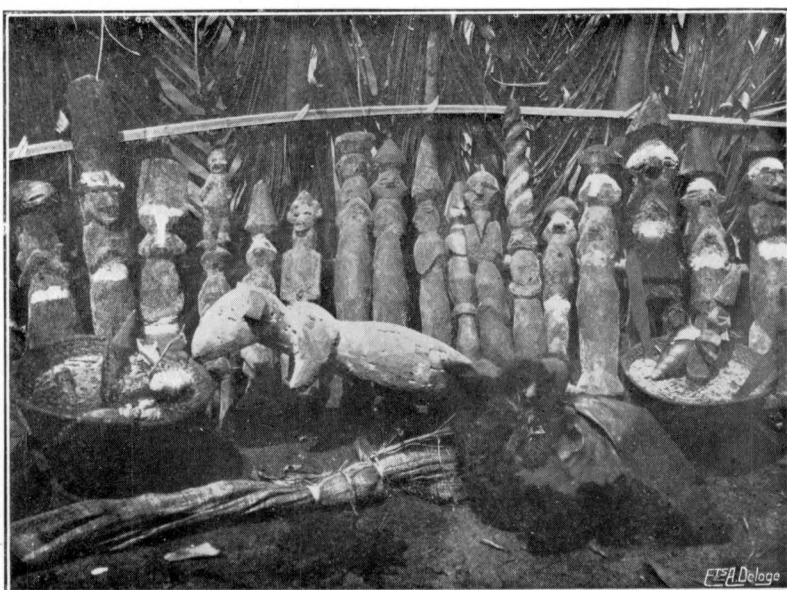
(²) RAVENSTEIN, *op. cit.*, p. 25.

(³) IDEM, *op. cit.*, p. 29.

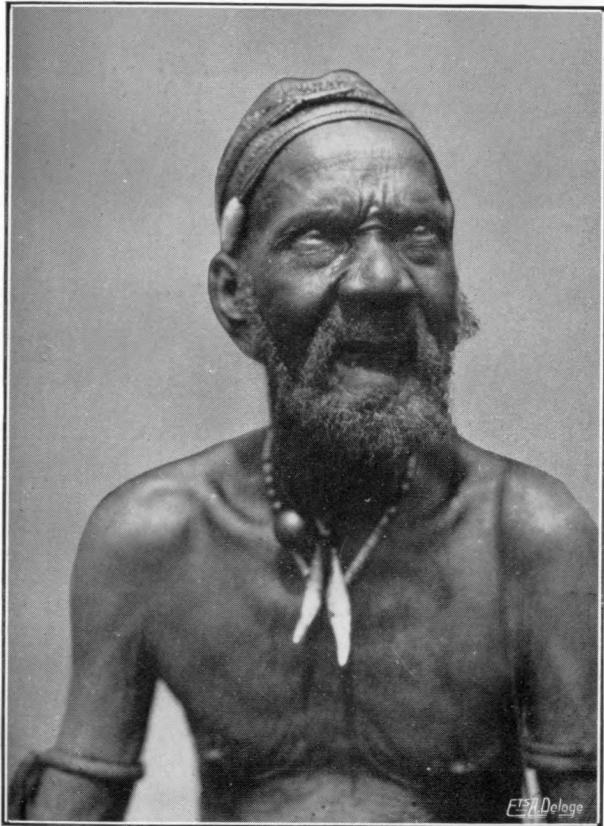
(⁴) IDEM, *op. cit.*, p. 34.



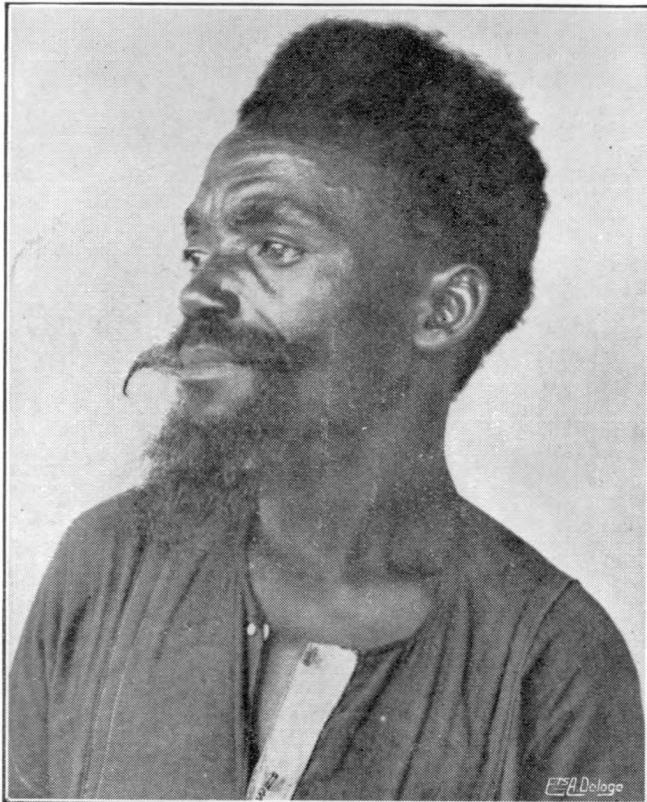
La croix de Mbata Makela.



Les fétiches chez les Bayaka (le mbolo).



Chef Musuku, Kasombo.



Mukongo adulte.

chef. Les massacres d'enfants pour des fins rituelles sont également signalés par Battel et par Cavazzi.

Nos auteurs ont été frappés par le foisonnement extraordinaire de la magie et du manisme tant chez les Jaga du Benguella (¹) que chez ceux du Matamba. Cavazzi est particulièrement abondant sur ce sujet, mais il est bien difficile de discerner chez lui les éléments les plus spécifiquement jaga (²).

Les Bayaka du Kwango sont réputés universellement chez leur voisins comme spécialement versés dans la connaissance des procédés occultes et magiques. Bien des Nkisi bayaka font leur chemin chez les populations voisines et se rencontrent parfois à des distances considérables de leur lieu d'origine.

Il est à remarquer que Battel assure ne pas avoir vu les Jaga faire dans leurs cérémonies religieuses usage de représentations (³). Chez les Bayaka il existe des Nkisi (poudres magiques) qui ne supposent pas comme partie intégrante une figurine, un fétiche. Ce dernier est cependant très répandu aujourd'hui et porte le nom de Kiteke. Cet usage n'aurait-il pas été emprunté à une tribu étrangère? Il pourrait venir des Bateke, leurs voisins du nord-ouest, dont il semble porter le nom.

Dans les cérémonies fétichistes les Jaga employaient la hache rituelle et les tambours. Ces deux instruments sont employés couramment par les Bayaka (⁴) en même temps que le plumeau, qui, au dire de l'auteur, était constitué anciennement par une queue de zèbre. Depuis la disparition de cet équidé, il est fait de crins de mouton ou de chèvre, parfois aussi de fibres de raphia. Il sert aux chefs ou aux danses de la circoncision (⁵).

(¹) BATTEL, *op. cit.*, p. 34.

(²) CAVAZZI, *op. cit.*, pp. 208-246.

(³) RAVENSTEIN, *op. cit.*, p. 28.

(⁴) M. PLANCQUAERT, *op. cit.*, pp. 21 et 103.

(⁵) RAVENSTEIN, *op. cit.*, p. 32.

Battel nous décrit le grand Jaga Calandola portant dans sa longue coiffure des ornements faits de coquillages. Aux reins était attaché un pagne de raphia aussi fin que la soie. Son corps était couvert de tatouages, tandis qu'à travers le nez et les oreilles étaient passées des pièces de cuivre.

Le portrait du terrible guerrier, à côté de quelques ressemblances, offre bien des divergences avec le genre d'ornementation usité chez les Bayaka modernes. L'emploi de coquillages dans la chevelure et au cou est encore très fréquent au Kwango. D'autre part, les tatouages, abondants chez les femmes, sont plus rares chez les hommes. La coutume de se percer les oreilles subsiste, non celle de se perforer le nez.

Selon Cavazzi, le premier chef des Jaga s'appelait Zimbo. Il devint le chef d'une multitude de Musimbi qui s'étaient adjoints à lui. Avec eux, il parcourut une grande partie de l'Afrique centrale et australe ⁽¹⁾. Les exploits de ce chef et de ses bandes sont racontés par l'auteur d'une manière évidemment fantaisiste. Il replace dans le cadre historique des personnages mythiques ou des héros légendaires.

Dans le folklore Bayaka nous avons retrouvé, en effet, un Zimba, un des chefs d'outre-tombe. Voici la légende telle qu'elle nous fut rapportée ⁽²⁾ :

« Au village il y avait six jeunes filles. L'aînée s'appelait Nsenga Mampanda, une autre Lumpingi, une autre Kasense Mumbusu, une autre Lusinga Ga Ndinga, une autre Ndala ye Mazembi, une autre Nti Ku Nsuka Yanga. Un jour, l'aînée dit : « Mes sœurs, allons déterrer des racines ». Elles allèrent, elles allèrent. Elles atteignirent la forêt. Elles déterrèrent des racines. Alors Lusinga Ga Ndinga, une jeune fille, dit : « Vous avez déterré beaucoup de racines et moi je n'en ai pas; lorsque ma mère me verra elle me

⁽¹⁾ CAVAZZI, *op. cit.*, pp. 183-185.

⁽²⁾ Voir le texte indigène : annexe I.

demandera : où sont tes racines. » Ses sœurs lui dirent : « Nous t'en donnerons. » La jeune fille répondit : « Non, je ne les veux pas, je déterrerai moi-même les miennes. » Alors elles s'en allèrent.

» Lusinga Ga Ndinga resta seule dans la forêt. Elle déterra beaucoup de racines; son panier en était rempli. Alors elle partit, chercha le chemin, mais ne le trouva pas. Elle se mit à pleurer; elle cria très fort, cria encore, mais ne vit personne. Elle pleura de nouveau, elle alla, elle alla, trouva un sentier très étroit et le suivit. Quand elle en sortit elle vit des jeunes gens et des jeunes filles. Ils lui demandèrent : « Eh! sœur, qu'es-tu venue faire ici? ». Elle leur répondit : « Je suis venue pour déterrasser des racines; peut-être me suis-je perdue? ». Ils dirent : « Peu importe. Eh! mes frères, asseyons-nous, nous ne préparerons plus notre nourriture, elle sera notre servante. » Alors, l'aîné lui dit : « Eh! sœur, va piler le manioc afin que nous mangions. » Alors Lusinga Ga Ndinga prit un pilon et pila. Elle entra dans la maison, puise de l'eau, cuisit la nourriture, prit un morceau de viande de porc et le fit cuire aussi. Ils mangèrent. Lorsqu'elle voulut manger ils lui demandèrent : « Toi qui mangeras de notre nourriture, connais-tu nos noms? Dis-les nous. » La jeune fille ne les connaissait pas; elle ne mangea rien, elle alla se coucher sans avoir mangé.

» Lorsqu'ils se réveillèrent, ils lui dirent : « Eh! sœur, va puiser de l'eau. » Lorsqu'elle fut remontée au village, ils lui dirent : « Cuis d'abord des bananes afin que nous mangions. » Elle les cuisit et les leur apporta, espérant qu'elle recevrait à manger. Mais ils lui dirent encore : « Si tu veux manger notre nourriture, dis-nous nos noms. » La jeune fille ne les connaissait pas.

» Un jour, ils l'envoyèrent au marais pour chercher des bananes. Lorsqu'elle y arriva elle vit un vieillard. Il lui demanda : « Eh! fille, pourquoi es-tu si maigre? » Elle répondit : « Eh! ancien, je ne mange pas! » Lui

reprit : « Pourquoi ne manges-tu pas ? » Elle répondit : « Parce que les frères ont l'habitude de dire : Si tu veux manger avec nous, dis-nous nos noms. Moi je ne les connais pas. » Alors il lui dit : « Frotte-moi les yeux, alors je te dirai leurs noms. » Elle lui frotta les yeux. Alors il dit : « L'aîné est Ntibangala, Gete et Nzimba, Lungungu, Mwense Ndondi. » La jeune fille remonta au village. On lui dit : « Prépare le manioc, nous voulons manger. » La jeune fille cuisit et leur porta la nourriture. Ensuite, lorsqu'elle était sur le point de manger, ils lui dirent encore : « D'abord dis-nous nos noms. » Alors, elle dit : « Eh ! vous l'aîné Ntibangala, Gete et Zimba, Lugungu, Mwense Ndondi. » Tous se mirent à se lamenter. Un homme se lève, il ramasse du bois. On allume un grand brasier et ils entonnent son chant : « Ntibangala a Gete ye Zimba. » Ainsi tous périrent dans le feu. La jeune fille prit tous leurs biens et retourna à son village. Comme elle arrivait à son village, elle se trouva devant sa mère. Elle lui dit : « Eh ! mère, donnez-moi de l'eau. » Mais elle répondit : « Je ne donne pas d'eau parce que mon enfant est perdue. » Elle dit : « Mais moi je suis votre enfant Lusinga Ga Ndinga. » Elle le crut et loua son enfant ; elle ordonna à ses frères de tuer les porcs et de les apporter.

Cette légende nous révèle le nom de quelques grands ancêtres du village d'outre-tombe, car c'est bien parmi eux que s'égara Lusinga Ga Ndinga. Sans doute, Cavazzi emprunta-t-il ce nom à un récit semblable. De la même façon, il fit des Musimbi les guerriers de Zimba. Or, eux aussi sont des esprits. Chez les Bayaka on les appelle Bitsimbi. Le folklore nous les montre habitant la forêt, les étangs et les marais. Parfois, ils ne semblent pas se distinguer des habitants du village des ancêtres. Aussi peut-on quelque peu comprendre pourquoi Cavazzi, confondant la tradition et le mythe, imagina de les faire apparaître sur le théâtre de l'histoire.

Tous les indices que nous venons de relever dans cette étude comparative des données de l'histoire et de celles des traditions Bayaka viennent corroborer notre thèse qui fait des Bayaka les descendants évolués des anciens Jaga de San Salvador. La suite de cet exposé viendra expliquer la cause de quelques-unes des divergences que nous venons de relever.

CHAPITRE IV.

MOUVEMENTS DE MIGRATION AU KWANGO.

1. LES BAYAKA.

Après nous être enquise de l'identité des Jaga, envahisseurs du Kongo, et après les avoir reconnus pour les ancêtres authentiques des Bayaka, il reste à rechercher la route qu'ils suivirent pour arriver dans les régions occupées actuellement par leurs descendants.

Au moyen Kwango, les Bayaka placent leur habitat primitif (non celui de leurs chefs actuels : les Baluwa) dans la direction du sud-ouest, vers le Matamba. Cavazzi, qui séjourna longtemps dans cette contrée parmi les Jaga de la reine Zinga, apprit d'eux que les anciens Jaga (¹), leurs ancêtres, s'appelaient Aiacka. On peut donc dire que, bien avant le milieu du XVI^e siècle, il y eut des Bayaka au Matamba. Le même auteur affirme encore que les anciens Jaga de cette contrée venaient eux-mêmes du sud, des rives de la Kunene (²). Des recherches plus récentes sur les Jaga d'Angola s'accordent avec Cavazzi pour attribuer à cette race belliqueuse une origine méridionale. En raison de leur armement, on croit aujourd'hui devoir rapprocher les anciens Jaga d'Angola des Betchuana du Kalahari (³). Remontant la vallée du Zambèze ou un de ses affluents, ils atteignirent, en Angola, le Kwango. Leur passage dans ce royaume est attesté chez plusieurs tribus, tels les Masongo, les Bangala, les Jinga et les Bihé, qui

(¹) CAVAZZI, *op. cit.*, p. 182.

(²) IDEM, *ibid.*, p. 186.

(³) DR G. BUSCHAN, *Illustrierte Völkerkunde*, t. I, p. 522. — MARQUARDSEN-STAHL, *op. cit.*, p. 113.

toutes sont mélangées d'éléments Jaga ou ont avec ceux-ci certaines affinités. Au début du XVII^e siècle, alors que la troupe du Jaga Kalandola détruisait les Benguella, une autre troupe de ces envahisseurs pénétra dans le coude décrit par la Kunene et parvint à fonder chez les Wahumbe une nouvelle dynastie. Sans doute, Cavazzi faisait-il allusion à cet événement dans le passage que nous avons cité plus haut.

Il semble donc bien certain que, dès avant le milieu du XVII^e siècle, les hordes belliqueuses qui donneraient naissance aux Bayaka vinrent du sud en suivant le versant occidental du haut Kwango, passant par Kasange et à l'ouest de Ndongo (Angola), pour arriver enfin au Matamba. Nous avons vu que ce fut leur présence aux frontières de son royaume qui décida le roi d'Angoia à libérer Diaz afin qu'il allât chercher du secours auprès du roi de Portugal.

Sans doute, faut-il rapporter en partie à cet événement ce que Lopez dit au sujet des Jaga: « Ils se mirent à ravager les provinces voisines sans que personne pût leur résister; ils finirent par arriver au royaume de Kongo. »

Du Matamba, où ils établirent leurs camps au milieu des populations Ambundu et Batsamba, les Bayaka pénétrèrent au nord chez le clan Bakongo des Basuku, qui, sans être anéanti par eux, fut cependant fortement influencé par leur genre de vie.

Ce sont eux que doit viser Cavazzi lorsqu'il affirme que certains Bakongo s'adjoignirent aux Jaga dans le but d'avoir la vie sauve ⁽¹⁾.

Vivant aux confins du royaume de Kongo, le clan des Basuku jouissait d'une indépendance relative vis-à-vis de son suzerain. On comprend alors pourquoi, placés près de la voie naturelle des migrations, ils furent atteints par les diverses vagues d'envahisseurs, d'abord par les Ambundu,

(1) CAVAZZI, *op. cit.*, p. 184.

ensuite par les Bayaka. Certaines bandes de ces derniers pénétrant chez eux, furent sans doute la cause d'une rupture définitive avec le roi de Kongo. Il est certain qu'entre Bayaka et Basuku s'établit un lien de parenté. Encore de nos jours les Basuku se donnent le nom de Bayaka vis-à-vis de tout étranger. Ils sont, en effet, considérés comme tels par toutes les tribus environnantes. Seuls les Bayaka se refusent à les reconnaître pour des membres authentiques de leur tribu. Certains Bayaka leur donnent parfois le sobriquet de Bangondi, qui nous paraît être une allusion à leurs rapports de parenté avec les Ambundu. Certains passages des chants Basuku rappellent en effet une telle affinité.

Dépassant le pays des Basuku, les Bayaka, entrèrent en lutte avec les Batsamba des deux rives du Kwango, et poussèrent plus au nord jusque parmi des populations se rattachant aux Bateke. Une grande partie de celles-ci s'enfuit ou fut exterminée; ce qui restait fut soumis et assimilé.

C'est vraisemblablement à l'époque de l'établissement des Bayaka au moyen Kwango qu'il faut placer l'invasion du Kongo et de San Salvador. Lopez les fait, en effet, venir de l'est par le Mbata.

On peut se demander si certains Bakongo ne se joignirent pas aux Bayaka pour piller la capitale. Un épisode curieux donne à le croire.

Au temps de la révolte des Bangala, dont nous parlerons bientôt, un groupe de partisans des Portugais, après la défaite de leurs alliés, s'enfuit et passa sur la rive droite du Kwango. Poursuivi par les Bangala, il traversa le pays de Kapenda Kamulemba (chef des Masinji) et se réfugia chez un parent de Nkama Nguri appelé Kambongo. Celui-ci habitait entre les Baholo et les Bapende. Or, ce chef était en possession d'une grande cloche provenant d'une des églises de San Salvador. Il prit les fugitifs sous sa protection et mit ses adversaires au défi de lui montrer un insigne aussi remarquable, qu'il prétendait tenir de

son suzerain, le roi de Kongo. Il est possible que cette cloche fut enlevée lors de l'invasion de San Salvador par les Bayaka ou par quelques-uns de leurs alliés Basuku. Ainsi s'expliquerait la présence de cet objet sur la rive droite du Kwango (¹).

A propos de ce récit il convient de se rappeler la devise de Mini Kongo, le grand chef des Basuku, qui compte parmi ses insignes une cloche : kongo ngunga kidimbu ki mputu (Kongo la cloche est un insigne venu du Portugal).

La date exacte de l'invasion des Bayaka reste incertaine, mais cet événement doit se placer entre 1568 et 1573. En effet, la flotte portugaise, commandée par le capitaine François de Govea, abordait cette dernière année au Kongo. En 1575, elle était rentrée à Lisbonne.

Après leur défaite par de Govea, à peine quelques-uns de ces pillards purent-ils rentrer dans leur pays (²), c'est-à-dire au Kwango.

C'est la seule chose que Lopez, la source unique pour l'histoire de cette période, nous donne à entendre. En fait, les envahisseurs s'éparpillèrent dans plusieurs directions.

Il existait en 1648 un puissant voisin du roi Makoko dont le nom était Muyako (sg.) et qui était établi à la frontière septentrionale de ce royaume. Jamais Makoko n'était parvenu à soumettre cet ennemi qui menaçait ses propres frontières et le forçait à entretenir des troupes nombreuses (³). Il s'agit là évidemment, d'après la localisation même de l'habitat de cette tribu, des Bayaka qui, après la défaite, franchirent au nord de San Salvador le fleuve Kongo et s'établirent en plusieurs groupes distincts dans la vallée du Kwilu Niari, en Afrique équatoriale française. On les y trouve encore aujourd'hui. Ils présentent,

(¹) CARVALHO, *Expedição. Ethnografia*, p. 109.

(²) CAHUN, *op. cit.*, p. 165.

(³) DAPPER, *op. cit.*, 2^e partie, p. 218.

du point de vue somatique et culturel, toutes les caractéristiques des Bayaka du Kwango.

D'autres groupes durent se retirer vers le sud. Telle cette troupe de Jaga qu'Andrew Battel rencontra au Benguella et qui antérieurement aurait passé par San Salvador.

Enfin, les pillards Basuku furent sans doute, eux aussi, rejetés sur le Kwango.

Chassés du Kongo, vivant en dehors des régions parcourues par les Portugais, les Bayaka allaient, pendant quelque soixante-dix ans, échapper à l'attention des historiens. C'est pendant cette période qu'il faut placer la conquête des Bayaka par les Baluwa (Balunda) et l'extension des états du Mwata Yamfu jusqu'au Kwango.

2. LES BALUNDA ET LES BANGALA.

Afin de mieux saisir l'histoire et l'évolution ultérieure des Bayaka, il est indispensable de faire plus ample connaissance avec le potentat nègre du Lunda, d'étudier son origine et l'établissement de son pouvoir autocratique sur les populations limitrophes.

Anciennement habitait à Kalagni, entre les rivières Kalagni et Kajidishi, respectivement affluent et sous-affluent de droite de la Lulua ⁽¹⁾, un vieux chef Bungo appelé Jala Maku ou Kakala. Les Bungo vivaient en des villages plus ou moins indépendants. Parmi les chefs, Jala jouissait cependant d'un droit de préséance. De sa première femme, Kondi ou Konti, Jala avait eu deux fils, Kinguri et Jala, et une fille, Lueji-lwa-Kondi. Fils brutaux, ils maltraitèrent leurs subordonnés et s'en prirent même à leur propre père. Le vieux chef les déshérita et avant de mourir remit le Lucano, l'insigne du pouvoir, un bracelet fait de veines humaines, à sa fille Lueji, qui prit le titre de Swana Murunda.

(1) Cette rivière elle-même est un affluent du haut Kasai.

Un jour, un groupe de chasseurs Baluba, conduit par Ilunga, un des enfants de Mutombo Mukulu, s'égara dans la forêt de Lueji. Celle-ci les reçut bien et leur permit de rester à sa cour. Bientôt Ilunga épousa Lueji et renvoya à son frère le Kimbuya, insigne du pouvoir des chefs Baluba dont il était gardien en sa qualité de Mulope, c'est-à-dire d'héritier présomptif de cet état. Par contre, Lueji lui remit son Lucano et ainsi il devint le chef reconnu de ces contrées et le fondateur du royaume Lunda. Il eut d'elle un fils qui devint le premier Muatianvua ⁽¹⁾. Dans la suite, cet état devint un vaste empire qui s'étendit de la région des Grands-Lacs jusqu'au Kwango, et du 7° au 12°30' de latitude australe ⁽²⁾.

Tout comme pour les Jaga, l'ancienne patrie de ces Baluba se trouve au sud, dans le bassin du Zambèze, chez les Betchuana, auxquels ils sont apparentés ⁽³⁾.

L'intronisation d'Ilunga ne fut pas acceptée par tous avec les mêmes sentiments. Lueji obligeait, en effet, ses parents à donner à son mari des marques d'honneur très humiliantes. Kinguri fut le premier à s'y soustraire avec ses partisans; ils complotèrent et partirent vers le sud-ouest avec l'intention de fonder un état d'où ils viendraient détruire celui du Muatianvua. Arrivés par Kimbundo, Kinguri et sa troupe passèrent la Coanza près de sa source. Ils eurent à combattre des tribus qui s'opposèrent à leur marche en avant. Dans ces luttes, ils se servaient d'un grand couteau à deux tranchants. Longeant la rive gauche de la Kwanza, Kinguri arriva au Libolo, lia amitié avec le chef Angongo, dont il devait plus tard épouser la sœur.

Il demeura quelque temps sur cette rive, parce que sur

(1) CARVALHO, *op. cit.*, pp. 59-71.

(2) Dr POGGE, *Das Reich und der Hof der Muata Jambo.* (*Globus*, 1877, p. 14.)

(3) MARQUARDSEN-STAHL, *op. cit.*, p. 113.

l'autre avaient lieu des batailles sanglantes entre les forces portugaises et les Jinga, les Andondo et leurs vassaux.

A cette époque, résidait à Massangano un chef portugais. Kinguri, ayant passé avec les siens la Kwanza, un peu en amont de Kambamba, lui fit dire qu'il voulait aller chez Mwene Putu (le roi de Portugal).

Le gouverneur de Loanda le reçut. Kinguri lui exposa les raisons de son exode, obtint la promesse qu'on lui donnerait des terres, mais il devait auparavant aider le gouverneur dans la guerre contre les Jinga. On donna pendant quelque temps une instruction militaire à sa troupe; après quoi, ils se mirent à la suite des forces portugaises qui opéraient à l'intérieur.

Carvalho note que ces événements eurent lieu lors des guerres de Massangano et de Kambamba, alors que déjà en ces endroits certains Sobas payaient le tribut à Mwene Putu. Ils furent aussi contemporains des guerres contre les Jinga. Une tradition rapporte encore que le gouverneur, rencontré par Kinguri, portait le nom de Dom Manuel. De toutes ces raisons, il suit que cette entrevue dut se produire sous le gouverneur Manuel Pereira Forjaz entre 1606 et 1609 ou encore sous un de ses successeurs, Dom Manuel Pereira Coutinho, entre 1630 et 1635.

Carvalho souscrit à la première hypothèse. Elle cadre mieux, en effet, avec les opérations militaires dans la région de la Lukala. L'auteur conclut que la fondation de l'empire Lunda remonterait à la fin du XVI^e siècle. On peut certainement reculer cette date jusqu'au début du même siècle. Kinguri, en effet, ne paraît pas être le nom d'un chef qui aurait mené les révoltés à la côte, mais celui de la faction elle-même. Kinguri ou Kingudi signifie dans ce cas la parenté utérine de Lueji, par opposition aux Baluba. Les dissidents auraient donc mis plus de temps à progresser vers l'est.

Quoi qu'il en soit, à l'issue de l'expédition, le gouverneur assigna aux hommes de Kinguri les terres situées entre

Ambaka et le Golungo. Le chef reçut le titre de Jaga et une bannière rouge portant une couronne noire et une devise bleue reconnaissant son vasselage à l'égard de Mwene Putu. Établis d'abord sur les rives de la Kamueji, ils ne réussirent pas leurs premières cultures et appellèrent leur nouveau pays Lukamba. Peu satisfaits de ce fief, ils partirent vers l'intérieur. A l'est, ils délogèrent les tribus de la rive gauche de la Lui, affluent du Kwango, campèrent à Ambando, près de la saline de Holo, dont ils s'emparèrent. Les Baholo leur en cédèrent l'usufruit. Déjà le chef avait donné l'ordre de préparer la terre pour la culture, quand il apprit des siens qui avaient passé la Lui, en quête de gibier, qu'il y avait sur l'autre rive une bonne terre et deux grandes salines. Depuis, elles furent dénommées Kilunda et Lutona. Il y partit avec tous ses gens après en avoir averti Mwene Putu, à qui il voulait rester fidèle ⁽¹⁾.

Ce fut le chef Kulanjinga qui conduisit les gens de Kunguri sur la rive droite de la Lui. D'Ambaka jusqu'à la Lui, ils combattirent des populations qui s'appelaient Peindes ou Bapende. Kulanjinga s'établit et fonda sa capitale sur un lambeau de territoire que le chef des Bapende, Hamba, lui céda. Bientôt, incommodé par le voisinage des anciens possesseurs de sa terre, Kulanjinga s'allia avec Ngongo de Libolo et avec Kalunga, un chef Bondo, pour faire disparaître Hamba. Ils l'invitèrent à une fête dont on prit occasion pour le conduire dans une case où l'on avait installé son siège au-dessus d'un creux recouvert et dissimulé aux regards. A peine assis il disparut dans la cavité, où il fut aussitôt enterré vivant. Les sujets de Hamba, après ce meurtre, voulurent venger leur chef, mais ils furent défait et dans la suite, ses fils furent forcés de reconnaître Kulanjinga pour leur souverain ⁽²⁾.

(1) CARVALHO, *op. cit.*, pp. 75-80.

(2) CURT VON FRANÇOIS, *op. cit.*, p. 274.

Sans doute se trouvait-il parmi les alliés de Kulanjinga des descendants des anciens Jaga. Avant même l'arrivée des émigrants à la Lui, Battel, vers 1601-1602, accompagnait au Benguella une troupe de ces sauvages guerriers. Appelés Jaga par les Portugais, ils se donnaient eux-mêmes le nom de Imbangala (¹). Il est donc vraisemblable que ce fut en raison de l'affinité de certains éléments constitutifs du nouvel État avec ces Jaga de Benguella que les sujets de Kulanjinga furent appelés Bangala; nom qu'ils ont conservé jusqu'à nos jours. On saurait donc difficilement reconnaître les Bangala pour les descendants les plus purs des Jaga devenus sédentaires.

De tout ce qui précède, on peut conclure que l'émigration des Bangala aboutit à la Lui et au haut Kwango au début du XVII^e siècle.

Leur arrivée fut une cause de troubles et de calamités. Ces envahisseurs avaient combattu à côté de troupes européennes. Ils en avaient adopté la stratégie et les arquebuses. C'étaient pour les populations primitives et sauvages du haut Kwango de terribles adversaires. Soutenus par les Portugais, dont ils constituaient l'avant-garde, ils occupaient les gués du Kwango sur la route de St.-Paul de Loanda à la capitale du Mwata Yamfu (²). Aussi ouvraient-ils à la traite une voie nouvelle vers l'intérieur du pays. Bientôt un nombre toujours croissant d'esclaves afflua vers le port angolais.

A peine installés dans leur nouveau territoire, les Bangala devinrent de grands marchands d'esclaves et désolèrent toutes ces régions par de sanglantes razzias. Leur arrivée déclancha dans le pays d'importants mouvements de migration vers le nord et le nord-est. Une des consé-

(¹) RAVENSTEIN, *op. cit.*, p. 84.

(²) Nous conserverons désormais le nom de Mwata Yamfu pour désigner le chef suprême de l'empire Lunda, le préférant aux orthographies allemande et portugaise : Muata Jamfo et Muatianvua.

quences de ces déplacements sera d'amener les populations du haut Kwango dans le voisinage immédiat des Bayaka.

3. LES BAPENDE ET LES BAHOLO.

Les premières victimes rançonnées par les Bangala furent les Peindes, Bapende ou Masindji (¹). Ils se soumirent en partie aux envahisseurs; d'autres se retirèrent sur la rive droite du Kwango, où ils furent poursuivis et assujettis plus tard à l'autorité d'un chef Lunda appelé Kapenda Mukua Ambango. Celui-ci était envoyé par le Mwata Yamfu en compagnie de Mona Mafu-a-Kombo pour s'opposer à Kinguri. C'est de lui que descend le chef actuel des Masinji, Kapenda Kamulemba. Un troisième groupe poursuivit sa route vers le nord, où certains clans entrèrent en contact avec les Basuku et les Bayaka. Plus tard, ils se retirèrent au delà du Kwilu et du Kwenge. Chez les Bapende de la Loange, le souvenir du voisinage de cette belliqueuse tribu est loin d'être effacé. Certains clans y sont même d'origine Bayaka. Il semble que la rencontre de ces deux tribus se fit sur la Wamba avec les Basuku. Ne venons-nous pas de voir que le chef des Bapende qui lutta contre Kulanjinga s'appelait Hamba? Cette rencontre n'alla pas sans dispute ni rivalité. Aussi jusqu'à nos jours, les Basuku du nord donnent-ils ordinairement à ceux du sud, comme sobriquet, le nom de Bapindi, sans se soucier d'ailleurs de leur origine réelle.

Parmi tous les migrants qui, à cette époque ou un peu plus tard, abandonnèrent aux mains des Bangala leurs terres le long du haut Kwango, Carvalho, outre les Holo, ne cite que les Peindes. En fait, les traditions conservées chez les populations du Kwilu et de l'Inzia nous forcent à

(¹) Pour ce qui concerne l'origine des Bapende, on peut se demander s'il n'existe pas un lien de parenté entre Bapende et Ambundu, au moins entre leurs chefs. Le chef Bangala devant lequel ils durent céder ne portait-il pas le nom de Kula-Njinga (= celui qui chassa les Njinga), nom qui désigne les Ambundu?

admettre l'exode d'un nombre plus considérable de tribus ou de fractions de tribus.

En ce qui concerne les Baholo, ils ne se sont jamais beaucoup écartés de leurs salines et aujourd'hui, les plus éloignés ont à peine dépassé, le long du Kwango, le 8° parallèle austral.

4. LES BANGONGO ET LES BAMBALA.

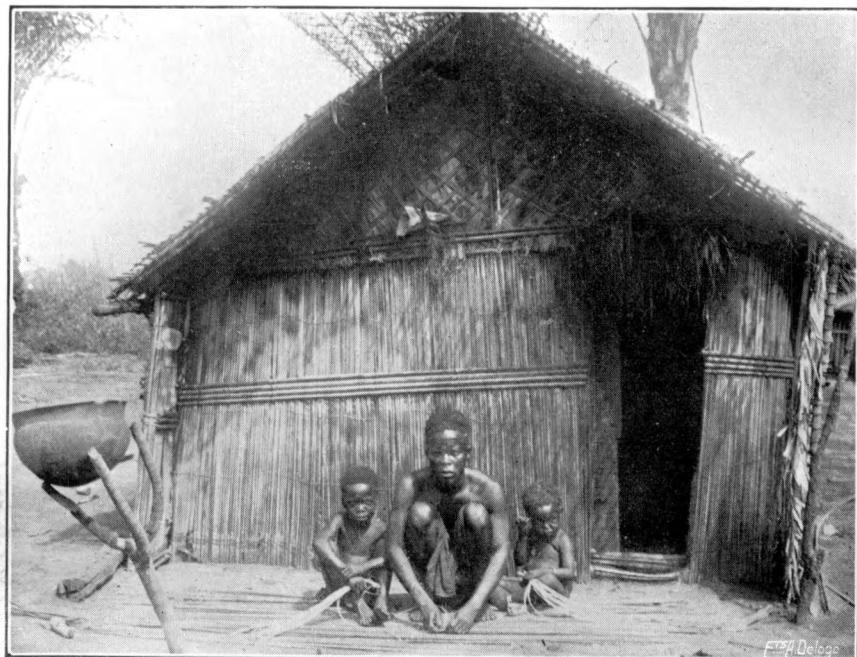
Un vieux chef Mungongo, à Muteno, entre la Kafi et les sources de la Koo, nous assura que ses ancêtres, sous la conduite de Kongolo mu Ngundi, s'enfuirent devant un Blanc appelé Kiliwa. Il leur fut impossible de lui résister à cause de la supériorité de ses armes. Or, si l'on se rappelle que les Bangala ont du sang lunda ou luwa dans les veines et qu'au service des Blancs ils disposaient d'armes européennes, on peut reconnaître dans cette tradition une allusion aux faits que nous venons de rapporter.

Les Bambala de Kumbi, sur la Yonsi, affluent de gauche du bas Kwenge, nous ont affirmé que leur ancien village, sur le haut Kwango, s'appelait Lunda et qu'ils avaient été chassés de là par les Miluwa. On peut identifier ce lieu d'origine avec le gué de Mbansa e Lunda, à l'est de Kasange, la capitale des Bangala. Cette même tradition rapporte que, du Kwango, les Bambala de Kumbi émigrèrent à la Nsai, d'où ils partirent plus tard pour aller occuper leur emplacement actuel. Nous parlerons dans le chapitre suivant de ce second exode.

Les migrations des Bambala ont été étudiées très soigneusement par le R. P. Ivan de Pierpont. Nous empruntons à une note manuscrite ce qui va suivre :

« Les Bambala habitaient les plaines et les parties boisées avoisinant les affluents du Kwango. C'est une grande rivière, très méchante, qui coule sur des pierres et qu'il est impossible de traverser là où sont les rapides...

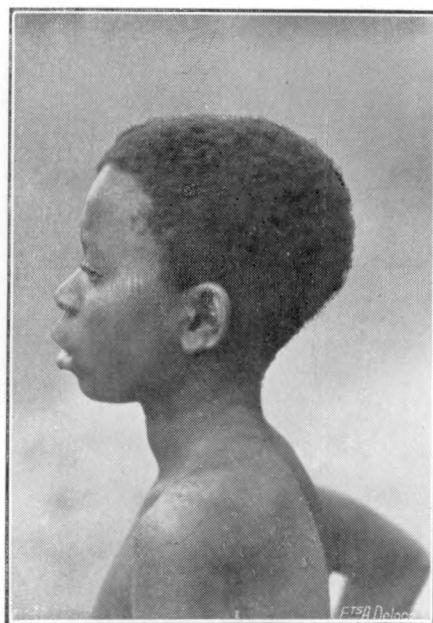
» Des hommes vinrent chez les Bambala pour avoir beaucoup d'esclaves. Ils achetèrent d'abord ceux qu'on



Une case chez les Bayaka.



Enfants Bayaka.



Jeune Mukongo.

voulait vendre. Puis, ils vinrent la nuit envahir les villages avec beaucoup d'hommes. Ils prirent tout ce qui était bon et tuèrent ceux qui essayaient de résister.

» Ces incursions se répétèrent. Les Bambala commencèrent à s'en aller plus loin par villages entiers. Les chercheurs d'esclaves suivirent les villages et eux aussi, ils vinrent loin pour chercher des hommes.

» Alors, les Bambala décidèrent de s'en aller tout à fait. Ils marchèrent des jours et des jours et parvinrent sur la terre des Bayaka.

» Ceux-ci les laissèrent s'installer, mais ensuite ils voulurent les forcer à travailler pour eux. »

Cette note nous apprend aussi le nom de l'endroit près duquel s'installèrent les Bambala après leur départ du Kwango. Il s'appelle Gianza Ngombe et Ngombe Gianza. Il s'agit ici évidemment du lieu d'origine des Basuku de Gombe. Kianza devient Gianza par substitution du *k* kikongo au *g* kimbala, d'après une règle générale que décèle immédiatement l'étude comparative des vocabulaires de ces deux dialectes. Le mot Kianza est devenu un terme générique désignant pour toutes ces populations leur lieu d'origine. Ainsi on dira Kianza Kola pour l'origine des Baluwa. Seul le nom de Gombe désigne un lieu particulier et déterminé. On doit conclure que les Bambala, après leur première émigration, s'installèrent près de Gombe sans doute le long de la Wamba, où, encore de nos jours, se conserve en plusieurs endroits le souvenir d'un établissement ancien des Bambala.

Parmi ces migrants, il faut encore signaler les Basongo et peut-être aussi les Bakwese, qui en tout cas prirent part à la seconde émigration.

5. LES BASUKU.

D'autres indices donnent à croire que certains Basuku prirent part à cette fuite générale qui, il y a quelque trois cents ans, mit en branle les populations fixées sur les deux

rives du haut Kwango. Ainsi que nous le faisions déjà remarquer, les Basuku eurent primitivement les Bapende comme voisins au sud. Dans la suite, nous trouvons, à cette même frontière des Bangala; les traditions et les chants ont conservé le souvenir d'un déplacement du sud au nord.

C'est au cours de ces événements, à l'époque où se produisirent ces mouvements de population, qu'il faut placer un fait historique qui nous est rapporté par Cavazzi :

« Après avoir remporté une éclatante victoire sur le Giaga Kalandia, qui périt dans la bataille, la reine Zinga était rentrée dans son Kilombo de Sainte-Marie de Matamba à la fin de mars 1658. Elle s'appliqua aussitôt à se venger du roi d'Aiacca, son voisin. Celui-ci avait mis à profit l'absence de la reine pour commettre divers méfaits sur son territoire, avec beaucoup d'insolence. La reine envoya contre lui Bariangongo (Badia Ngongo) avec de nombreux soldats. Bariangongo subjugua le roi et le força à demander pardon ⁽¹⁾ ». Le témoignage de Cavazzi présente les meilleures garanties d'authenticité, car il arrivait lui-même à Sainte-Marie de Matamba comme remplaçant du P. Antonio da Gaeta en octobre de la même année.

Une question se pose cependant : quel fut le chef qui fut aux prises avec la terrible reine du Matamba ? L'auteur nous dit qu'il était son voisin et qu'il régnait au pays des Aiacca. Or, à cette époque, il semble bien, d'après les traditions, que Mini Kongo, chef des Basuku, était encore établi à Nganga et que ses vassaux occupaient la frontière du Matamba. Il n'est guère admissible, d'autre part, que Kasongo, chef Baluwa, dont nous parlerons bientôt, eût déjà conquis le Kwango. En tout cas, à cette époque, il n'était pas encore maître de la partie méridionale de son territoire actuel.

S'agirait-il d'un chef Muyaka établi au sud chez les

⁽¹⁾ CAVAZZI, *op. cit.*, p. 657.

Basuku? La chose est possible, mais nous croyons qu'il suffit pour la compréhension des faits d'admettre qu'à cette époque les Basuku fussent déjà très mêlés d'éléments Bayaka, dont ils auraient dès lors adopté le nom vis-à-vis de leurs voisins. Il semble donc admissible que les méfaits commis sur la rive gauche du Kwango au Matamba aient été perpétrés par les sujets de Mini Kongo.

Concluons ce chapitre en constatant que l'arrivée des Portugais au Kongo et en Angola eut pour effet d'y arrêter jusqu'à nos jours tout mouvement de migration; elle provoqua au contraire de nombreux déplacements chez les populations du haut Kwango. Dès le XVII^e siècle donc, la traite faisait sentir ses tristes effets jusque dans les lointaines régions de l'intérieur.

La présence des Bayaka, au nord, sera pour ces mêmes tribus une autre cause de dislocation.

CHAPITRE V.

CONQUÊTE BALUWA ET NOUVELLES MIGRATIONS.

1. ARRIVÉE DES BALUWA.

Tandis que se produisaient ces incidents de frontière au Matamba, au Lunda se préparaient des événements qui allaient provoquer des modifications profondes dans l'organisation politique et sociale des Bayaka.

De nombreuses expéditions conquérantes étaient parties de la Musumba ou capitale du Mwata Yamfu et avaient fondé successivement les états des Akimbundo, des Maxinje, etc. Le succès de ces entreprises militaires ne fit qu'exciter les ambitions des gens de la capitale. Mwata Yamfu envoya un de ses frères, Mai, explorer les régions septentrionales afin d'y fonder un nouvel état qu'il gouvernerait sous le titre de Mai Munene. Avec cette expédition, partirent Kisanda Kameshi, Mukelenge Mutombo un cousin d'Ilunga et Kasongo, neveu du Mwata Yamfu. Tous les trois étaient destinés à créer chacun un nouvel état. Ces conquérants se dirigèrent à l'ouest, au nord et au nord-ouest de la capitale. Mai s'arrêta aux chutes de la Tsikapa, où il soumit les populations indigènes. Kameshi poursuivit sa route jusqu'à la Lovua, où il fonda plusieurs états qu'il confia à ses parents; lui-même reçut le titre de Kahungula. Il devint ainsi le chef des Amukundo.

Mukelenge Mutombo franchit la Luvua et, se dirigeant vers le nord, il s'empara de la région où s'étaient fixés les Peindes après avoir abandonné leurs anciens emplacements. Avec eux, il partit s'établir plus au nord, et comme il les traitait bien, il reçut le nom de Kumbana, celui qui donne avec liberalité, d'où le titre de Mwata Kumbana, porté encore de nos jours par ses successeurs.

Enfin, Kasongo, après avoir quitté ce dernier, atteignit le Kwilu et poursuivit sa route jusqu'au Kwango. Il désirait se soustraire aux exigences de la cour du Mwata Yamfu. Sachant que l'autre rive de la rivière appartenait à Mwene Putu, le roi de Portugal, il prit le nom de Mwene Putu Kasongo.

L'intérêt de ce récit, emprunté aux traditions lunda, est dans la convergence qu'il offre avec les récits bayaka au sujet de l'invasion des Baluwa. Les relations qui rattachent Mukelenge Mutombo et Kasongo sont d'une importance capitale pour la compréhension de la généalogie des grands chefs bayaka de Kasongo Lunda.

Voici, en effet, ce que nous racontent les indigènes du Kwango à propos de l'origine de leur chef : Les Baluwa, sous la conduite de Kasongo, un descendant de Kiamfu Kola, avaient été envoyés par ce dernier pour conquérir un nouvel état. S'étant éloignés d'un mois de marche de la Musumba, ils arrivèrent aux sources du Kwenge. Sur la rive gauche de cette rivière, ils passèrent à Nzofo Lukunda, où ils s'établirent temporairement. Cet endroit est resté pour eux comme une seconde origine. C'est, en effet, dans les régions arrosées par le Kwenge, la Tendwala et l'Uovo qu'encore aujourd'hui les Baluwa de Kasongo vont chercher le Mpemba ou kaolin qui sert à l'intronisation des chefs (²).

Sans doute, Kasongo aida-t-il son parent Mukelenge Mutombo à s'établir chez les Peindes. La tradition rapporte que plusieurs d'entre eux, ainsi que des Bangongo, furent enrôlés par lui et l'accompagnèrent jusqu'au Kwango. Un descendant même du chef lunda, qui conquit les Bapende, accompagna Kasongo et s'installa aux sources

(¹) CARVALHO, *op. cit.*, pp. 98-100.

(²) Il peut être intéressant de noter qu'il existe un peu au delà de la frontière de la Colonie, dans l'échancrure entre le Kwenge et la Tendwala, un village appelé Kudia Pemba (l'endroit où l'on prend le kaolin).

de la Zamba et de l'Inzia, où un de ses successeurs règne encore aujourd'hui sous le nom de Mukelenge Mutombo.

A partir de Nzofo Lukunda, quelle fut la route suivie par les conquérants du Kwango? Nous croyons qu'ils entreprirent des razzias dans différentes directions revenant sans cesse à leur base entre le haut Kwenge et la haute Wamba (¹). Enfin, ils arrivèrent à prendre pied le long du Kwango dans la région arrosée par la Yonso et la Fufu. Établis à Kiamfu ki Nzadi, Kasongo et ses successeurs organisèrent leur état sur le modèle de celui du Mwata Yamfu avec pouvoir fortement hiérarchisé et succession dans la ligne collatérale masculine. Le fondateur de l'état prit le nom de Kiamfu Mwene Mputu Kasongo, rappelant ainsi à la fois ses origines et son indépendance vis-à-vis de la conquête portugaise.

Les trois premiers successeurs de Kasongo régnèrent à Kiamfu ki Nzadi. Leurs descendants s'installèrent plus au sud dans la région de la Nganga, qui est encore actuellement la résidence des Kiamfu. Aujourd'hui, on montre, dans la région de la Yonso et de la Fufu, les tombes des premiers Kiamfu. Mais à quelle époque se produisirent l'arrivée des Baluwa au Kwango et l'établissement de leur domination chez les Bayaka?

Certains ont placé cet événement à quelque cent ans avant la conquête belge au Kwango (²).

Le mémoire inédit de la bibliothèque vaticane (³) que nous rapportions dans notre premier chapitre, concurremment avec l'étude des migrations, nous permet de situer un peu plus exactement ce fait historique. Le document, pitoyablement schématique, est l'œuvre d'un chanoine de Saint-Pierre, Nicolas Fortegueri. Il fut dédié à Sa Sainteté

(¹) Nous donnons en annexe un passage dû à l'explorateur Pogge, qui nous éclairera sur la façon dont les Balunda s'y prenaient pour imposer leur autorité à leurs voisins. Cf. annexe II.

(²) HARRY JOHNSTON, *George Grenfell and the Kongo*, t. I, p. 194.

(³) *Arch. Bibl. Vatic.*, lat. 7210.

Benoît XIII, entre 1724 et 1730. Ouvrage de synthèse sur les missions d'Afrique, d'Asie et d'Amérique, il doit sa documentation à différents écrits des archives de la Propagande ainsi qu'aux publications antérieures.

Pour le sujet que nous traitons ici, il suffit de rappeler le passage principal : « Libolo (Lubolo) est une grande province, très peuplée. Elle est située entre Quisama et Meno Poto.

» Benguela est un grand royaume qui s'étend du fleuve Quanza jusqu'au Cap Noir et contient huit beaux villages.

» Mataman (¹) est un autre royaume qui est séparé de Mono Pota par le fleuve Bagamidivi (²) ».

Mono Pota est probablement Mwene Putu Kasongo, le chef luwa qui régna sur les Bayaka du Kwango.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Kasongo et ses partisans furent, parmi les conquérants Balunda, les derniers à se fixer définitivement. Leur arrivée au Kwango est postérieure de plusieurs années à la première fuite des Peindes. Par ailleurs, le fait que Cavazzi et les missionnaires de Sainte-Marie de Matamba aient passé sous silence le nom du célèbre potentat donne à penser qu'à cette époque il n'avait pas encore acquis la renommée dont il jouit dans la suite. Il résulte de là que son arrivée au Kwango remonte au moins au début du XVIII^e et probablement à la seconde moitié du XVII^e siècle.

Les documents que nous venons de citer suffisent amplement à prouver l'inexactitude des généalogies qui prétendent réduire la descendance de Kasongo à quatre ou cinq générations. C'est là que gît toute la difficulté dans l'établissement des lignées et dans la désignation de l'héritier présomptif au couteau de Kiamfu.

(¹) Il s'agit ici évidemment du Matamba. Cf. *La carte d'Angola, de Matamba et de Benguela*, publiée en 1731 par d'ANVILLE.

(²) *Arch. Bibl. Vatic. Cod. Vat. lat. 7210, fo 62.*

2. LUTTES CONTRE LES BASUKU.

Les successeurs des quatre premiers Kiamfu abandonnèrent la Yonso et s'emparèrent, à une dizaine de lieues en amont du Kwango, de la vallée de la Nganga, où ils établirent leur nouvelle capitale.

Tant les Baluwa de la Nganga que les Basuku de la Kafi ont conservé jusqu'à présent le souvenir de ces luttes. Nous en possédons deux versions concordantes quant au fond, quoique différentes dans les détails. L'une est le récit d'un vieux chef Mutsamba appelé Kalunga habitant près de la Bakali :

« Anciennement, Kibinda (chef des Baluwa) et Mini Kongo habitaient des territoires contigus. Le dernier régnait dans la vallée de la Nganga.

» Un jour Kibinda (ou plutôt un de ses successeurs), entraîné par la chasse, s'engagea sur les terres de son voisin. Les trouvant particulièrement giboyeuses, il résolut de s'en emparer.

» Arrivé à la résidence de Mini Kongo, il l'invita à venir planter chez lui un Myombo (arbre sacré des ancêtres). Ensemble, ils revinrent au village du Kiamfu. On introduisit Mini Kongo dans une case sous laquelle le sol avait été miné. Mais le chef, s'appuyant sur son bâton, découvrit le piège avant de s'être avancé. Il s'enfuit avec ses gens poursuivis par ceux de Kibinda, qui lui firent la guerre.

» Harcelé par le Kiamfu, Mini Kongo s'enfuit de la Nganga et passa à l'est. Plusieurs de ses sujets, apprenant sa fuite, partirent vers le sud. »

Ici se termine la relation du vieux Kalunga. Le second récit concernant l'abandon de la Nganga par les Basuku vient du village même de Mini Kongo à la Pesi. Il nous fut

communiqué par un missionnaire de ces régions, le R. P. Thienpont :

« Mutebe et les Batiki se disputaient à propos d'un chien. Ces derniers tuèrent Mutebe.

» Les gens de Mini Kongo s'en réjouirent et dansèrent bruyamment. Les gens de Mutebe leur dirent : Mutebe est mort, pourquoi danser ainsi ? Ils tuèrent Kombo, le frère de Mini Kongo, qu'ils firent asseoir à un endroit où il y avait une fosse cachée dans laquelle la victime s'enfonça. On l'acheva en répandant sur lui de l'eau bouillante.

» Après cela, le chef des Basuku, Tona di Lukeni, avec ses gens se mit en quête d'un pays nouveau. »

Ces deux récits ne semblent pas d'accord au sujet du nom du Kiamfu ni du sort qui échut à Mini Kongo. Notons que les noms de Kibinda, de Mutebe, de Mini Kongo sont des titres attachés au couteau plutôt que des noms d'individus, ce qui explique la confusion. D'une façon générale ces narrations se rattachent à un genre de légendes que nous avons déjà entendu et que nous aurons encore l'occasion de rencontrer. Il reste que les deux traditions s'accordent à nous attester l'abandon de la Nganga par Mini Kongo, qui dut céder son territoire à son astucieux voisin le Kiamfu. Un chant des troubadours Basuku en fait foi :

ga kianza ngombi wu kulama ngwayi
ididi ntu ni kombo
mwana kiamfu udidi ntwa i bantu

A ngombi, le lieu d'origine, celui qui règne, c'est
[l'esclave.]

Il mangea la tête de Kombo (le tua).

L'enfant du Kiamfu a mangé la tête des hommes
[(des tua).]

Les traditions des Baluwa de Kasongo corroborent encore ces faits. Les terres de Mini Kongo auraient été comprises entre la Nganga et la Pasa. Le chef des Basuku

aurait traversé la Wamba près de Kilima, tandis que d'autres groupes, tel celui de Ngudi à Nkama, se seraient retirés vers le sud.

L'exode, d'après la relation de la Pesi, se serait donc produit à l'occasion de la dispute entre Muteba et les Batiki, c'est-à-dire entre les Baluwa et les Bayaka. Ce nom de Batiki, qui est celui d'une ancienne tribu subjugée, est appliqué par mépris aux Bayaka. Ces derniers auraient tué un Kiamfu, ce qui prouve que l'installation du pouvoir des Baluwa chez les Bayaka n'alla pas sans contestations.

La Nganga, dont les Baluwa venaient de s'emparer, est une rivière dont la vallée est creusée dans la direction sud-est et qui mesure environ dix lieues. De multiples affluents viennent la grossir et lui donnent une certaine importance près de son embouchure dans le Kwango. La vallée elle-même est bordée au nord-est et au sud-est par des hauteurs dépassant mille mètres. C'est plus bas dans la vallée que les Kiamfu établirent leur résidence; c'est de là qu'ils partirent pour de nouvelles conquêtes et pour se créer un vaste État qu'ils gouverneront en despotes.

3. L'EXODE DES BAPELENDE.

Après avoir subjugué les Bayaka, après avoir mis en fuite les Basuku, les Baluwa allaient eux-mêmes en venir aux mains entre eux. Des factions telles que nous en avons vu se créer à la capitale du Mwata Yamfu allaient se former.

La plus importante fut celle des Bapelende, qui se retira au nord, où elle fonda un état autonome entre la Wamba et l'Inzia.

La cause de ce départ doit être attribuée à une dispute qui éclata à la cour entre Pelende et le Kiamfu. La femme du premier fut outragée (selon une autre version elle fut tuée). Pelende réclame le paiement d'un esclave et, sur le refus du Kiamfu, il quitte la Nganga avec ses partisans. Avec eux, il attaque Mwene Mafu (le possesseur de la

terre), le chef des Batsamba, qui tenait encore pied le long de la basse Bakali.

Malgré le grand nombre de ses sujets, celui-ci fut défait et refoulé au delà de l'Inzia. Le dicton : « mwene mafu kalungidi bulu », le chef Mafu peut remplir un trou avec le sable qu'il en a enlevé, sert à rappeler le grand nombre des Batsamba auxquels les nouveaux venus durent s'imposer.

Cependant, le Kiamfu prétendit exiger le tribut de Pelende. Il lui envoya Kasongo Nseke, qui subit un refus. La guerre éclata. Le Kiamfu partit soumettre Pelende. Mais arrivé sur les terres de ce dernier, ses soldats affamés abandonnèrent leur chef et le laissèrent seul avec la Mwadi, sa première femme. Pelende profita de l'occasion pour l'attaquer. Il le tua dans la brousse appelée Tsumba Milembe. Des traditions affirment que la tête du chef fut rapportée à la Yonso, où elle fut enterrée au cimetière des Kiamfu.

Après cette mort, les Bapelende, pris de peur superstitieuse, payèrent le tribut au successeur du défunt. Actuellement, ils ont depuis longtemps cessé de s'acquitter de cette marque de leur dépendance.

A quelle date faut-il placer ces dissensions? Aucun repère historique ne nous permet de répondre à cette question d'une façon précise. Il est cependant probable qu'elles suivirent d'assez près le départ des Basuku de la Nganga. Le chant-devise des chefs de Kobo, capitale de l'état des Bapelende, contient le souvenir de leur venue de Kola :

pelende kasongwa
makisi misa kola ma lutunda.
nzambu, ngoma zi mtombo, ubeluka.
mbansa msasa, mnena kasongo.
kawumbu katsamba ndala.
mbakata ma nganda.

Avec Pelende Kasongwa (le chef de l'émigration)
Le fétiche des intronisations vint de Kola Lutunda.

Nzambu, le joueur de tamtam de Mtombo (Mutombo Mukelenge), guérit.

Mbansa Msasa (un successeur de Kasongo), Mwene Kasongwa (idem, appelé aussi Ikomba).

Kagumba (un descendant de Pelende)...

Mbakata (nom du couteau) du clan (de Pelende).

Cette devise est une succession de noms de grands chefs de l'origine.

Du même genre est cette autre devise :

pelende kasongwa,
kangu di nganda.
kanika myombo.
mwana ngani mpangu.
butari buisa kola !

Pelende Kasongwa.

Il a le bracelet signe de la succession luwa.

Il consacre les myombo (arbre des ancêtres).

Mpangu est un homme libre (enfant de Pelende).

A présent renversez la souveraineté de Kola (des Baluwa).

Un autre chant, que nous tenons du chef Ngowa, rappelle le départ de Pelende :

i pelende
yue mu banda.
yue didi buyansi
wadia bangongo.

Pelende

S'en alla vers le bas (au nord).

Il alla et mangea les champignons

Que mangent les Bangongo.

Ces champignons sont tabou aux Bayaka. Ce chant contient de l'ironie à l'adresse de Pelende et prouve que celui-ci, outre les Batsamba, délogea sans doute aussi quelques clans Bangongo.

Cependant, plusieurs descendants de Pelende ne suivirent pas les émigrants. C'est ainsi qu'un chef Pelende habite encore aujourd'hui sur la Waniba à la hauteur de Kasongo Lunda.

4. LES DENIERES MIGRATIONS.

Ayant combattu les Basuku et les Batsamba, les Baluwa allaient s'attaquer aux populations de l'est et du sud-est. Elles étaient composées des descendants des fugitifs du haut Kwango qui, le long de la Wamba de la Bakali, de l'Inzia, de la Luie et de la Lukula, avaient trouvé un refuge contre les chasseurs d'esclaves de Kasange. Les attaques et les vexations continues dont elles étaient l'objet de la part des Bayaka allaient ouvrir une nouvelle période de migration. Les Basuku, les Bapende, les Bambala, les Bangongo, etc., abandonnèrent une fois encore leurs forêts et leurs brousses, pour poursuivre vers le nord-est l'exode commencé quelque cent ans plus tôt.

Ces migrations ont dû se produire au XVIII^e siècle. Elles ne se déclanchèrent pas toutes au même moment, mais s'échelonnèrent sur une période plus ou moins longue. Certaines tribus se fractionnèrent et se déplacèrent parfois dans des directions différentes. Des groupes se séparèrent pour se retrouver plus tard. Ailleurs, ces fractions se rencontrèrent avec des groupements qui les avaient devancées; d'où des rivalités, des bagarres sanglantes qu'accompagnait un va-et-vient continual au gré des succès et des revers. Ce broyage des tribus allait finir par former entre le moyen Kwilu et la Bakali cette macédoine de populations qu'on y trouve encore de nos jours. Dans ces régions, les Bapindi semblent avoir précédé partout les migrants. Avec eux, se trouvaient quelques Basonge et des Bakwese. Ils allaient devoir céder leurs terres à la masse des fuyards.

Passons maintenant en revue les traditions particulières au sujet de ces différentes migrations.

Dans la note du R. P. de Pierpont au sujet des Bambala nous avons vu qu'après avoir marché des jours et des jours, ils parvinrent aux terres des Bayaka.

« Ceux-ci les laissèrent s'installer, mais ensuite ils voulurent les forcer à travailler pour eux.

» Les Bambala refusèrent.

» Les Bayaka voulurent alors les chasser. Les Bambala étaient nombreux et forts. On se battit. Dès lors, ce fut la guerre continue, et chaque fois il y avait des morts. Les Bayaka se battent bien.

» A cette époque, les Bambala avaient un seul grand chef auquel tous les autres chefs obéissaient et payaient tribut.

» Les Bayaka aussi avaient un grand chef.

» Un jour dans une bataille les Bambala tuèrent le frère du grand chef des Bayaka.

» Celui-ci envoya des ambassadeurs au chef des Bambala afin de proposer une grande réunion entre chefs Bambala et Bayaka pour enterrer la guerre. Les Bambala payeront les morts des Bayaka et les Bayaka payeront les morts des Bambala et la guerre sera finie.

» Les Bambala répondirent : Si nous allons à une assemblée pareille, cela finira par des coups et l'on recommandera à se battre plus fort.

» Pour qu'on ne se batte sûrement pas, répondirent les Bayaka, il faut que tout le monde vienne sans armes à ce grand Fondo (assemblée)... Ainsi fut décidé.

» Au jour fixé, les chefs Bambala vinrent avec beaucoup de sacs de Nzimbu (petits coquillages-monnaie) pour payer les morts et acheter le droit d'occupation de la terre. Ils laissèrent leurs arcs au village.

» Tous les chefs étaient là avec le grand chef et ses femmes et tous ses parents.

» On tua des cochons et des chèvres aussi nombreux que les feuilles de la forêt; on but beaucoup de Malafu. Puis on palabrat. Les Bayaka nommaient les morts et les Bambala payaient.

» Quand tous les morts des Bayaka furent payés, les Bambala nommèrent leurs morts.

» Les Bayaka refusèrent de payer. Alors, le grand chef des Bambala cracha par terre devant le chef des Bayaka et il dit : « Vous autres Bayaka, vous êtes des voleurs ».

» Les Bayaka prirent alors leurs armes qu'ils avaient cachées dans la brousse et ils tuèrent le chef des Bambala et ses frères et ses femmes et les enfants qui étaient là et beaucoup d'autres et ils enlevèrent des femmes et des jeunes filles.

» Les Bambala s'enfuirent et un vieil esclave ramassa un petit garçon blessé et l'emporta. C'était un enfant de la sœur du grand chef des Bambala.

» Quand les Bambala revinrent dans leurs villages il ne restait plus du sang du grand chef que ce petit garçon. L'esclave fut déclaré libre et on le choisit comme chef parce qu'il avait sauvé cet enfant. Il alla offrir une poule et un coq sur la tombe des anciens et au fétiche de la succession et il se mit à la tête des Bambala pour aller se battre. Mais les Bambala furent vaincus.

» Les Bayaka jetèrent à l'eau les corps des chefs qu'ils avaient mutilés.

» Alors les Bambala s'en allèrent et quittèrent la terre des Bayaka...

» L'enfant sauvé par cet esclave mourut à la Gobari.

» Maintenant les Bambala n'ont plus de grand chef. »

L'auteur fait remonter l'établissement des Bambala de Kikwit à leur emplacement actuel, à quelque cent ou cent-cinquante ans. En effet, en 1915, certains vieillards lui affirmaient que leurs pères étaient nés avant leur arrivée en cet endroit.

Certains Bambala, établis sur le versant gauche du Kwenge, tels ceux de Kumbi, étaient fixés d'abord sur la haute Inzia. Plusieurs partirent de là à cause d'une dispute avec les Bayaka à propos d'arachides. D'autres encore

suivirent un itinéraire un peu différent. Mais tenons-nous-en aux lignes maîtresses de l'histoire de ces tribus.

Les Bangongo, le long du Kwenge, suivirent les Bambala, contre lesquels ils eurent à lutter souvent; ce qui occasionna des rivalités et des haines qui subsistent encore de nos jours.

Les traditions Bambala sont complétées et confirmées par celles des Basuku.

Rappelons qu'après s'être enfuis de la Nganga, les gens de Mini Kongo s'étaient installés à l'est de leur ancienne patrie. Mais les Baluwa les y suivirent plus tard et leur firent la guerre. Ils en tuèrent un grand nombre, d'autres se noyèrent ou périrent de faim.

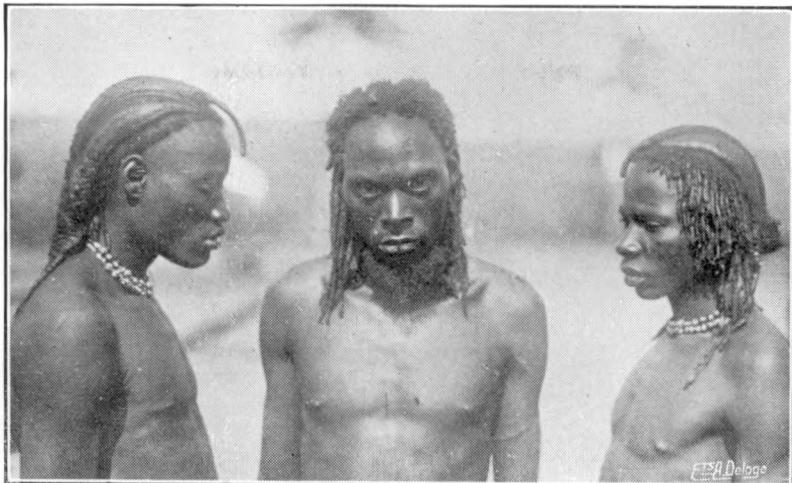
Les survivants, parmi lesquels Tona di Lukeni, Kikala Nzundu, Mungulu et Muzingu Nzambi qui se succédèrent comme chefs, s'enfuirent à la Lukula. Cependant, le Kiamfu les chassa jusqu'à la Pesi, affluent de la Kafi. Tona incita les Bambala à s'opposer au Kiamfu parce qu'il était un palabreur, qui les tuerait tous s'ils le laissaient faire. Il leur promit qu'il ne les ferait pas payer s'ils réussissaient à le tuer.

Les Bambala creusèrent des trous et s'y cachèrent. Le Kiamfu, passant par là, monta sur un arbre pour voir s'il n'y avait personne à tuer. Les Bambala l'aperçurent et de leurs retranchements l'abattirent. Pour cette action d'éclat, ils reçurent un paiement de la part de Tona.

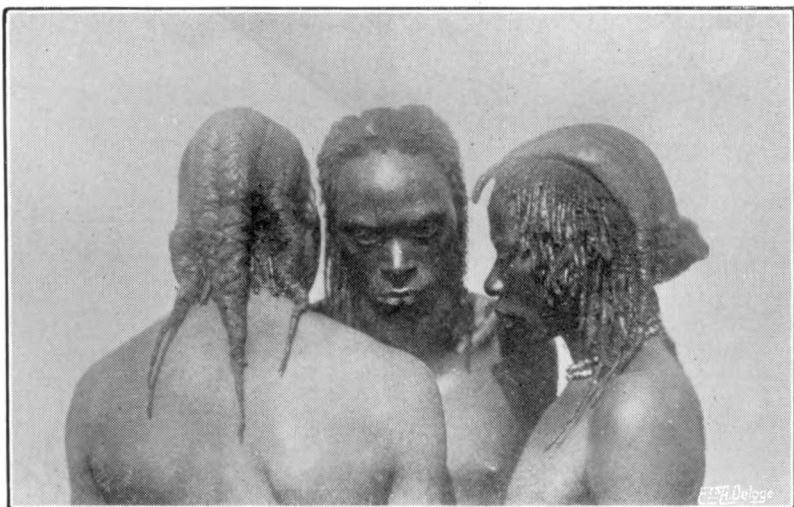
Cet événement se passa à Kazuwa (près de Pay Kongila), où l'on montre encore les retranchements des Bambala.

Les Basuku ne suivirent pas tous l'itinéraire de Mini Kongo. Kingombe et Buka, partant de la Wamba, allèrent d'abord s'installer dans l'entre-Luie-et-Lukula. A cause d'une dispute, Kingombe revint près de la Nsai (Inzia). Il planta des sticks dans la brousse et obtint ces terres prétendument inoccupées. Il délogea quelques Batsamba, qui partirent vers le nord.

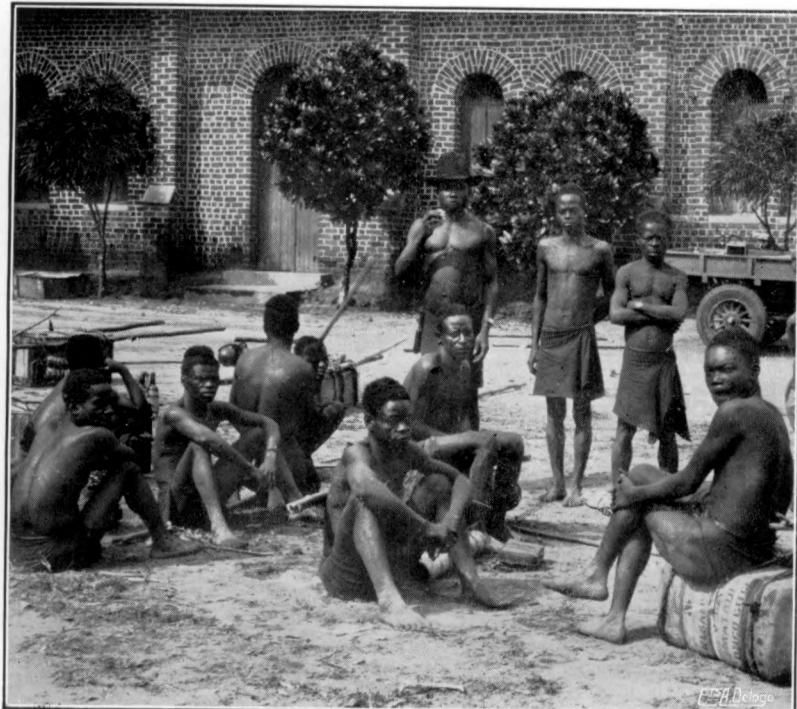
Bien des obscurités enveloppent encore l'histoire des



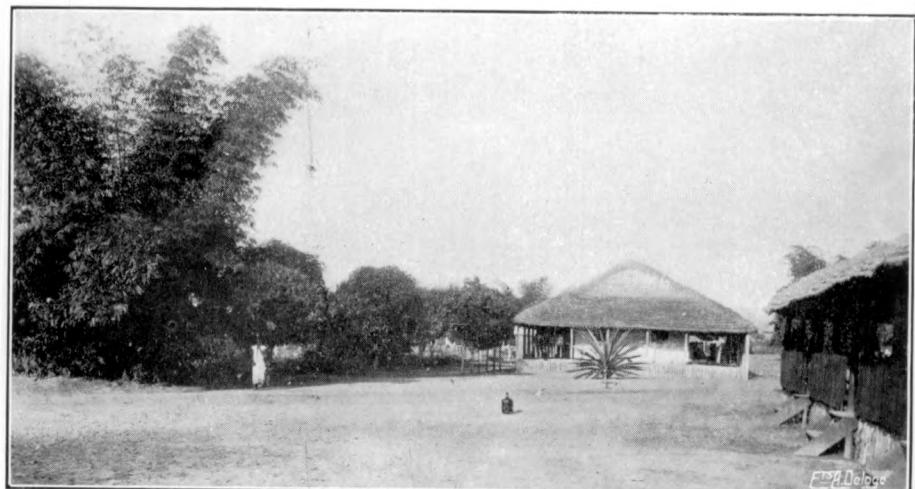
Coiffures Bambala.



Coiffures Bambala.



Porteurs Bayaka.



Cliché du Musée de Tervueren.
Un coin de la station de Popokabaka (1903).

migrations dans ces régions, mais on voit, dès à présent, combien prépondérant fut le rôle joué par les Bayaka et ensuite par les Bayaka-Baluwa dans la distribution des tribus sur les territoires arrosés par le Kwango et ses affluents.

5. LES BAYAKA-BALUWA.

Les traditions rapportent fort peu de chose sur la manière même dont l'autorité des Baluwa s'imposa aux Bayaka. Les effets de cette conquête n'en sont que plus apparents.

Issus du sang des fondateurs des grands états Balunda, Kasongo et ses compagnons avaient hérité de leurs ancêtres le goût de l'entreprise audacieuse et un invincible esprit de conquête. Contrairement aux Bayaka, qui restaient campés sur les territoires conquis et ne s'assimilaient que la jeunesse, les chefs Baluwa s'en prirent à toute la vie politique et sociale des populations soumises. Ils étaient doués d'un pouvoir remarquable d'absorption et s'assimilaient les populations entières. Aussi, voyons-nous Kasongo, fidèle aux traditions de sa race, assujettir à son autorité et à celle de ses lieutenants une partie des Bapindi et des Bangongo. C'est avec eux qu'il commence la conquête des Bayaka, qui devinrent bientôt ses guerriers préférés. Sous la conduite de chefs Baluwa, ils soumettront leurs propres congénères.

L'histoire du Kiamfu tué par les Bayaka, dont on a cru reconnaître l'affinité avec les anciens Baluba, fondateurs de l'empire Lunda, donne à croire qu'au début la soumission ne fut pas bien sincère. Sans doute la lutte se poursuivit pendant de longues années, voire pendant des siècles. Des chefs Bayaka, tel Mukukulu sur la basse Wamba, semblent avoir résisté jusqu'à la conquête européenne.

Dans l'ensemble, les Bayaka conduits par des chefs Baluwa, sentirent revivre leurs qualités guerrières. De la

fusion de ces deux éléments naquirent les Bayaka-Baluwa, qui s'emparèrent d'un vaste royaume le long du moyen Kwango. Race éminemment belliqueuse chez laquelle la valeur et le fanatisme du guerrier servent les vues ambitieuses de chefs audacieux et intrépides.

Aussi les Bayaka-Baluwa ne tardèrent-ils pas à s'attaquer à leurs voisins, auxquels ils inspirèrent bien vite une crainte analogue à celle qu'avaient suscitée les chasseurs d'esclaves Bangala. Ce ne fut que par une fuite précipitée vers l'est que les Basuku parvinrent à conserver une autonomie relative et à sauver en partie leurs institutions familiales basées sur le droit matriarcal. Mini Kongo n'en paya pas moins temporairement tribut au Kiamfu. Quelques Basuku restés sur leurs propres terres se soumirent directement à son autorité.

Maîtres de la Nganga, les Bayaka-Baluwa travaillèrent par des conquêtes successives à l'unification du pays occupé par les anciens Bayaka. La Nganga devint le centre politique et religieux en même temps que la base militaire de l'état naissant. Cette arrivée dans la vallée montagneuse de la Nganga est célébrée par les troubadours de la cour des Kiamfu :

yele kwama ku nganga,
ituka kiana.
mongo nganga
mbula nlondo ye nzunga.
mongo nganga
ubuta yengo.

Je suis allé à la Nganga.

Je viens de loin.

Les collines de la Nganga
(sont) des éclats de calebasses et de vases.

La colline de la Nganga
engendre un ravin.

Tandis que le Kiamfu envoyait ses lieutenants, souvent à grande distance, s'emparer du pouvoir des chefs locaux,

il affermissait sa souveraineté par l'installation d'un gouvernement absolutiste et despote. Au fétichisme individuel, familial ou collectiviste des anciens Bayaka, il superposa une sorte de fétichisme d'état qui, par le moyen des féticheurs de sa suite, lui permettait de faire disparaître à distance des feudataires accusés de félonie. C'est à ce pouvoir occulte que fait allusion le dicton suivant :

kasongwa lunda nkisi
badi pfula.

Kasongo Lunda est un fétiche.
On ne mange pas sa poudre (on en meurt).

Enveloppé de ce double prestige religieux et militaire, le Kiamfu, détenteur des insignes de ses ancêtres et des poudres servant aux intronisations, parvint à assurer ainsi que nous le disions, la succession du couteau à ses consanguins masculins en ligne collatérale.

Il appartiendrait à l'étude ethnographique proprement dite des Bayaka, de montrer les conséquences sociales et familiales de la conquête luwa.

Après avoir étudié l'histoire des anciens mouvements de migration, nous en arrivons maintenant à celle de l'exploration moderne et de l'occupation européenne au Kwango et chez les Bayaka.

CHAPITRE VI.

**LES EXPLORATEURS MODERNES AU KWANGO
ET LA DÉCOUVERTE DES BAYAKA.**

Age d'or des grandes explorations transcontinentales en Afrique, le XIX^e siècle fut également celui de la découverte définitive du Kwango et de la pénétration européenne chez les Bayaka.

Ce furent des expéditions à travers le centre et le sud africain ou des randonnées vers la Musumba (capitale) du Mwata Yamfu qui préludèrent aux voyages qui auront pour objet immédiat l'exploration du Kwango et la reconnaissance de ses populations riveraines.

Les chapitres qui vont suivre seront d'une très grande utilité pour nous renseigner sur la façon dont se produisirent ces premiers contacts entre les Blancs et les Bayaka, ainsi que pour nous rendre plus compréhensibles les réactions psychologiques de la mentalité primitive et expliquer les attitudes diverses des chefs à leur égard. En suivant les premiers explorateurs auprès des Bayaka, on pourra saisir à la lecture des rapports et des relations, bien des traits révélateurs de l'état d'âme provoqué chez le peuple et chez les chefs. A l'occasion de ces premières entrevues avec l'Européen, ils manifestèrent dans bien des cas des sentiments qui paraissent inconciliables. Dans nos conclusions, nous tâcherons de donner à ces difficultés une solution satisfaisante.

1. RECONNAISSANCE DU HAUT KWANGO.

A l'aurore de ce siècle des grandes explorations, l'Afrique australe fut traversée de part en part (1802-1815) par deux Pombeiros (marchands indigènes) : Pedro João Baptista et Antonio José, envoyés pour le

compte de Francisco Honorato da Costa, Portugais établi à Kasange.

Entre 1843 et 1846, Joaquim Rodriguez Graça, commerçant portugais, fut le premier Blanc qui parvint à la capitale de l'empire Lunda.

De 1849 à 1857, Ladislas Madgyar, lieutenant de vaisseau hongrois, qui épousa la fille d'un chef du Bihé, entreprit plusieurs voyages dans le Lunda et jusqu'au lac Moero.

Entre 1852 et 1856, le missionnaire David Livingstone, parti du Cap, parvint à St.-Paul de Loanda, d'où il repartit vers Kilimane, sur la côte orientale.

En 1875-1876, le lieutenant Lux, accompagné du Dr Paul Pogge, va par Malange à Kimbundu; dépassant cette localité, le docteur poursuit seul la route jusque chez le Mwata Yamfu.

Toutes ces expéditions franchirent le Kwango ou s'engagèrent dans le Lunda et méritent de ce chef notre attention. Entreprises dans des buts différents : par esprit de lucre, par philanthropie pour l'abolition de la traite, par curiosité scientifique ou par prosélytisme, toutes ne contribuèrent pas au même degré aux progrès de nos connaissances géographiques et ethnographiques sur ces régions.

Avec Livingstone seulement, s'ouvre l'ère des explorations scientifiques fécondes des pays limitrophes de celui des Bayaka. Arrêtons-nous-y un instant.

Le 3 avril 1854, après avoir traversé l'Afrique australe, Livingstone arrivait sur les bords du Kwango. Il le passa par 9°53' de latitude sud et 18°37' de longitude est. A cet endroit la rivière lui parut d'une largeur de 140 mètres. En même temps il apprit qu'elle prenait sa source dans une chaîne de montagnes appelée Mosamba, située au sud de ce point, à huit jours de marche. Au retour chez les Balunda, il apprendra que le Kwango se jette dans le Kasaï. La vallée, très large et qu'il présuma très fertile, est habitée sur la rive gauche par un groupe de Masinji

(Basingi). Cette tribu, échappant à cette époque à la domination portugaise, rançonnait les caravanes et exigeait des péages exorbitants aux gués de la rivière. Ailleurs, ils se risquaient à piller des convois et à voler les marchandises et les esclaves, se montrant de parfaits émules de leurs voisins les Batshok (Chiboque). Sur la rive opposée habitaient les Bangala, anciens alliés des Portugais. Chez eux régnait un esprit de révolte qui les avait poussés à massacer un Blanc. En 1850, par une expédition heureusement conduite, les troupes lusitanianes étaient parvenues à réprimer momentanément ce soulèvement.

Signalons brièvement quelques informations fournies par Livingstone à propos de la vie sociale et politique des Bangala. Dans la vallée de la Kasange le chef est choisi à tour de rôle dans une des trois familles principales. Le successeur d'un chef n'est pas son fils mais son frère. C'est le frère qui possède les enfants de sa sœur. Donc, dans la transmission des pouvoirs du chef, application d'un schème très spécial favorisant la descendance masculine; dans la famille, prépondérance de la descendance utérine.

En 1854, le poste portugais le plus avancé était Kasange (feira), situé à 9°37'30" de latitude sud et 17°49' de longitude est, sur un affluent de la rive gauche du Kwango. Livingstone y compta de trente à quarante habitations de Blancs. Dans tout le district demeuraient quarante Portugais qui, tous, appartenaient à la milice. Les gouverneurs de St.-Paul de Loanda urgèrent plusieurs fois une loi défendant à leurs nationaux de franchir les frontières du district et de s'engager à l'intérieur. Ils s'évertuaient aussi à les concentrer en un lieu unique afin de pouvoir en cas d'attaque se prêter une assistance mutuelle. Mais certains particuliers montraient une tendance à se répandre le long du Kwango et forçaient cette consigne. D'autres s'enrichissaient sur place et envoyoyaient vers les régions les plus éloignées des caravanes chargées de marchandises. Elles

étaient dirigées par les Pombeiros, trafiquants indigènes souvent mulâtres.

Quelques années plus tard, une expédition allemande achève de nous décrire la situation au haut Kwango.

En effet, dès 1875, la Société pour l'Exploration de l'Afrique Équatoriale envoyait en Angola le lieutenant Lux, le docteur Pogge, Homeyer et Soaux. Les deux derniers, avant d'être sortis de la conquête portugaise, durent être rapatriés.

Lux et Pogge explorèrent les montagnes de Mosamba, aux sources du Kwango et du Kasaï. Ils poussèrent jusqu'à Kimbundu, où Lux aussi dut abandonner la partie. Il revint chez les Bangala, passant un peu au nord de l'itinéraire suivi par Livingstone, et traversa le Kwango par 9°48'6" de latitude sud et 18°28'6" de longitude est. Il ignore tout de la frontière septentrionale de cette tribu. A propos de la révolte des Bangala contre les Portugais vers l'an 1860, il rapporte que sur les 27 Blancs habitant Kasange 18 furent massacrés. Les autres ne durent leur salut qu'à la fuite. Ainsi la frontière de l'occupation portugaise fut-elle reculée de plusieurs kilomètres vers la côte.

Le docteur Pogge, poursuivant son voyage, parvenait le 9 décembre 1875 à la Musumba du Mwata Yamfu et y séjournait plus de trois mois. Par défiance à son égard et par jalouse à l'égard de ses voisins, le Mwata Yamfu lui interdit l'accès vers le nord et le nord-est de son territoire, le menaçant de représailles s'il tentait de contrevenir à ses ordres. Cette opposition du potentat nègre occasionna à Pogge un échec partiel. L'expédition visait, en effet, l'exploration du bassin méridional du Congo.

2. LES EXPLORATIONS CHEZ LES BAYAKA-BALUWA AU MOYEN KWANGO.

Cependant, à côté de la Société pour l'Exploration de l'Afrique Équatoriale, venait de se constituer la Société Africaine d'Allemagne. Elle n'était autre que le Comité

national allemand de l'Association Internationale Africaine, créée par l'initiative de Léopold II. Dès 1878, elle enrôlerait sa devancière sous son enseigne. Subsidié par le gouvernement de l'empire, ce nouvel organisme dut se consacrer à des entreprises nationales et ajouta aux préoccupations scientifiques celle d'ouvrir les régions équatoriales africaines à l'influence et au commerce allemands. Elle entreprit avec une nouvelle énergie l'exploration du bassin méridional du Congo. De 1878 à 1888, date de la suppression du subside gouvernemental et presque aussitôt de la Société elle-même, une série d'expéditions partirent inaugurant une époque nouvelle : celle de l'exploration proprement dite du cours moyen et inférieur du Kwango.

Depuis Livingstone et Pogge la cupidité des chefs nègres et leur obstination à se maintenir comme les seuls intermédiaires du commerce de l'intérieur avec la côte occidentale s'étaient révélées comme un obstacle capital à la réussite des expéditions menées de St.-Paul de Loanda vers l'est. De plus, les chefs de l'intérieur, cherchant à s'affranchir de ce monopole, retenaient de force chez eux les explorateurs et les engageaient à y ouvrir des comptoirs. Ils pourraient ainsi se procurer sur place les objets de fabrication européenne, tels les fusils, la poudre, les étoffes, les perles, etc. Cet état d'esprit et l'hostilité ouverte de certaines tribus menaçaient d'immobiliser ou tout au moins de ralentir la marche des expéditions. Pour échapper à ces obstacles il fallait éviter certains groupements, tels les Masinji et les Bangala, vivant de rapines ou de rançons imposées aux caravanes. Mais surtout il fallait contourner les immenses barrières constituées par l'état du Mwata Yamfu et par le pays des Batshok, réputés pour leurs mœurs pillardes. C'est dans ce but que l'ingénieur Otto Schütt et son compagnon Paul Gierow, premiers voyageurs envoyés par la Société Africaine d'Allemagne, partirent de Malange le 4 juillet 1878. Ils pousseraient jus-

qu'au Lualaba en contournant par le nord la frontière du Mwata Yamfu.

Mais arrivés au Kwango à un endroit situé au nord de celui qu'avaient atteint leurs prédécesseurs, ils furent dévalués en partie par les Bangala et durent battre en retraite. Une nouvelle tentative leur permit de franchir cette rivière en suivant à peu près l'itinéraire de Pogge. De Kimbundo ils partirent vers le nord jusque chez le chef luba, Mai. Mais là ils furent rejoints par un vassal du Mwata Yamfu et forcés de rebrousser chemin ⁽¹⁾.

Avec Schütt la frontière des régions inexplorées du Kwango est déplacée vers le nord jusque dans le voisinage immédiat des Bayaka.

A. — H. CAPELLO ET R. IVENS (1879).

La première expédition qui atteignit cette tribu fut celle des explorateurs Capello et Ivens. Partis de Benguella en 1877, ils parcourent le Bihe, suivent à la descente le cours supérieur du Kwango jusqu'à Kasange, où ils s'en écartent. Ils traversent les pays de Jinga et de Matamba, puis rejoignent à nouveau cette rivière près de l'embouchure du Cugho. Ayant, le 28 mai 1879, atteint la frontière des Bayaka, ils reçoivent la visite du chef Kizengamo, le premier Kilolo ou vassal du Kiamfu. Ensuite, ils longent la rive gauche du Kwango, région désertique à population très clairsemée, et parviennent ainsi au nord, à deux ou trois jours de distance de la résidence de Mwene Putu Kasongo. Épuisés par les privations, les fièvres et une dysenterie persistante, ils renoncent au désir de se rencontrer avec le redoutable chef et prennent la route du retour.

Le journal des voyageurs contient des constatations intéressantes au sujet des populations du sud dont certaines sont liées aux Bayaka par des relations de parenté.

Concernant les Jinga, les anciens sujets de la reine

(1) O. SCHÜTT, *Verhandl. Afr. Gesell. Erd.*, 1879, pp. 307-315.

Zinga, on y apprend qu'ils se donnent le nom de Muco Ngola ou Mona Ngola; qu'ils sont bien formés quoique grêles, de teint foncé et uniforme. Très élégants, ils donnent un soin extrême à leur coiffure. Ils sont gouvernés à la façon d'un état féodal par une hiérarchie sociale, s'arrogant les titres de duc, de comte, etc. Le gouvernement suprême est détenu par un roi qui porte le titre de Ngola Kiluanje Kisamba. Seul il peut conférer l'investiture du Kilunga, sorte d'anneau constituant l'insigne du pouvoir et conférant le titre de Kalunga.

Au nord de cette tribu, dans le Matamba actuel et le long du Cugho, ils rencontraient les Mahungo, qui se réclament du roi de San Salvador et constituent l'arrière-garde des Bakongo.

A propos des Bayaka, le journal de voyage contient la note suivante :

« Les interprètes assurent que les Maiacca sont pour la majeure partie des esclaves du Lunda, établis ici.

» L'histoire de la naissance de cette tribu est semblable à celle des Ma-quioco (Ma-quico?), avec cette différence qu'au lieu de descendre d'une femme il y en aurait deux aux origines.

» L'aspect des Ma-iacca n'est pas tellement distinct de celui des tribus du sud.

» La plupart sont pacifiques, au moins ceux avec lesquels nous entrâmes en contact aujourd'hui, mais ils sont très sauvages et se montrent très défiants. Les coiffures sont originales et très diverses. Ils taillent les cheveux en forme de bonnet sans visière; d'autres fixent les tresses en cercle sur l'occiput; d'autres encore rasent la tête par bandes allant du front à la nuque. Enfin, la coiffure varie beaucoup, de façon qu'aucune ne peut être considérée comme caractéristique.

» Ils vont presque nus ou entourés des « mabellas ». Cela à cause de la rareté des étoffes.

» Leurs habitations sont bien construites et ont des pro-

portions géométriques. Elles sont faites de « mariango » entrecroisé de paille et présentent de loin un aspect agréable.

» Nous entendîmes parler Quizengamo d'une coutume étrange et rare en Afrique, ayant trait au bétail; elle consiste en ce que les Ma-iacca ne peuvent être éleveurs de gros bétail; à peine le peuvent-ils de chèvres, de moutons, etc.

» Seul le roi peut en élever et celui qui oserait enfreindre cette loi perdrat irrévocablement la tête, car alors même qu'il chercherait à fuir, les fétiches le découvriraient. Le chef principal des Ma-iacca est le Mequianvo ou Muene Putu Kassongo... Ils nous disaient que le Quianvo était plus puissant que le Mwata du Lunda, puisque c'était lui qui à la mort du Janvo du Lunda transmettait l'état à son successeur.

» D'autres niaient cela puisqu'ils affirmaient que le Quianvo était le vassal de celui-ci. Enfin, les interprètes estimaient que tout était faux puisqu'ils ne s'entendaient pas.

» Le Quianvo est un homme vigoureux et d'une stature moyenne...

» Il boit beaucoup de « malavo ».

» Il entretient des relations commerciales avec la côte (Ambriz) par un chemin direct qui longe la Loje (rivière). Cela se fait par l'intermédiaire des Ma-sosso, qui, à la recherche du caoutchouc et de l'ivoire, traversent ses terres pour aller jusque chez le Mwata Compana et chez Mwene Congo Tubinge.

» Ce dernier paraît être important. Il habite le long de la Muluia en face d'une grande rivière qu'ils appellent Baccari » ⁽¹⁾.

De cette relation il importe de retenir avant tout : la dualité d'origine des Ma-iacca (Bayaka), leur rapproche-

⁽¹⁾ H. CAPELLO et R. IVENS, *De Benguella as terras de Jacca*, 2^e vol., pp. 123-125.

ment — au point de vue des caractères somatiques — avec les Jinga peuplant le haut Kwango; leur groupement sous l'autorité d'un chef puissant d'origine Lunda, le Quianvo (Kiamfu), dont le lien de vasselage vis-à-vis du Mwata Yamfu du Lunda donne lieu à des contestations; enfin l'existence d'une voie commerciale directe vers la mer. Elle est parcourue uniquement par des indigènes et passe sur les terres du Kiamfu, puis sur celles de Mwene Kongo Tubinge, qui n'est autre que Mini Kongo, le chef des Basuku, pour aboutir chez le Mwata Kompana (Mwata Kumbana), chef des Bapende.

B. — A. VON MECHOW (1880).

Tandis que Capello et Ivens longeaient la rive gauche du Kwango, une autre expédition se préparait à descendre le bief moyen et inférieur, afin d'examiner la possibilité d'atteindre par cette voie le fleuve Congo. Le Kwango aurait pu servir de base pour la pénétration vers l'est.

L'expédition était placée sous la direction du major autrichien von Mechow et équipée aux frais du gouvernement de l'empire à Berlin. Accompagné d'un charpentier de bord, Bugslag, et d'un employé du jardin botanique de Berlin, Teusz, von Mechow arriva le 6 novembre 1878 à St.-Paul de Loanda. Il amenait avec lui un grand canot démontable pouvant contenir cinquante hommes. Sectionnée en six parties seulement, l'embarcation parut bien vite impropre au transport par voie de terre; il fallut la répartir en douze charges. Ces travaux ainsi que la difficulté du recrutement des porteurs et les accès de dysenterie dont souffrit Bugslag retardèrent considérablement la date du départ.

Enfin, le 12 juin 1880, l'expédition, composée des trois Blancs et de 110 porteurs, quittait Malange avec la perspective de visiter des tribus très hostiles. Trois jours

plus tard elle pénétrait dans les zones inexplorées des sources de la Lukala et de la ligne de partage des eaux de la Kwanza-Lukala et du Kwango-Kambo. Elle pénétrait un peu au sud de l'itinéraire de Capello et Ivens chez les Jinga (Ginga), nom donné par les Portugais au peuple des Ngola. L'expédition suivit la vallée de la Kambo et passa chez plusieurs vassaux du roi des Jinga, vivant vis-à-vis de leur suzerain dans une grande indépendance. Sans avoir eu à vaincre beaucoup d'opposition de la part des indigènes, elle arriva dans les terres de Tembo Aluma, chef principal des Baholo. Le 19 juillet, elle atteignit le Kwango, dont la largeur était à cet endroit d'environ 500 mètres.

En attendant que Bugslag achève la construction de deux grandes pirogues supplémentaires, le canot ne suffisant pas au transport des 57 porteurs et pagayeurs et des bagages, von Mechow rendit une visite à Tembo Aluma. On le conduisit à la chute Succambundu (nom signifiant proprement « être exaspéré », « être à bout de force », mais que von Mechow traduisit « le regard étourdissant »). L'explorateur la baptisa du nom de l'empereur Guillaume. En aval, à la chute Ngombe, il attacha le nom de l'empereur François-Joseph. Enfin, une troisième cascade, toujours en aval, reçut celui du roi don Louis de Portugal.

Von Mechow acheta une troisième pirogue aux indigènes et le 25 août la flottille s'ébranla. En tête voguait le canot arborant un drapeau aux couleurs de l'empire. Quoique les eaux fussent encore à leur niveau inférieur, ils relevèrent en plein courant une profondeur de 3 m. 20. Parfois ils eurent à disputer le passage aux hippopotames qui s'y rencontraient en grands troupeaux.

Laissons la parole à von Mechow :

« Nous étions dans le pays des Mayakalla (Bayaka), dont le royaume est borné au sud, sur la rive gauche, par celui de Tembo Aluma et sur la rive droite par celui des Musuku (Basuku). Leur grand roi, Mwata Jamvo, titre signifiant

être sublime, ou Mwene Puto Kasongo (nom proprement dit), résiderait en aval sur la rive droite, à trois heures de la rivière, sur un petit affluent la Ganga. Le 7 septembre, nous arrivions au premier débarcadère, d'où l'on peut atteindre la Musumba ou résidence.

» Déjà le lendemain, accompagné de Bugslag et de quelques hommes et pourvu de présents, je partis rendre visite au grand chef nègre. Un Hatta (chef) d'un village voisin servit de guide.

» Après six heures de marche nous arrivâmes à un gros village situé sur une crête boisée qui longe la rivière Ganga, juste à temps pour être trempés par une violente averse. Néanmoins, en un instant nous étions entourés de centaines et de centaines de Noirs, s'extasiant devant cette merveille : l'homme blanc. Mais nous étions tout aussi émerveillés du calme et de la bienséance de ces gens, du bel aspect des cases qui toutes se trouvaient réunies par groupes de deux ou trois sur des emplacements débroussés, et encore de la propreté des rues, ainsi que de la régularité des plantations. Notre guide était allé nous annoncer au Mwata Jamvo (qui, d'après les dialectes, se nomme diversement, tantôt Mat Jamvo, tantôt Tiamvo ou Kiamvo). Il nous fit désigner deux maisons pour le logement. Nous nous y installâmes tant bien que mal, ayant laissé au campement, où nous croyions être de retour le même jour, les choses les plus indispensables. Ensuite, par mesure de prudence, je fis acheter quelques vivres.

» Notre guide revint bientôt avec un envoyé du Mwata Jamvo, qui nous salua de sa part et nous interpréta toute la joie que lui causait notre visite. Il me fit assurer que tous les Noirs étaient ses esclaves et puisque j'étais un roi comme lui, tous les hommes et les femmes se trouvaient à ma disposition. Maintenant nous avions à nous reposer du long voyage et lui rendrions visite le lendemain matin. A cet effet il nous ferait d'ailleurs chercher.

» On expérimenta bientôt combien fut heureuse l'inspi-

ration de me procurer des vivres. Le Mwata Jamvo fit proclamer la défense de nous vendre quoique ce soit ou de nous parler avant que lui-même nous eût reçus. Lorsque peu après le soleil se coucha, la rumeur de ces nombreux villageois s'apaisa aussitôt et un profond silence se répandit sur le village. Personne, du coucher au lever du soleil, n'oserait s'aventurer dans les rues.

» Nonobstant nos habits mouillés et la dureté du sol, nous nous endormîmes insouciants des choses que le lendemain nous apporterait.

» A une heure assez tardive un dignitaire vint nous chercher. Acclamés par les cris de bienvenue d'une multitude de Noirs que nous pouvons estimer aujourd'hui à deux mille âmes, nous passâmes dans des rues propres et régulières et pénétrâmes par une petite porte de bois dans un grand enclos. Derrière cette entrée se tenait une forte garde armée de fusils à pierre. Ici, nous entrions dans un second village clôturé, pourvu lui aussi de rues régulières le long desquelles se trouvaient toujours sur des espaces débroussés des maisons très jolies dont la propreté presque méticuleuse produisit sur moi la meilleure impression. Nulle part nous n'aperçûmes des indices de cruauté ou d'instincts sanguinaires; au contraire, tout reflétait le contentement et une paix profonde.

» Après un long parcours nous arrivâmes à un enclos élevé et, passant par un couloir étroit derrière une petite maison, nous nous trouvâmes devant une seconde porte de bois très petite. Étant entré par là, je me trouvai dans un enclos rectangulaire où il y avait, un peu vers la droite, une case piriforme; elle avait environ 25 pieds de haut et son toit tout en roseaux descendait jusqu'à trois pieds du sol. Deux ouvertures très petites ne dépassant pas le bas du toit en constituaient les entrées.

» En face de moi se trouvait une sorte de Hun, assis en tailleur sur une peau de lion. C'était une apparition tranchant nettement sur son entourage. D'un côté, les digni-

taires, porteurs des insignes; de l'autre, un corps de garde de quarante hommes qui, par leur attitude inflexible et par la fermeté avec laquelle ils tenaient leurs armes, me plurent infiniment.

» Le Hun devait être Mwata Jamvo. Je m'approchai, lui présentai la main qu'il saisit sans hésiter et lui fis dire par l'interprète que Mwene Puto Majolo (c'est ainsi que les indigènes me nommèrent dans la suite) venait saluer son ami Mwata Jamvo Mwene Puto Kasongo. Ensuite, je pris place sur la malle en fer qui contenait mes présents.

» Mwata Jamvo (Kiamfu), taillé en hercule, portait sur une tête aux formes régulières son bonnet rouge recouvert d'un autre aux couleurs bigarrées. Des tresses de cheveux grisonnants dépassaient tout autour. Le visage avec de grands yeux noirs et de belles dents exprimait de la bienveillance et de la bonté, mais aussi une grande énergie qui sait se faire respecter. Le cou, les épaules, la poitrine et les bras étaient nus et laissaient paraître une musculature puissante un peu trop nourrie. Autour des reins, comme les autres Noirs, il portait un large pagne qui atteignait jusqu'aux pieds, dont il cachait presque totalement les énormes dimensions. Aux chevilles, il portait de très solides anneaux de laiton. En dehors de cela, sauf une pointe derrière l'oreille gauche et une plume rouge de perroquet à droite, il ne portait aucun autre ornement. A ses côtés était déposée l'épée indigène usuelle et derrière lui était placé son fusil.

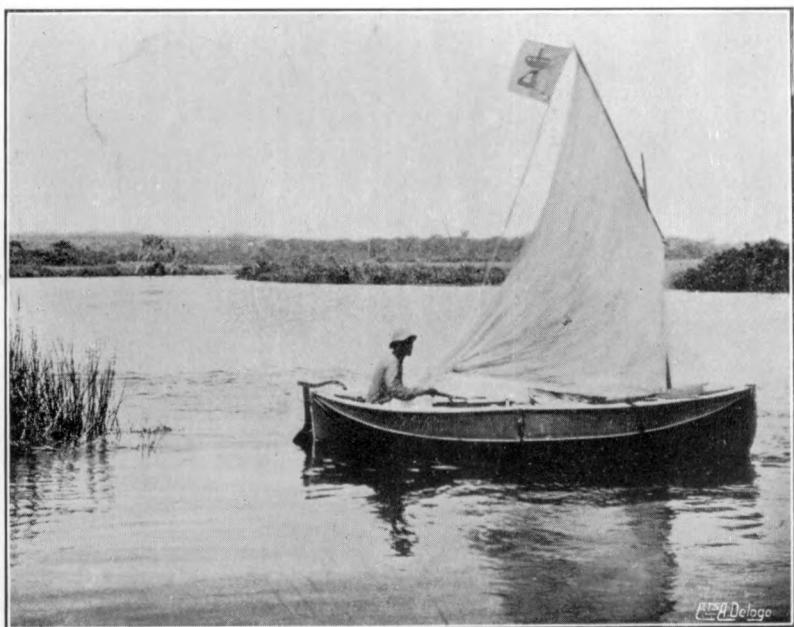
» Après lui avoir expliqué le but de mon voyage, j'ajoutai que mon intention était de me servir du Kwango pour chercher en aval une voie conduisant à l'océan afin que de la sorte les commerçants blancs ne soient plus forcés de venir à lui par le chemin trop long de Loanda, par où on devait traverser le pays peu sûr des Ginga. Une fois le but atteint, je reviendrais chez lui pour un séjour plus long. Mwata Jamvo qui, déjà une fois, avait envoyé vendre de l'ivoire à Malange et avait vu sa marchandise



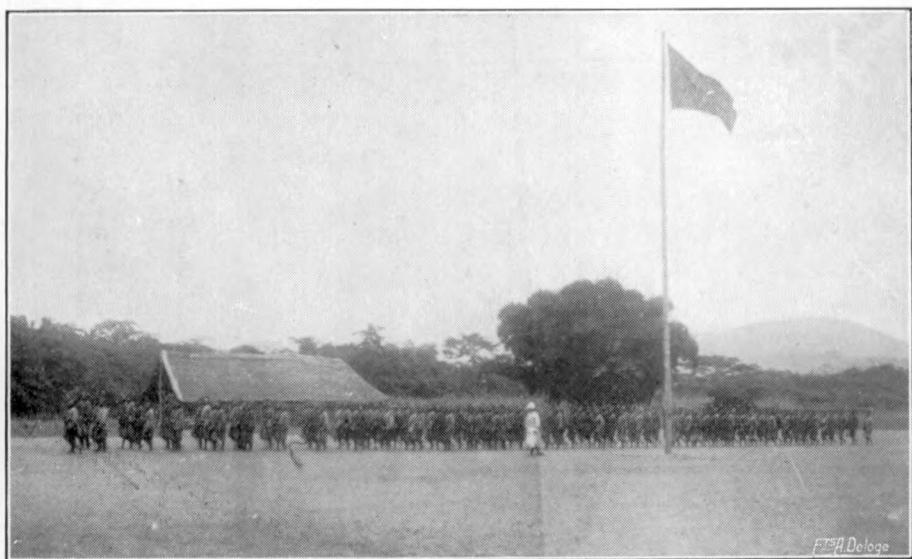
F. J. Delago

Cliché du Musée de Tervueren.

Guerriers Bayaka.



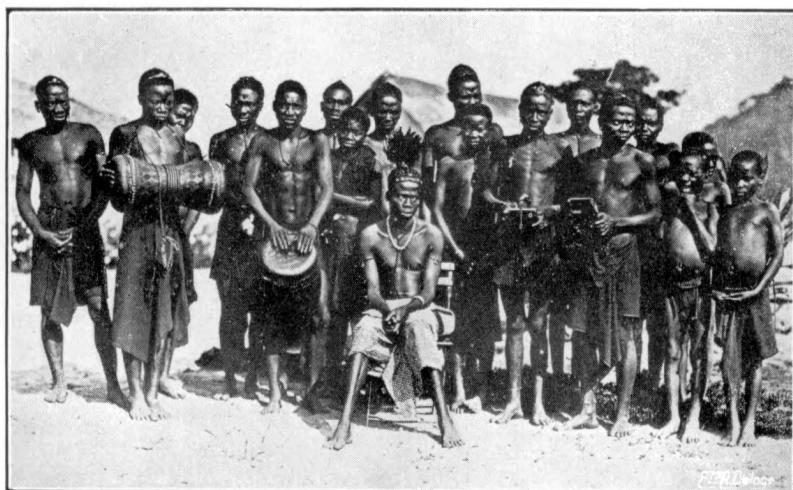
Cliché du Musée de Tervueren.
Le canotage à voile sur le Kwango (1897).



Cliché du Musée de Tervueren.
La force publique à l'exercice à Popokabaka (1903).



Jeune Muyaka de la Wamba.



Ngoye, un chef Muluwa et ses sujets Bayaka.

volée par les Ginga, comprit cela. Cependant il me pria de rester un certain temps ou tout au moins de laisser un Blanc chez lui jusqu'à mon retour. D'ailleurs, en aval sur son Zaidi Kwango, il n'existe pas d'autre Mwata Jamvo. En outre, une chute plus haute que sa maison allait enrayer la navigation vers le bas; enfin, au delà de cette chute habitaient des anthropophages qui nous tuerait; mais nous n'arriverions pas jusque-là, car les Mayakalla, par crainte de lui, ne nous vendraient pas de vivres et s'enfuiraient devant nous... » ⁽¹⁾.

« La remise des présents, dont certains étaient destinés à ses femmes et à ses filles, suscita partout une grande admiration, excepté chez le Mwata Jamvo, qui, malgré sa grande joie occasionnée par la vue d'un superbe dolman, regarda tout d'un visage impassible et presque avec condescendance. Il ne toucha à rien, tout en faisant mettre les présents en sécurité. Après une demi-heure je levai la séance.

» Salués et acclamés par grands et petits, nous retournâmes dans notre maison et aussitôt la foule s'y pressa pour nous offrir à acheter des choses inimaginables. Bientôt arriva aussi un envoyé de Mwata Jamvo. Il me priait de lui céder la petite arme que j'avais portée sous mes habits lors de notre entrevue. Ceci avait sa raison d'être; dans le but de ne pas laisser voir mon revolver, je l'avais caché sous mes vêtements, mais il n'avait pas échappé à son regard perspicace. Je refusai parce que Mwata Jamvo ne m'avait encore donné aucun présent. Aussitôt les vivres arrivèrent en abondance et aussi de l'excellent « garappa ». La première femme m'envoya des bananes si belles que jamais je n'en avais vu ni goûté de pareilles. Dans l'après-midi arriva aussi un superbe cochon sauvage... » ⁽²⁾.

« Trois jours plus tard, je désignai Teusz comme devant rester chez le Mwata Jamvo pendant que nous continué-

⁽¹⁾ VON MECHOW, *Verh. der Gesell. Erd.*, 1882, pp. 481-484.

⁽²⁾ IDEM, *ibidem*, 1882, pp. 484-485.

rions le voyage et remis au chef le revolver promis et des munitions; ainsi j'acquis pleinement son amitié et sa confiance » (¹).

Résumons le reste du voyage :

Le 20 septembre, von Mechow, accompagné de Bugslag et de dix-neuf Noirs, reprenait la descente du Kwango. Sur les rives se dressaient des collines de plus de trois cents mètres de hauteur; par endroits, le fleuve s'élargissait jusqu'à 600 mètres. Le cinquième jour il parvint à l'embouchure du Kwilu et le 5 octobre, par 5°5' de latitude sud, il atteignit le banc de pierre de Kingungi, indiqué par le Mwata Jamvo comme étant la frontière septentriionale de son royaume. Au delà habitaient des races cannibales, les Bakundi, les Mukiti (Bawumbu) et les Bangongo. Les hommes du Mwata Jamvo ne se prêtant pas au démontage et à la reconstruction du canot sur le bief inférieur, on plaça celui-ci sur la berge sous un toit de roseaux et on en confia la garde au chef de l'endroit. A regret, von Mechow reprit le 9 octobre, par voie de terre, la route du retour et arrivait le 23 novembre à son campement, près du débarcadère du Kiamfu. Celui-ci avait tenu parole et avait pendant son absence traité Teusz et ses porteurs comme des hôtes et des amis.

Quelques jours après, au moment de quitter le Kiamfu, von Mechow lui rendit une longue visite pendant laquelle il lui remit des présents, dont le drapeau allemand enlevé au canot. En retour, il reçut de l'ivoire, six jeunes esclaves et une des couronnes du Kiamfu, mais avec l'engagement de lui en rapporter une semblable lors de son retour. Enfin, le 17 décembre, il partit accompagné du premier dignitaire Moanauta (Mwana Uta), qui devait partout lui procurer des vivres en abondance.

Cette relation du premier Blanc ayant pénétré jusque dans la capitale des Bayaka méritait d'être rapportée

(¹) VON MECHOW, *Verh. der Gesell. Erd.*, 1882, p. 485.

in extenso. Elle nous livre un aspect inattendu d'un état nègre, indépendant, constitué aux frontières mêmes des possessions portugaises. État très puissant occupant tout le bief moyen du Kwango en aval de la chute François-Joseph et en amont des rapides de Kingushi.

La capitale, du type des Musumba des grands chefs lunda, était édifiée avec ordre et propreté et couvrait une vaste étendue. Mwene Putu Kasongo y régnait en maître absolu, obéi et respecté de ses nombreux sujets. Dans les réceptions il ne se départit pas d'une maîtrise de soi et d'une réserve qui, malgré le manque d'apparat, n'en révélaient pas moins chez le potentat un haut sentiment de sa dignité personnelle et l'existence à la cour d'un protocole et d'une étiquette qu'on ne s'attendait pas à y rencontrer. Par ailleurs, il se manifesta aussi avide d'obtenir des articles de fabrication européenne; à cet effet, il voulut retenir l'explorateur chez lui et ne permit pas qu'il passât chez ses voisins du nord ou de l'est.

C. — W. WOLFF (1885).

C'est ce qu'allait tenter quatre ans plus tard une nouvelle expédition. Équipée aux frais de la Société Africaine d'Allemagne, elle s'embarquait le 1^{er} août 1884 à Hambourg et avait pour objectif de trouver le plus court chemin entre le Bas-Kongo et la station de Mukenge, que Pogge venait de fonder. Elle devait aussi reconnaître les biefs navigables des grands affluents du Kasaï. L'expédition se composait des officiers Schulze, Kund et Tappenbeck et des docteurs Büttner et Wolff. Le premier succombait déjà le 7 décembre 1884 à San Salvador, qu'on avait choisi comme base d'opération. Les difficultés extrêmes du recrutement des porteurs fit prendre à Kund et Tappenbeck la résolution de ne pas suivre leurs compagnons à la capitale de l'ancien royaume de Kongo. D'autre part, le Dr Wolff, étant parti de là pour Damba le 27 février 1885 avec quelques Loango, se proposait d'en ramener deux

cents porteurs. Arrivé là, l'exécution du projet se heurta à la mauvaise volonté des habitants. L'explorateur résolut, malgré leur opposition, de poursuivre sa route vers l'est jusqu'à la résidence du Kiamfu. Se basant sur le rapport de von Mechow, il estimait qu'il lui serait facile d'y obtenir le contingent de porteurs nécessaire au transport des charges de l'expédition. Monté sur un âne, l'explorateur partit sans guide, accompagné de sept Loango seulement, amenant un approvisionnement extrêmement réduit. Il commença par s'engager dans la vallée du Kwilu (Angola), qui, contrairement à ses prévisions, le mena vers le nord-est et non vers l'est; ce qui lui fit faire un long détour. Un jour, ses porteurs, terrifiés par les relations des indigènes, qui représentaient Mwene Putu Kasongo comme un souverain sanguinaire, s'évadèrent et le laissèrent seul en proie à la fièvre. Wolff parvint à en retrouver cinq, capturés par les indigènes. Avec eux il poursuivit sa route à travers le pays de Nkusu, puis par celui de Sombo et finit le 7 mars par aboutir au confluent du Kwilu et du Kwango.

Depuis plusieurs jours déjà, sur la rive gauche du Kwango, il était dans le territoire de Mwene Putu Kiamfu Kasongo, dont les sujets, venant de la rive droite, auraient anciennement chassé les premiers occupants.

Après le passage du Kwango, Wolff entra au village de Kimbone. Celui-ci le fit inviter à venir le saluer; mais l'explorateur menaça de quitter instantanément le village si lui-même ne venait pas lui rendre cette marque de politesse. Le chef s'exécuta.

Ayant perdu là sa monture, Wolff suivit à pied vers le sud la rive droite du Kwango, passa par Kiamfu Kansadi (Kiamfu ki Nzadi) et, le 8 avril, atteignit avec son misérable équipage la résidence du Kiamfu.

Voici comment l'explorateur raconte son entrevue :

« Le Mwata Jambo, comme l'appelaient ses sujets, se fit aussitôt informer de mes désirs et me promit une audience pour le lendemain. Je le priai de me donner plusieurs

bagatelles et un porc, car je m'étais à la longue dégoûté de la viande boucanée de mon âne. Le lendemain, je fus réveillé par le grognement d'une jeune truie qui était déposée devant la porte de ma maison. Je me mis aussitôt à l'échauder et à la dépecer. Comme je me réjouissais déjà dans la prévision d'un bon repas, arriva l'envoyé du Kiamfu qui me priait de venir lui rendre visite. Je répondis que je viendrais aussitôt après mon repas. Quand je me rendis plus tard chez lui il ne me reçut plus, m'envoya une calebasse de vin de palme et me fit dire qu'il dormait. Dépité, je dus retourner chez moi. Le jour suivant arriva encore un messager pour m'inviter à me rendre auprès du chef, tout juste au moment où j'étais couché avec de fortes fièvres. Le troisième jour j'envoyai moi-même un Loango chez lui pour lui demander s'il pouvait me recevoir. Il revint avec une réponse affirmative. Mon Loango avait-il mal compris ou bien le Kiamfu voulut-il me prouver son importance, toujours est-il qu'il ne me reçut pas. J'étais très dépité et voulus me procurer par force une entrée. Je coupai le lien de la porte de l'enclos et l'ouvris, mais derrière se trouvait un grand nombre de Noirs armés qui ne se laissèrent pas intimider. Je fis dire au chef que j'attendrais devant sa porte dans mon lit de camp jusqu'à ce qu'il veuille me recevoir; j'étais trop malade pour aller toujours en vain jusqu'à lui. Bientôt vint la réponse qu'il réunirait son monde et qu'alors il me recevrait. Quelque temps après, la porte s'ouvrit. A mon entrée retentit un jeu de cloche produit par le battement de tiges de fer, courtes et épaisses. Je passai un groupe composé pour la plupart d'hommes d'âge, sans doute des dignitaires du royaume, et me trouvai maintenant devant le souverain de tous les Majokken, qui, par une sorte de paravent en étoffe indigène, était séparé de ceux-ci. Il était assis en tailleur sur une peau étendue à terre. C'est un maigre vieillard défiguré par des cicatrices au nez; il parle d'une voix nasillarde à peine compréhensible; il est probable que le

palais a été endommagé par un abcès ou un cancer; à tout moment il crachait dans un éclat de calebasse. Il était vêtu d'un simple pagne de tissu indigène; probablement était-il trop fier pour porter de l'étoffe européenne. Après les salutations d'usage, comme quoi nous nous réjouissions infiniment de faire connaissance, je lui exposai mon désir d'obtenir 200 porteurs pour faire transporter mes bagages de San Salvador au Kwango. Il me répondit qu'il l'avait appris et qu'il me communiquerait sa réponse. Je lui remis les présents : une couverture tigrée, un plaid et une tunique d'officier des chasseurs (les cadeaux que je destinais au chef de Damba). Après un court entretien il me fit comprendre poliment que je pouvais me retirer, ce que je m'empressai de faire... »⁽¹⁾.

Selon Wolff les gens du Kiamfu sont de grande taille, forts et musclés; ils sont aussi belliqueux et ne manquent pas de courage. A son égard, ils se montrèrent insolents et effrontés et provoquèrent une émeute autour de son domicile au point que plusieurs fois il dut se servir de son revolver pour les effrayer. Cette mesure faillit lui devenir fatale, d'autant plus que le Kiamfu attendit que la foule s'écoula d'elle-même avant de vouloir intervenir.

Ces gens possèdent un couteau-épée typique qui se retrouve sur les deux rives du Kwango. Rarement les hommes sortent sans le porter au côté.

La coiffure des hommes et des femmes ressemble le plus souvent au casque d'un soldat de l'infanterie bavaroise. Parfois elle est surmontée d'un panache de plumes. Comme vêtement les hommes se contentent pour l'ordinaire du pagne; chez les femmes celui-ci se réduit le plus souvent à un lambeau d'étoffe devant et derrière.

L'habitude de fumer le chanvre régnait fortement, tant chez les femmes que chez les hommes. Le caoutchouc était l'article principal d'exportation.

(1) W. WOLFF, *Verh. der Gesell. Erd.*, pp. 60-61.

Le Kiamfu possédait un troupeau de vingt têtes de gros bétail.

Ayant attendu en vain pendant treize jours la réponse du chef, Wolff partit le 21 avril pour San Salvador. Étant passé sur la rive gauche du Kwango, il fut rejoint par les gens du Kiamfu, qui lui remirent de sa part un esclave et un couteau-épée. A hauteur de la Musumba, il traversa une région désertique, trouvant les gîtes d'étape marqués par un simple toit de paille soutenu par six pieux. Enfin, après cinq jours, il atteignit le pays boisé de Pumbo, où il constata dans plusieurs villages la présence de gros bétail. Passant par le pays de Sosso il regagna Damba et était de retour à San Salvador le 15 mai 1885.

D. — R. BUTTNER (1885).

Le 27 juin de la même année Büttner partait de là avec la ferme résolution de pénétrer dans la région située à l'est du Kwango. Il se dirigea par les pays de Madimba, de Sombo et de Kongo dia Mulaza vers celui des Mayaka. L'explorateur passa donc un peu au nord de l'itinéraire suivi par Wolff à l'aller. Plusieurs fois il eut à lutter contre l'hostilité des gens de Sombo, qui prétendaient défendre leur monopole du commerce de l'ivoire avec l'intérieur. Commerçants très entreprenants, ils tenaient chez eux des marchés nombreux et bien fréquentés et entretenaient avec la côte un trafic régulier.

Une bande de terrain abandonnée, couverte de villages incendiés, vestiges de la guerre de frontière, sépare Kongo dia Mulaza des Mayaka. Il reste deux jours de marche à faire sur leur territoire avant d'atteindre le Kwango. Büttner le passa aussi au confluent du Kwilu et alla camper au village du Kiamfu Bungi, d'où il mit cinq jours avant d'arriver à la résidence de Mwene Putu Kasongo. Les Mayaka s'opposèrent plusieurs fois à son passage et se révélèrent à lui comme un peuple très énergique, arrogant, toujours en armes et prêts à la bravade et aux vio-

lences. Le 27 juillet, trois mois et demi après Wolff, il arrivait à la capitale. Elle produisit sur Büttner, comme sur von Mechow, la même impression avantageuse, tant par ses proportions inattendues que par la propreté et l'ordre de ses habitations.

Laissons Büttner lui-même nous raconter l'étrange réception qui lui fut faite :

« A mon entrée je fus accueilli par une multitude de mille Noirs, composée en majeure partie d'hommes armés. Par leurs acclamations, leurs rires et la cohue qu'ils suscitaient autour de la merveille de l'homme blanc, ils me firent l'impression d'être une bande d'aliénés. Pour me conduire à un gîte convenable, je vis quelques hommes respectables se mettre en tête du cortège et nous mener, au milieu d'un bruit assourdissant et sous le plein soleil de midi, en une course accélérée, plusieurs fois à travers la ville, sans plus se soucier de me trouver une demeure. Enfin, je me mis à douter de leur bonne volonté et, fatigué de me prêter davantage à être le point de mire de la populace (celle-ci était montée jusque sur les toits et dans les arbres), je m'échappai dans la première maison venue, fermant la porte après avoir disposé devant elle une partie de mes porteurs. Les autres partirent en quête d'une demeure convenable. Finalement, mon guide n'arrivant pas à en trouver une et le Kiamfu, auquel j'en avais fait demander une, ne voulant pas s'en occuper, je m'emparai presque de force d'un enclos comprenant six cases, de sorte que les occupantes, les femmes d'un homme important, durent dans la suite se contenter de quatre habitations. Escorté de mes porteurs, j'allai occuper ma nouvelle demeure qui, jusque bien avant dans la nuit, fut assiégée par la populace. Celle-ci arrachait les pieux de la clôture et envahissait la cour, d'où on ne parvenait plus à l'éloigner ni par des discours, ni par des violences, ni par mes gens, ni par mon propriétaire. La nuit seule ramena la paix. Cette curiosité importune se

maintint bien longtemps chez la population. Journellement, il fallait arranger, renouveler et fortifier l'enclos. Je dus placer des sentinelles devant la porte et lorsque je faisais un tour en ville ou que je descendais prendre mon bain quotidien dans la Ganga, je devais être escorté d'une douzaine de Loango armés pour pouvoir tenir la foule à distance. Par ailleurs, le peuple se montra bienveillant jusque vers la fin de mon séjour, moment où il devint très arrogant et batailleur. On m'apporta en abondance des vivres à acheter, des chèvres, des moutons, des porcs, des volailles, des pigeons, du poisson et des moules séchées, des bananes, des arachides, de l'huile et du vin de palme. Aussi mes gens nouèrent-ils des relations intéressées avec les femmes de la ville qui, pour un prix modique, leur apportaient de la nourriture dans notre campement. Le roi surpassa ses sujets par ses prévenances : chaque jour il m'envoya du vin de palme, plusieurs fois aussi un quartier d'antilope et plus souvent encore des chèvres et des porcs. Il m'avait reçu en audience le troisième jour après mon arrivée et avait accueilli mes présents avec courtoisie, mais aussi avec une noble insouciance. Ils consistaient en un tapis, un ancien uniforme de sous-officier, une coupe dorée, plusieurs pièces d'étoffe, des couteaux, des miroirs, etc., et aussi une image de notre empereur, le grand Mwene Putu des Blancs. A cette occasion des centaines de chefs et de personnages de marque furent convoqués et remplirent le vestibule de la cour royale. Tandis que je passais dans leurs rangs, en guise de salut ils se mirent à frapper vivement l'une contre l'autre des tiges de fer. Mwene Putu Kasongo était assis sur une peau de léopard devant la porte de sa maison, au fond d'une cour, isolée complètement par des cloisons de nattes. Il était vêtu d'un pagne assez court, portait sur la tête un bonnet rouge et au cou et aux bras des ornements insignifiants. A ses côtés se trouvaient une boîte à priser de structure européenne et

une calebasse dans laquelle il crachait fréquemment. Le Kiamfu est un homme grand et maigre, d'âge mûr, chez lequel on constate aisément les traces de la maladie; il souffre d'un cancer au palais. Le roi ne s'adressait pas directement à moi, mais à un jeune homme, qui transmettait sa parole à mon interprète. Il s'informa de mes intentions, demanda d'où je venais, où j'allais; occasionnellement il me demanda des nouvelles du major von Mechow. Il se plaignit de son mal, sollicita un remède et s'excusa de ne pouvoir, à cause de son état, m'honorer d'une fête et de la danse des femmes. Il ne voulut pas entendre parler de Mwata Jamvo, ni des pays de l'est, où l'on ne pouvait voyager et où il y avait beaucoup d'eau et de cannibales... » (¹).

Dans la suite le Kiamfu invita Büttner à diverses reprises à commercer avec lui. Il lui offrit de l'ivoire et des esclaves (d'autres indigènes aussi du caoutchouc), mais comme l'explorateur se défendait d'être un commerçant et qu'il s'obstinait à vouloir voyager vers l'est, il éveilla la susceptibilité du chef, qui prétendait rester le seul intermédiaire entre l'intérieur et les Sombo faisant le trafic vers la mer. A partir de ce moment les dispositions du chef et l'attitude de la population devinrent franchement hostiles. On frappa ou l'on blessa ses porteurs. On voulut intimider l'explorateur et un jour on fit exécuter devant sa porte deux individus coupables, semble-t-il, de sorcellerie. Enfin, le Kiamfu lui-même, prétendant ne plus répondre des actes de violence de ses sujets, lui conseilla de quitter sans bruit la capitale, mais il lui rappela que la route de l'est lui demeurait interdite.

Donc, après quelques semaines de séjour à la capitale, Büttner repartit vers le nord. Toutes les tentatives de s'évader vers l'est se butèrent à la résistance des indigènes et à celle de ses propres guides. Finalement, il repassa le

(¹) R. BüTTNER, *Verh. der Gesell. Erd.*, 1886, pp. 304-305.

Kwango près du village du chef Bungi et suivit la rive gauche, traversant le pays du grand chef Mwene Dinga, pour aboutir aux rapides de Kingushi. Il n'y retrouva plus aucune trace de l'embarcation du major von Mechow et finit par s'orienter vers le Stanley-Pool, sortant ainsi du pays des Bayaka.

E. — KUND ET TAPPENBECK (1885).

Cependant, les deux autres membres de l'expédition, les officiers Kund et Tappenbeck, partis à la même époque du Stanley-Pool, se dirigèrent d'abord vers le sud jusque près de Kongo dia Mulaza, d'où ils partirent vers le nord-est. Franchissant le Kwango, ils traversèrent les premiers la partie septentrionale du pays des Bayaka. Ces derniers, ainsi que leurs voisins les Pambala (Bambala), leur parurent doux et inoffensifs. Plus au nord, chez les Bajeje (Bayansi), ils trouvèrent au contraire des traces manifestes de cannibalisme. Au dire de ceux-ci c'étaient les Bayaka qui parfois leur procuraient des victimes.

Toutes ces populations ont l'habitude de se vêtir, quoique le pagne soit souvent réduit à l'extrême. Les étoffes européennes n'avaient guère franchi le Kwango, mais des métiers indigènes existaient partout. Entre la Wamba et la Nsai se fabriquaient des étoffes particulièrement fines qui se vendaient pour l'exportation. Il existait dans ces régions des marchés, mais beaucoup inférieurs en nombre à ceux existant dans l'entre-Congo-et-Kwango.

Enfin, déjà sur la rive gauche du Kwango, on voit apparaître à côté des fusils à silex importés de la côte, les armes indigènes : l'arc et la flèche. A partir de la rive droite de la Nsaie on ne rencontre plus guère que ces dernières, tandis qu'au delà du Kwilu se rencontrent en plus la lance, le bouclier et le couteau de jet (¹).

N'étaient les observations de Kund et de Tappenbeck sur

(¹) KUND et TAPPENBECK, *Verh. der Gesell. Erd.*, 1886, p. 321.

l'hydrographie des affluents du Kasaï et particulièrement de la Lukenie, on pourrait dire que les membres de l'expédition allemande de 1884 n'ont pas atteint les objectifs qu'ils s'étaient proposés. De par le jeu des circonstances ces explorations devinrent d'une utilité particulière pour la connaissance des régions qui nous occupent.

Si Kund ne fait guère que nous révéler le nom des grands tributaires du Kwango, tels la Wamba, la Nsaie, le Kwiwu et la position des gués où il les franchit, il n'en reste pas moins que les données ethnographiques, rapportées par l'expédition de 1884, nous dédommagent quelque peu du déficit de ses observations hydrographiques.

NOMBREUSES sont, en effet, les informations complémentaires fournies au sujet des constatations antérieures, tels la reconnaissance des frontières ouest et nord-ouest du pays des Bayaka, l'existence d'un trafic commercial allant de ce pays jusqu'à la côte par l'intermédiaire des Bazombo, l'opposition du Kiamfu et de tous ses sujets à la pénétration vers l'est et son vif désir de nouer des relations commerciales avec les Blancs, enfin les réceptions protocolaires et l'accueil bruyant, moitié sympathique, moitié ironique, de la population. En outre, ces relations contrôlent et rectifient quelque peu les impressions de von Mechow au sujet du caractère pacifique et de la discipline de ces populations. Elles y paraissent au contraire comme très remuantes et belliqueuses et semblent jouir sous l'autorité du Kiamfu d'un régime oscillant entre une grande liberté et une rigueur extrême. Ici comme ailleurs existe l'administration fréquente du poison d'épreuve pour accusation de sorcellerie; à tel point que Büttner affirme que le Kiamfu est très cruel et que les rives abruptes de la Nganga au bas du village sont couvertes de restes humains.

Soulignons encore ici deux faits particulièrement intéressants :

Il existe à la Musumba un troupeau de gros bétail. Büttner aussi rapporte que seul le Kiamfu était en

droit d'en posséder. C'était d'ailleurs là une loi existant chez plusieurs grands chefs d'origine lunda. Livingstone la signalait déjà lors de sa première rencontre avec les Balunda du sud.

Enfin, Wolff rapporte une tradition selon laquelle les Bayaka venant de l'est auraient conquis la rive gauche du Kwango, et Büttner constate, le long du Kwilu, la persistance de la guerre de frontière entre ceux-ci et les Bakongo de l'est.

C'est donc sous un jour inattendu que les explorateurs allemands nous ont fait connaître les descendants des anciens Jaga. Sans doute faut-il, sans exagérer la valeur des observations parfois un peu hâtives des voyageurs, attribuer le progrès réel de cette tribu aux mœurs sédentaires et aussi à l'influence lunda. Leur attitude vis-à-vis du Blanc paraît donc dominée par des préoccupations commerciales et par la convoitise d'objets européens. Cela durera jusqu'au jour où ils verront ces derniers menacer leur indépendance.

3. L'EXPLORATION DU BAS KWANGO.

Cependant, tandis que l'expédition allemande explorait les territoires situés au sud-est et à l'est du Stanley-Pool, la Conférence de Berlin reconnaissait définitivement sur ces régions les droits de l'Association Internationale du Congo. Par le traité du 14 février 1885 on convenait d'établir comme suit la limite entre l'Angola et l'État Indépendant : d'abord la rive gauche du fleuve à partir de la mer jusqu'à Noki, ensuite le parallèle de ce point jusqu'à sa rencontre avec le Kwango, lequel servirait de frontière en amont.

Par ce partage les Bayaka, établis au sud de ce parallèle sur la rive gauche du Kwango, passaient sous la domination portugaise et étaient séparés de leurs frères de race, qui devinrent en bien plus grand nombre sujets du Roi-Souverain.

Dix jours plus tôt, par la Convention du 5 février, deux

ou trois groupements isolés de Bayaka, signalés en 1873-1876 par l'ethnographe berlinois, Gustave Bastian, passaient à la France par cession de la vallée du Kwilu-Niari.

Le premier agent de l'État Indépendant qui entra chez les Bayaka fut le Dr Mense, Allemand d'origine. Il accompagna les Rév. Grenfell et Bentley ainsi que Mrs Bentley dans leur exploration du bas Kwango.

Partis le 9 décembre 1886 du Stanley-Pool, à bord du petit steamer de la station des missionnaires baptistes, le *Peace*, ils atteignaient déjà le 16 le grand delta du Kwango. Le lendemain, ils passaient le confluent de la Djuma et le 20 celui de la Wamba. Enfin, le 27 décembre 1886, ils parvenaient à Kingoundji (Kingushi), terme de leur voyage. Ils établissaient ainsi la navigabilité à partir du Stanley-Pool jusqu'à ce point et achevaient l'exploration du Kwango là où von Mechow avait dû la laisser.

Ils complètent notre information au sujet des Bakoundi (Bawumbu), signalés déjà par von Mechow comme des cannibales habitant au nord des Bayaka et par Büttner comme une tribu très redoutée de leurs voisins Bamfunuka (Bangulungulu). Leur chef s'appelait Mwene Koundi. Les explorateurs ne trouvèrent chez eux aucune trace d'anthropophagie, mais à leur tour ils accusaient les Mayaka de s'adonner à ce vice. Les Bakoundi portent, comme les Bateke et les Bamfunu, les cheveux arrangés en un toupet uniforme de 5 à 6 centimètres de haut; ils ne se tatouent pas. Il ne semble plus y avoir chez eux des produits de fabrication indigène. Quelques individus avaient déjà été avec des caravanes chez les Sombos, qui eux-mêmes convoyaient le caoutchouc et l'ivoire jusqu'à San Salvador. Les marchandises européennes avaient refoulé tous les articles indigènes ⁽¹⁾.

Par une voie nouvelle les explorateurs venaient d'aboutir à une des étapes principales de la fameuse route commerciale des esclavagistes du XVII^e siècle.

⁽¹⁾ MENSE, *Verh. der Gesell. Erd.*, 1887, p. 372.

CHAPITRE VII.

L'OCCUPATION BELGE.

L'ère des explorations simplement scientifiques du Kwango venait de se clore avec Grenfell et Mense. Désormais, les expéditions viseront avant tout l'occupation du territoire concédé à l'État Indépendant. Aussi, le personnel qui s'y emploiera sera presque uniquement recruté dans les rangs des militaires belges.

Les deux derniers explorateurs n'avaient fait que franchir la frontière des Bayaka; dans la suite les agents de l'État pénétreront au cœur même de ce pays et entameront des relations plus ou moins pacifiques avec le Kiamfou et ses vassaux.

1. F. VAN DE VELDE (1889).

La première expédition de ce genre était dirigée par le commandant d'artillerie Frédéric Van de Velde (1) assisté des lieutenants Liénart et Drag Lehrmann (Croate) et des soldats zanzibarites. La colonne partit le 1^{er} juillet 1889 de Matadi, suivit un itinéraire voisinant la frontière portugaise et parcourut ainsi le plateau encore inconnu des Bazombo. Elle aboutit au delà du Kwango, un peu au nord du 6^e degré de latitude, au village de Popokabaka, résidence du grand chef Ngowa. De là l'expédition se dirigea au sud, vers la capitale de Mwene Putu Kasongo. Aux approches de celle-ci Lehrmann, malade, qui voyageait

⁽¹⁾ Et non par LEHRMANN, comme l'affirme H. JOHNSTON dans : *George Grenfell and the Congo*, t. I, p. 196.

en hamac, se trouva tout à coup en face d'une troupe hostile. Il mit pied à terre et marcha à sa rencontre, muni seulement d'une canne. Un indigène lança vers lui un brandon qu'il esquiva. Un autre se précipitait sur lui avec un couteau. Entre-temps, les serviteurs de Lehrmann avaient apporté un fusil. L'officier sauva sa vie en tirant à bout portant sur son adversaire. Bientôt il était entouré de quatorze Zanzibarites qui avec leurs armes à feu tuèrent trente indigènes. Le chef du village eut le genou fracassé par une balle de revolver. Après l'engagement il demanda des remèdes et Lehrmann soigna tous les blessés du village. Van de Velde affirme que le Kiamfu est un chef plus puissant que l'ancien Mwata Yamfu du Lunda et qu'il disposerait de près de 20,000 fusils ⁽¹⁾.

Ce nombre ne paraît acceptable que si on l'étend à tout le territoire habité par cette tribu. L'expédition partit de là ⁽²⁾ et se dirigea vers l'est par une région inexplorée. Elle passa ensuite chez le Mwata Kumbana, grand chef des Bapende, et arriva enfin à Luebo, d'où elle regagna le Stanley-Pool.

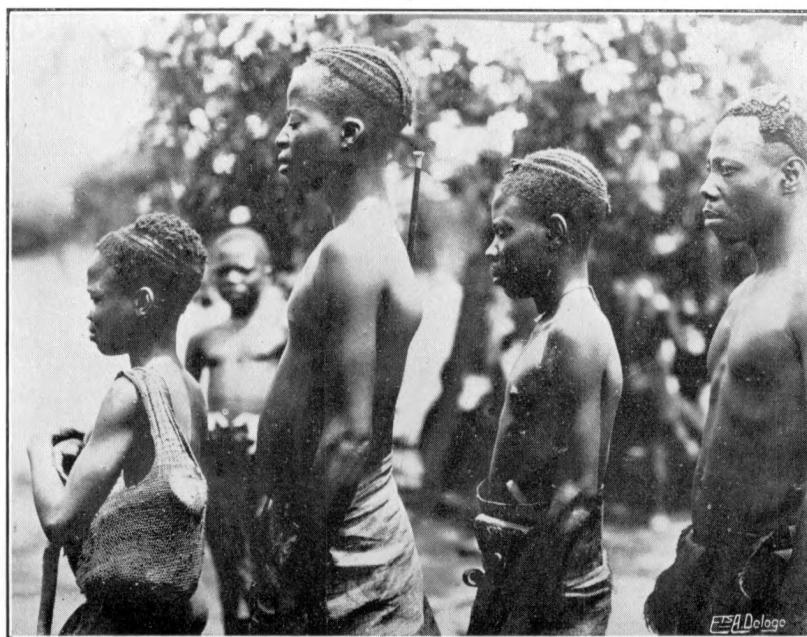
Une chose est certaine, c'est que l'expédition ne put, conclure de traité avec le chef des Bayaka. Aussi, l'occupation proprement dite en fut-elle retardée.

2. FR. DHANIS (1890).

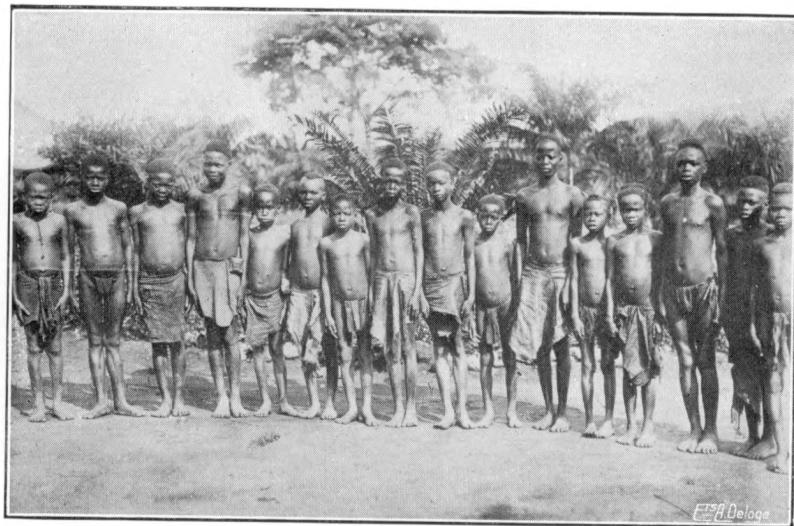
L'article 9 du traité du 14 février 1885, nous le disions déjà, indiquait le Kwango comme frontière entre la colonie d'Angola et l'État Indépendant, en amont du point d'intersection de la rivière et du parallèle de Noki. Cette stipulation peu précise prêtait le flanc à bien des contestations. Toutefois, le Roi-Souverain fit sa déclaration de neutralité sans tirer pour lors de cette convention tout ce qu'elle pouvait contenir d'avantageux pour une extension

⁽¹⁾ *Bull. Soc. Géogr. belg.* Anvers, 1907, p. 479.

⁽²⁾ JOHNSTON, dans *George Grenfell and the Congo*, assure qu'après cette rencontre Lehrmann battit en retraite. (*Op. cit.*, p. 196.)



Coiffures d'adolescents Bayaka.



Groupe d'enfants Bayaka.

territoriale vers le sud. Les géographes belges de l'époque limitaient également l'État Indépendant pour le secteur compris entre le Kwango et le Lubilash (Sankuru) au 6° parallèle austral.

Cependant, dès le début de l'an 1890, Léopold II prit l'initiative d'établir ses droits sur le Lunda et y envoyait le lieutenant Dhanis chargé d'une mission secrète. Il lui assigna comme tâche de continuer l'exploration et de procéder à l'occupation des territoires situés à l'est du moyen et du haut Kwango. En même temps, il devait y conclure des traités avec les chefs locaux.

Le lieutenant Dhanis, nommé commissaire de 1^{re} classe, s'embarquait le 29 janvier 1890 à Anvers. En même temps partait le sergent-major Volont, qui deviendrait son adjoint. Le 25 mars, ils arrivaient à Matadi, où l'expédition fut renforcée d'un second adjoint en la personne du maréchal des logis Sterckmans.

Le 23 avril, ils se trouvaient à Lutete (¹) et arrivaient à Kisantu le 29 du même mois. Huit jours après ils repartaient pour atteindre le Kwango le 30 mai 1890 (28^e jour de marche), en face du village de Mwene Dinga, un des grands vassaux de Mwene Putu. Ensuite ils longèrent en amont la rive droite, pour arriver le 32^e jour de marche à Popokabaka, chez le chef Ngowa, autre grand vassal. C'est à ce moment que le Roi-Souverain créa le nouveau district du Kwango oriental dont Dhanis devint le premier commissaire.

L'expédition poursuivit sa route vers le sud et parvint le 40^e jour de marche à la capitale de Mwene Putu Kasongo (²). L'accueil de la part de la population fut

(1) FR. DHANIS, La région au sud du Stanley-Pool de Lutete au Kwango. (*Mouv. géogr.*, 1894, p. 91.)

(2) FR. DHANIS, *Itinéraire Kwango 1890* (manuscrit). Nous remercions ici M. Cornet, directeur de la Section des Études historiques et politiques au Musée royal de Tervueren, qui mit obligéamment à notre disposition les autographes du vainqueur de la campagne arabe.

bruyant. Nous avons déjà assité plus d'une fois à de pareilles réceptions. On peut se poser une question sur la sincérité de ces manifestations. Johnston affirme que Dhanis imposa au chef le choix entre la guerre ou l'acceptation d'un riche présent d'articles de traite.

Écoutons ici Dhanis lui-même :

« Le grand chef ne put nous recevoir que plus tard. Depuis plusieurs jours il était ivre mort. Le Kiamvo, à mon arrivée, était assis sur une estrade recouverte de peaux de léopards. Il était de taille moyenne, très fortement charpenté, au regard très intelligent. Très sommairement vêtu, il ne portait qu'un simple pagne autour des reins et quelques plumes dans la chevelure. A la droite du chef, il y avait de grands tambours et des joueurs de flûte. En demi-cercle, à droite et à gauche, se trouvaient des centaines de guerriers armés, la plupart de fusils, quelques-uns d'arcs et de flèches.

» A divers endroits les chefs secondaires étaient assis; les principaux sur des peaux d'antilopes, d'autres de moindre importance sur des peaux de chèvres et sur de simples nattes indigènes. La peau de léopard était réservée au chef suprême.

» Rien ne se traita à cette première entrevue, qui fut consacrée surtout aux danses.

» Tour à tour les guerriers, tenant le long couteau du Lunda, exécutaient des danses effrénées devant le chef, puis faisaient le simulacre de lui porter un coup de pointe au cœur. Poussant un cri féroce, ils arrêtaient leur arme, la retiraient et l'enfonçaient en terre.

» Le chef accepta d'abord ces hommages, puis donna ordre de me les adresser. Je dois avouer que ces hommages étaient peu agréables, surtout quand de nouveaux guerriers exécutèrent la même pantomime avec des lances, puis avec des baguettes de fusil limées en pointe.

» La musique continuait toujours et même les musiciens redoublaient d'ardeur; le bruit devint assourdissant;

tout le monde s'animait en poussant des cris et en se trimoussant sur place à la cadence de la musique; je sentais qu'on allait en arriver à une catastrophe.

» Tout d'un coup, un des hommes de l'escorte sortit des rangs et dit : « Commandant, je dépose mon fusil à vos pieds, car aussi certain que je me nomme Simba Manyema nous allons mourir. Je connais le jeu des tambours qui sont ceux de mon pays. Ils ont joué la guerre et le massacre; les guerriers, excités par le chanvre et affolés par la musique, ne se possèdent plus et vont s'élanter; il leur faut du sang. »

» Un grand silence s'était fait; la diversion nécessaire s'était produite et tout le monde se calma.

» Il est certain que le brave Simba venait de sauver l'expédition; mais le charme était rompu et l'entrevue prit fin.

» Après cette première entrevue, le Kiamvo s'adonna de nouveau à la boisson et je ne le revis que cinq jours après.

» Il me dit alors : « Il serait humiliant pour moi si vous alliez plus loin, car il n'y a pas de chef plus grand que moi. Vous venez du nord et vous retournez vers le nord. »

» Malgré tout, l'expédition partit vers le sud. Toute la contrée avait été ravagée par Mwene Putu lors de son accession au pouvoir. Il y avait là une contrée déserte sans routes.

» Vainement la colonne tenta d'avancer; elle dut rebrousser chemin le 29 juillet. Depuis quatorze jours les hommes n'avaient pu acheter des vivres; depuis dix jours nous n'avions pas vu un village et les hommes recevaient une ration de famine : 50 grammes de biscuit et 30 grammes de viande par jour.

» Le 2 août, l'expédition se trouva à Kujenge, qu'elle avait quitté quinze jours avant.

» Elle se dirigea vers l'est, traversa la rivière Wamba et reprit la route du sud.

» Partout nous reçumes le meilleur accueil des chefs de la Wamba, qui étaient heureux d'arborer notre drapeau ⁽¹⁾. Vers le 9^e degré sud nous fîmes la rencontre d'une expédition portugaise, qui était de passage chez un petit vassal de Capenda Camulemba (Kapenda Kamulemba), le grand chef du Chinje (Masinji).

» Notre expédition alla chez le chef suprême.

» Capenda Camulemba nous reçut à bras ouverts, conclut un traité et réclama un poste.

» M. Volont, l'unique adjoint qui me restait, devint chef de ce poste; l'expédition reprit la route du nord, fonda de nouveaux postes à Nguri Akama et à Tembo Aluma.

» A la fin d'octobre, nous retrouvions le Kiamvo, qui montra, cette fois, une grande amabilité... » ⁽²⁾.

Ailleurs, Dhanis complète cette information par quelques détails intéressants. Le Kiamfu, de son nom personnel, s'appelait Simba Kombi, tous les autres titres ne lui convenant qu'en tant que chef suprême.

Il était le frère de Nawesi et du Mwanauta (héritier présomptif), Mwanga Mayoyo.

Lors de la réception il était entouré de 600 à 800 hommes armés de fusils, d'arcs et de flèches. Il y avait en temps ordinaire à la Musumba de 500 à 600 guerriers, mais il suffisait de sonner l'appel avec le grand tambour pour réunir 2,000 hommes. On voit donc que la force militaire avait été notablement accrue depuis le passage des premiers explorateurs. Le Kiamfu était cependant engagé à cette époque dans des luttes violentes avec plusieurs de ses vassaux insoumis.

Sinon il avait un pouvoir absolu et jugeait sans appel

(1) Le 78^e jour de marche l'expédition atteignit Panzi.

(2) FR. DHANIS, *Bull. Soc. roy. Géogr. d'Anvers*, 1906, pp. 53-57.

les différends entre les chefs, infligeait des amendes dont il percevait la moitié. La moitié aussi des prises de guerre lui revenait. Tout grand animal tué lui appartenait; on lui apportait la bête entière; le chasseur recevait des étoffes, de la poudre, etc. C'était aussi lui qui donnait le signal de brûler les herbes et des grandes battues. Le Kiamfu, en voyage, se fait porter sur une espèce de civière, par quatre hommes. Des gens le précédent pour dégager la route.

Tout chef a le droit de s'asseoir sur une natte ou sur une peau. La peau de panthère est réservée au grand chef. Les chefs de districts, quand ils ne sont pas en présence du Kiamfu, ont aussi la peau de panthère. Les chefs de village ont la peau de singe ou de mouton ou même une simple natte. Quand le chef se rend à une palabre, il se fait toujours suivre de son porteur de natte.

Quand le chef boit, il se fait couvrir la tête avec un morceau d'étoffe. Tout le monde tient la tête baissée. Parfois un homme chante à tue-tête. D'ordinaire tous les assistants doivent s'asseoir et les femmes sont écartées. Une femme placée dans un enclos spécial prépare la nourriture du Kiamfu. Pendant que le chef mange elle se tient à quelque distance de lui sans le regarder; elle a de l'herbe dans la bouche, dans les narines, sous les bras, partout où elle peut en mettre. Au fur et à mesure que le repas s'avance, elle prend de l'herbe, la met en morceaux, fait claquer les doigts.

Quand le Kiamfu éternue, on entend des cris épouvantables, tout le village hurle; on tire cent à deux cents coups de fusil.

Dhanis nous apprend qu'on avait retenu à la capitale jusqu'aux noms des premiers explorateurs. En langue indigène on les appelait Majolo (von Mechow), Buseha (Bugslag), Mataiza (Teusz). Il nous dit que déjà à cette époque les Portugais fréquentaient la région au nord de Panzi, où ils achetaient le caoutchouc. Il s'agit sans doute

de ces marchands qu'on trouva installés un peu plus tard le long du haut Kwilu et qui étaient originaires d'Angola.

Cependant, une caravane de ravitaillement, sous les ordres du sous-lieutenant J. Verschelden, rejoignit Dhanis et poussa jusqu'au poste extrême de la région contestée.

Le 19 septembre, un mois environ avant le retour de Dhanis du haut Kwango, une seconde expédition, composée de Ch. Dusart et L. Hochstrass, arrive au Kwango et fonde le poste de Kingushi.

Au mois de novembre de la même année arrivent à cette station Dannfelt et le lieutenant suédois Cederström, et, peu après, le commissaire lui-même, de retour du sud.

Le 20 novembre 1890, Dhanis, accompagné de Dannfelt et de Hochstrass, quitte Kingushi, laissant à Dusart le commandement provisoire du district.

Cependant, avant de partir, il avait chargé Verschelden, appelé par les indigènes Magonda Nzau, le tueur d'éléphants, de fonder le poste de Popokabaka, à proximité du grand chef Ngowa (¹). Dhanis ne voit dans ce chef qu'une espèce de fou qui disparaît pendant plusieurs jours à la grande terreur de la population. Il ne s'occupe guère de choses sérieuses. Il s'agit ici des pratiques fétichistes ainsi que nous l'avons vu plus haut chez plusieurs chefs d'origine Lunda.

A la capitale aussi le commissaire laissait une garnison. Le copie-lettres d'un sergent noir Eddystone, qui resta dans ce poste de novembre 1890 à mai 1891, nous informe de la situation à la résidence de Mwene Putu. Dans une lettre datée de janvier 1891 le gradé noir écrit : « Le Kiamfu n'aime pas les Blancs, ils ne l'aident pas contre les Bazombo qui le volent. » Eddystone demande vingt à trente soldats parce que le Kiamfu veut chasser tous les Blancs. Puisque Dhanis est parti, il faut aussi que tous les autres Blancs se retirent. La capitale est pleine de guerriers.

(¹) *Bull. Soc. roy. Géogr. d'Anvers*, 1908, pp. 462-463.

De ce que nous venons de dire, il ressort que Mwene Putu Kasongo ne peut se résigner à perdre son indépendance. Dhanis et ses Zanzibarites, à leur première apparition à la capitale, en avaient imposé au Kiamfu, qui n'avait pu empêcher leur progression vers le sud. Du coup l'autorité de Dhanis s'était affirmée et le Kiamfu, intimidé, ayant à compter avec des dissensions internes (son accession au trône ne s'était pas faite sans luttes), se contenta d'une résistance sournoise.

Il chercha à le brouiller avec les Bazombo, partisans du Portugal, dont il convoite les richesses et dont il veut ruiner le monopole des articles de traite. Un jour, il ordonne au boy de Dhanis de se cacher dans sa propre case pendant une entrevue secrète et compromettante pour ceux-ci.

Dhanis, qui déjà s'informe sur la richesse de la région, remarque que les Bazombo introduisent du sel, de larges étoffes, de la faïence. Leur succès est dans la connaissance qu'ils ont de l'indigène, quoique celui-ci préfère les nouveaux articles du Boula Matari.

Au mois de janvier 1891, Cederström, pris d'un accès de folie, est assassiné par les indigènes sur la route des caravanes de Léopoldville à Kingushi.

Hochstrass, qui vient rejoindre en pirogue ce dernier poste, est culbuté dans le Kwango par un hippopotame qui lui broie la cuisse droite. Le malheureux agent vint expirer le 27 février à Kingushi.

En mars 1891, Dhanis est de retour et Dusart va prendre le commandement de Popokabaka. Le 19 mai de la même année mourut d'hématurie, au poste de Mwene Dinga, le sous-lieutenant de la force publique, Célestin Crouquet.

Toutefois, la création du district du Kwango oriental n'avait pas été sans provoquer à Lisbonne de vives protestations. Le conflit aurait pu devenir grave. Heureusement une crise ministérielle au Portugal fit interrompre les pourparlers.

Au mois de janvier 1891 les négociations purent reprendre. Les projets se succédaient et la frontière méridionale de l'État à l'est du Kwango fut reculée successivement du sixième au septième et finalement au huitième degré.

Enfin, le 25 mai 1891 fut signé à Lisbonne le traité réglant définitivement le partage du Lunda.

En conséquence, le chef de poste Volont abandonna Kapenda Kamulemba, qui resta au Portugal, et revint à Mwene Putu Kasongo.

Depuis que Dhanis était au Kwango, six postes militaires avaient été fondés le long de la rivière et étaient occupés solidement par des officiers blancs avec garnison de soldats étrangers. Lui-même, dans son journal, donne la liste des Européens ayant participé à l'expédition :

1. Dhanis.
2. Sterckmans, renvoyé, gastrite chronique.
3. Tilkens, laissé malade à Matadi, fièvre persistante.
4. Volont.
5. Dusart.
6. Baeckelmans, renvoyé à Lukunga, gravement blessé par canon Krupp.
7. Hochstrass.
8. Verschelden.
9. Moriame.
10. Dannfeld.
11. de Cederström.
12. Crouquet. *
13. Stevelinck.
14. Van Laere.
15. Delgouffre, commissaire de district.
16. Guffens.

Cette liste montre l'effort déployé au Kwango par l'État Indépendant; en une année et demie une quinzaine d'officiers avaient été envoyés pour occuper le district.

Les Bayaka, d'après Dhanis, font preuve d'une grande couardise à l'endroit des Blancs. Par contre, dans leurs

luttes avec leurs congénères, ils se montrent très courageux; même des enfants prennent part aux expéditions. Ils attaquent des groupes isolés, tuent ou mutilent les prisonniers, font de grandes festivités et crient beaucoup pour une petite victoire.

A Kasongo, en 1891, il y avait une troupe de gens de Kola (Mwata Yamfu); leurs cases étaient à toit conique. Ils attendaient les présents de retour du Kiamfu, qui les avait laissés patienter depuis une année. Il existait donc encore à cette époque des relations entre le Lunda et le Kiamfu.

Dhanis avait choisi Popokabaka comme chef-lieu de district, de préférence à la résidence du Kiamfu : là, on serait mieux placé pour surveiller le ravitaillement et, pour conserver son prestige, il était préférable de s'installer à une grande distance du chef suprême. Il prévoit que ses successeurs auront des difficultés avec celui-ci; il faut être circonspect et conciliant, car on a besoin de s'appuyer pour le moment sur lui afin de pouvoir un jour se substituer à lui.

Le plan de conduite qu'on suivrait plus tard était donc déjà arrêté.

3. CH. DUSART (1892).

Lorsqu'en novembre 1891 Dhanis reçut l'ordre d'aller occuper le poste de commissaire de district à Lusambo, il remit à Dusart le commandement intérimaire du district du Kwango.

Le départ du fondateur de ce district fut désastreux au point de vue du progrès de l'occupation. A peine Dhanis est-il parti qu'en mars 1892 Dusart apprend que le Kiamfu Mwene Putu menace de déclarer la guerre aux Blancs pour les chasser de ses états.

Il se rend en hâte avec le sergent Huguet à Mwene Putu pour y rejoindre le chef de ce poste, le lieutenant Ver-

schelden, et son aide Volont, qui y résidaient avec une garnison de 60 à 70 soldats (¹).

A cette époque la résidence de Mwene Putu comptait de 1,500 à 2,000 cases avec 2,500 à 3,000 âmes et une population flottante de 800 à 1,500 âmes.

Johnston raconte que Dusart et Volont portaient une longue barbe et que lorsque le Kiamfu s'impatientait il tentait de la leur arracher (²). Plusieurs fois ils furent menacés de mort alors qu'ils venaient s'entretenir amicalement avec lui. A ces mauvais traitements succédaient des bouffonneries et des présents de vin de palme.

A la fin, la position des officiers belges à la capitale Mwene Putu Kasongo devint intenable. Toutes les communications avaient été coupées; ils étaient condamnés à mourir de faim. Leurs messagers et porteurs étaient massacrés; les hommes de la garnison qui se risquaient hors des retranchements étaient aussitôt abattus.

Le 28 avril, les officiers apprennent que Popokabaka est bloqué; c'est pourquoi ils décident de faire une sortie désespérée. Abandonnant brusquement leur position clôturée, ils firent irruption dans le reste de la ville, divisée par de fortes barricades en plusieurs quartiers. Dans cet effort suprême ils s'emparèrent de ces barricades, les unes après les autres, laissant après eux quelque deux cents tués et la plus grande partie de la ville incendiée. Les attaquants, sous la conduite des quatre officiers belges, comptaient environ 60 hommes; ils tirèrent 18,000 balles et dans un combat qui dura douze heures eurent à lutter contre 1,500 adversaires.

Le lendemain ils se dirigèrent vers Popokabaka. En cours de route Dusart engagea diverses escarmouches avec les indigènes, et le 8 mai il leur livra pendant quatre heures un combat acharné dans la forêt de Kilianda. Le lendemain, Dusart et sa petite troupe, dont un Blanc avait

(¹) *Bull. Soc. roy. Géogr. d'Anvers*, 1908, pp. 471-473.

(²) JOHNSTON, *op. cit.*, t. I, p. 196.

été blessé et plusieurs hommes tués, rentrent à Popokabaka tête de ligne, où ils trouvent le nouveau commissaire de district Lehrmann, qui était arrivé dans l'intervalle.

4. D. LEHRMANN (1892).

Bientôt les Blancs étaient bloqués. Une tentative d'évacuer ce poste et de battre en retraite vers l'ouest fut enrayée par les hommes du Kiamfu. Ils furent donc forcés d'attendre des renforts, de tenir malgré tout et, presque affamés, de résister à de fréquentes attaques. Au cours de ces opérations les troupes de l'État perdirent 33 % de leurs effectifs.

Pendant le mois d'août des renforts arrivent par voie de terre et par voie d'eau. A l'annonce de leur arrivée, le Kiamfu changea d'attitude et fit des propositions de paix. Le 4 octobre 1892 parvenait également à Popokabaka la Commission de délimitation de la frontière congolaise. Elle était composée du missionnaire baptiste, Grenfell, accompagné de son épouse, du capitaine commandant Gorin et de M. Froment. A leur arrivée le poste souffrait encore de la famine. Sur un ordre du Kiamfu la région avoisinante avait été complètement abandonnée par les habitants, qui ne tenaient plus de marchés et n'apportaient plus de vivres pour la vente. La garnison subsistait uniquement en se nourrissant de carottes de manioc qu'elle déterrait dans les cultures indigènes des environs. Un peu de poisson était fourni par la rivière. Cependant, des provisions de vivres d'Europe commençaient à arriver de Matadi, et la force militaire étant accrue, le 24 octobre, une caravane de 400 hommes environ, dont 300 armés de fusils, s'ébranla sous la direction du commissaire Lehrmann.

Cette colonne se rendait auprès de Mwene Putu Kasongo pour traiter de la paix. Des messages furent envoyés au Kiamfu pour le persuader de ne pas pousser les choses à

l'extrême; que l'expédition était toute pacifique. Heureusement, le Kiamfu se décida à accepter ces avances. Il permit à l'expédition de bâtir une nouvelle station au bord de sa ville de Kasongo Lunda, récemment édifiée.

Le 8 novembre la Commission de délimitation quitta Popokabaka et arriva le 16 du même mois à la nouvelle capitale de Mwene Putu, située aussi sur les rives de la Nganga, à un mille au sud de l'ancienne, abandonnée depuis le combat du mois d'avril.

Elle comptait alors environ neuf cents cases d'une construction hâtive. Le commissaire Lehrmann avait établi le nouveau poste de l'État à une centaine de mètres de la ville et occupait une position stratégique.

Le 17 novembre 1892, Grenfell et ses compagnons sont reçus en audience avec toutes les formalités décrites ici plusieurs fois. Le missionnaire expliqua qu'il était arrivé en Afrique pour parler au peuple du Dieu dont ils connaissaient le nom. Il leur dit que Dieu s'était fait connaître à nous et qu'il l'envoyait enseigner partout à ses enfants sa paternité et l'œuvre de réconciliation qu'il avait accomplie pour eux.

Une discussion de théologie chrétienne s'ensuivit et Grenfell rapporte son impression comme suit : « Je crains fort que l'Évangile n'ait fait qu'effleurer ces cerveaux et qu'il n'ait dû leur sembler quelque chose de bien bon pour les Blancs, mais peu important et d'un médiocre intérêt pour eux. Le Kiamfu et son entourage témoignèrent d'un grand intérêt pour les dix commandements, mais un intérêt plein de suffisance. Il se vanta même de ce que, en tant que race, ils ne volaient jamais et ne commettaient jamais d'adultère, tandis que tel de sa suite poussa la hardiesse jusqu'à manifester d'une façon emphatique son approbation pour le commandement : « Tu ne tueras point » ⁽¹⁾.

Le Kiamfu parut à Grenfell capable de toute la cruauté

⁽¹⁾ JOHNSTON, *op. cit.*, t. I, p. 201.

et de tout le despotisme qu'on lui attribuait généralement. Il devait avoir 45 ans, avait quelques fils d'argent dans la barbe et les cheveux. Son frère (sans doute Mwanga Mayoyo) pouvait avoir deux ans de moins, était un personnage avenant, assez gras, mais très énergique. En tant que chef des troupes, son énergie se reflétait dans ses soldats bien disciplinés et constituant un corps de garde superbe. Le lieutenant Gorin nous fournit des renseignements complémentaires sur le caractère tyrannique et l'allure despotique du gouvernement du Kiamfu :

« Arrivé à la Benga, c'est-à-dire environ à mi-chemin entre Tumba Mani et Popokabaka, la population change complètement. Le pays est occupé par de grands chefs tels que ceux de Pangala Lele et de Makunzi ; les chefs subissent d'une façon absolue l'autorité du Kiamfu et cela malgré les charges qu'il leur impose sous l'empire de la terreur qu'il répand autour de lui... »

« Avant l'occupation du pays par les fonctionnaires de l'État, il a, par des incursions et des razzias, complètement ruiné la partie de la rive droite comprise entre Damba et les chutes François-Joseph, sur un espace de vingt lieues, forçant les populations à se réfugier sur la rive gauche.

» Installé à Kasongo Lunda, entouré constamment d'une garde dévouée, forte de 700 à 800 hommes, il dicte ses ordres jusqu'aux extrémités du pays et tous s'empressent d'envoyer au chef redouté les vivres, le gibier et les esclaves qu'il réclame pour satisfaire aux exigences de son sérapé et de sa garde, dont la seule occupation consiste à veiller sur le chef en échange du bien-être qu'il leur fournit. Voilà bien le type du chef Lunda. »

Il décrit encore la population de Kasongo :

« C'est le type du guerrier arrogant et hautain, fier de son torse d'hercule et de sa chevelure artistement dressée en forme de cimier, piquée de plumes rouges. Vivant dans un *farniente* perpétuel, il n'a d'attention que pour son fusil et son couteau, toujours irréprochablement tenus et dont il ne se sépare jamais. »

Pour compléter le tableau ajoutons encore ce que Gorin dit plus loin :

« Là (chez les Bayaka) se rencontrent les grandes caravanes de Bazombo qui traversent la rivière et accaparent presque tout le commerce du caoutchouc. Arrivant de la côte, amenant de nombreuses marchandises, ils ne tiennent aucun compte des frais de transport dans leurs transactions commerciales. De plus, se rendant à domicile pour traiter de l'achat, ils épargnent à l'indigène les longs voyages vers les marchés. Après avoir recueilli les charges préparées (la charge atteint presque toujours le poids de 60 kilogrammes par porteur), ils s'enquièrent près des populations des besoins futurs et, lors d'un prochain voyage, amènent les objets demandés en échange du stock de caoutchouc préparé en leur absence » ⁽¹⁾.

Cependant, la Commission de délimitation ayant terminé ses travaux le 26 juin 1893, les délégués des deux puissances signèrent à St.-Paul de Loanda un procès-verbal fixant la frontière entre les deux pays à partir du Kwango jusqu'au Kasaï. Cet acte fut ratifié à Bruxelles le 24 mars 1894.

Mais le Kiamfu, qui s'était soumis à contre-cœur, se révolta de nouveau. Vers le milieu de l'année 1893, il faisait la guerre aux troupes de l'État, qui, depuis le départ du capitaine de la force publique Verschelden, étaient commandées par le lieutenant Beirlaen ⁽²⁾ (Wanga Wanga). Dans la nuit du 24 au 25 décembre 1893 celui-ci attaqua les troupes de son puissant adversaire Nsimba Nkumbi, qui dut battre en retraite. Réfugié chez son aïeul Kiamfu ki Nzadi, trahi par Lukokisa, son compétiteur, le Kiamfu fut tué en même temps que son frère Mwango Mayoyo.

Dans la suite, l'État appela Lukokisa à succéder à Nsimba

(1) F. GORIN, Kwango et Lunda. Peuplades de la frontière portugaise. (*Congo illustré*, 1894, pp. 2-10.)

(2) *Bull. Soc. roy. Géogr. d'Anvers*, 1910, p. 209.

Nkumbi et à prendre le couteau de chef suprême. Le nom même de ce dernier donne à croire que la compétition surgit entre les Kiamfu et le pouvoir gynécocratique des Lukokisa.

Au Lunda, la Lukokisa, noble dame portant le titre de mère des Mwata Yamfu, règne à côté de celui-ci avec les mêmes honneurs. Elle ne peut être une de ses femmes. A la mort d'un Mwata Jamvo elle est choisie en même temps que le successeur parmi les enfants d'un ancien chef suprême et d'une de ses deux femmes principales ⁽¹⁾.

Il est donc probable et la chose semble confirmée par la généalogie des Kiamfu, que ce Lukokisa, compétiteur de Nsimba Nkumbi, ne se rattache pas aux Kiamfu par filiation mais par descendance utérine. De ce fait, il n'aurait eu aucun droit au couteau et dut être considéré par les indigènes comme un usurpateur. Quoi qu'il en soit, il n'en régna pas moins de 1894 à 1902, date de sa mort.

Sous l'active et habile direction du commissaire Lehrmann, l'occupation du district se renforça et reçut une organisation définitive. Ce fonctionnaire dota son territoire de nombreuses fondations et explora de vastes régions ⁽²⁾. Il put inscrire à son actif la fondation des postes de Pangala Nlele, des chutes François-Joseph, la réoccupation de Kasongo-Lunda. En 1892-1893, il conduisit l'expédition frontière du Kwango-Kasaï, puis fonda le poste de Mwene Kundi et de Fayala, explora la région entre Popokabaka et Nene (Munene). En 1895 il fit l'exploration de la région comprise entre les chutes François-Joseph et le village du chef Nzofo, qui venait de se fixer en territoire belge. Ces populations Balunda avaient appartenu à l'empire démembré du Mwata Yamfu et sortaient d'une époque troublée de guerres civiles. Lehrmann rétablit la paix et fit l'acquisition de quelques bêtes de gros bétail qu'il amena à Popo-

⁽¹⁾ POGGE, Das Reich und der Hof des Mwata Jamvo. (*Globus*, 1877, p. 15.)

⁽²⁾ En décembre 1894, il y avait au district du Kwango cinq postes de l'État et douze Blancs.

kabaka. Dans la suite il fonda encore le camp d'instruction de Mwene Dinga et explora au début de 1896, en compagnie du capitaine-commandant Beirlaen, le cours inférieur de la Wamba et de la Bakali. Ils reconnaissent la navigabilité de cette dernière sur un parcours de 60 kilomètres. Ils remontèrent la Wamba jusqu'aux rapides, qui, sur une longueur d'un kilomètre, constituent un obstacle infranchissable aux bateaux. Ils nous apprennent aussi que les sujets de Mwene Putu Kasongo se rencontrent déjà un peu en aval du confluent de ces deux rivières, et ici aussi ils constatent les effets de la guerre de frontière.

Déjà en 1895, le capitaine-commandant Verschelden, parti de Popokabaka, était allé par la Wamba à Tenduri.

Enfin, Lehrmann, nommé commissaire général, rentre le 8 septembre 1896 à Anvers.

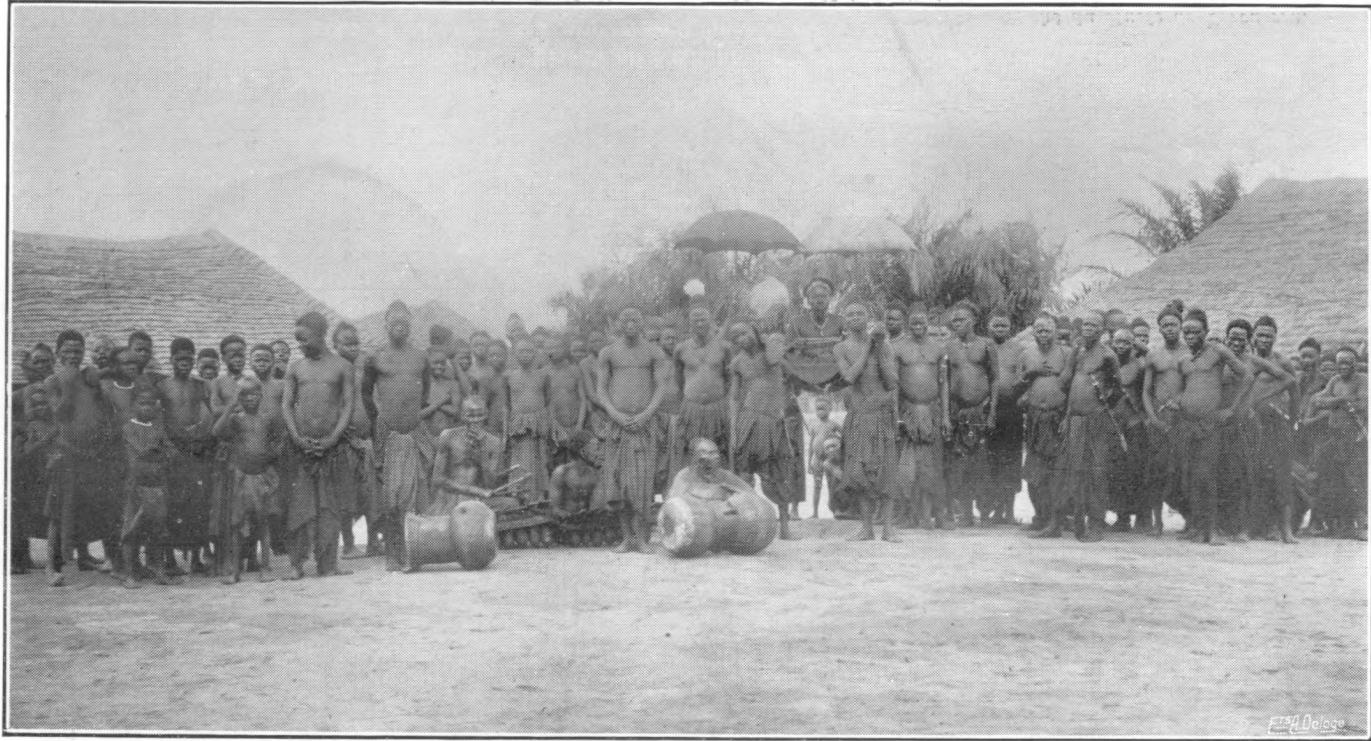
5. EXPLORATION DES AFFLUENTS DU KWANGO.

Tandis que les fonctionnaires de l'État Indépendant achèvent l'exploration et l'occupation dans l'ouest du district, les directeurs de la Société du Haut-Congo en entreprennent l'exploration dans sa partie orientale.

Dans la première moitié de 1892, M. Camille Delcommune explore, à bord du *Daumas*, la rivière Djuma (Kwili), affluent du Kwango. Un accident survenu à l'arbre de couche ne lui permet guère de dépasser l'embouchure de l'Inzia.

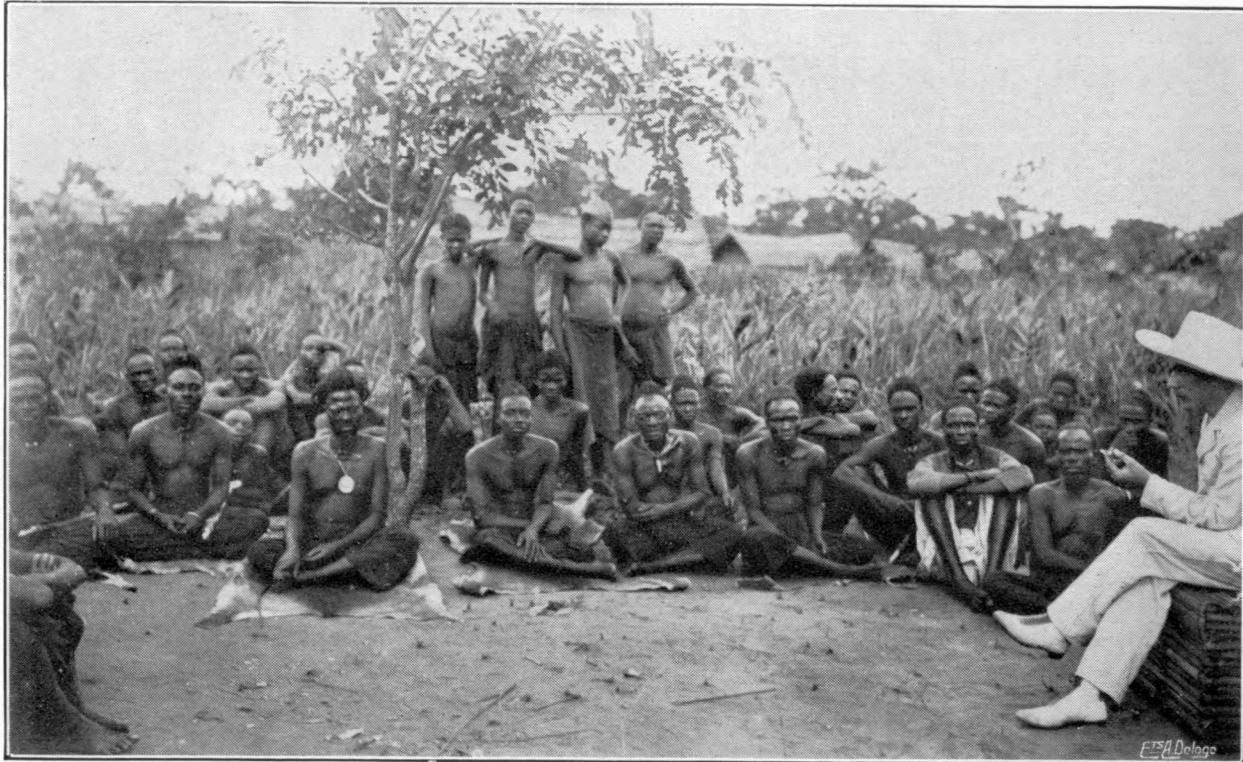
L'année suivante, M. Parminter, qui succède au précédent en qualité de directeur de la même société, remonte, à bord de l'*Archiduchesse Stéphanie*, tout le cours navigable du Kwili, et se trouvant devant une triple barrière de rapides, il leur donne le nom de « Rapides Archiduchesse Stéphanie ».

Il remonte également le Kwenge sur un parcours de vingt-cinq kilomètres et fonde à son confluent la station de Wamba, qu'il confie à la direction de M. Stache, aidé de M. Defrère.



Cliché du Musée de Tervueren.

Le Kiamfu Lukokisa accompagné de l'héritier présomptif
(reconnaissable à son plumet blanc) et escorté des gens de la cour.



Cliché du Musée de Tervueren.

Le Kiamfu Kodi Pwanga (Mwana Koko) (1904).

Sur la rive droite du Kwilu, M. Parminter rencontre des villages appartenant à la tribu des Bayaka. La région du Kwilu est très peuplée; il y trouva des agglomérations de 10,000 âmes. L'année suivante, M. Stache écrit : « Les trois secteurs aboutissant au confluent du Kwenge et du Kwilu sont occupés par trois races bien distinctes sous le rapport des dialectes : les Bayaka, les Tshinkanga et les Molembe. Tous ces peuples ont entre eux des guerres continuelles et interminables. »

Au départ du commissaire général Lehrmann on peut, sauf pour la partie centrale, considérer l'exploration du district du Kwango oriental comme achevée.

6. AIDE-MÉMOIRE DE L'HISTOIRE RÉCENTE DES BAYAKA.

Nous croyons opportun de rappeler brièvement en terminant quelques-uns des événements qui furent d'une certaine importance dans l'histoire subséquente du pays des Bayaka, dans son évolution économique, politique et religieuse.

Entre 1897 et 1901, on s'occupa à diverses reprises, successivement sous les ordres des commissaires Foulon et Delhaye, de faire sauter les rochers des rapides de Kingushi. M. Olsen parvint à creuser un chenal, long de 400 mètres, permettant aux steamers de moindre tonnage l'accès du bief moyen du Kwango.

En 1901, le sous-lieutenant Carton élabora le projet d'une route carrossable, rejoignant Popokabaka à la station de chemin de fer de Songololo. Malheureusement, on se borna à en exécuter quelques tronçons seulement et bientôt les travaux de la route furent abandonnés.

Toutes ces entreprises tendaient à ouvrir des voies de communication vers les ports de sortie de la Colonie. Ils s'imposaient d'autant plus qu'aux nécessités d'ordres stratégique et administratif vinrent s'ajouter bientôt celles de l'exportation.

L'exploitation des forêts domaniales ne tarda pas à être

entreprise. Dès 1896 une nouvelle sorte de caoutchouc, celle du Kwango, faisait son apparition sur le marché d'Anvers.

En 1898, la constitution de la Société des Comptoirs Commerciaux Congolais donnait un nouvel essor au commerce de ce produit. Elle obtint en concession toute la vallée de la Wamba et établit son centre d'action à Fayala.

Peu d'années après sa fondation, la société exportait plus de cent tonnes de caoutchouc.

Cependant, en 1901, les différentes sociétés établies dans le Kasaï et le Kwilu se constituèrent en un groupement unique, celui de la Compagnie du Kasaï. Les factoreries des anciennes sociétés du commerce du Haut-Congo, de l'Est-Kwango, de la Djuma, établies dans ces régions, passèrent au nouveau groupement. De ce fait, celui-ci étendit vers l'ouest son activité au district du Kwango jusqu'à la rive droite de l'Inzia. Ce furent les agents de cette compagnie qui poursuivirent l'exploration de toute la partie centrale et orientale du district. En 1902 et 1903, P. Van Haute, capitaine du steamer *La Lys*, de la Compagnie du Kasaï, reconnaît la navigabilité de l'Inzia jusqu'à Moanza. Pendant ces mêmes années, O. Halet, agent de la même Compagnie, explore en partie le cours de la Luie, de la Lukula, de la Gobari et de la Kafi. Il fonde en même temps les factoreries de Moanza et de Kimbanda.

Enfin, en 1904, G. Logier, chef du secteur de l'Inzia, achève la reconnaissance des affluents de l'Inzia; il reconnaît la navigabilité de la Lukula jusqu'à Dondo et la possibilité du parcours en baleinière jusqu'à Kingungi. Il fonde les factoreries de Mosenge et de Kipopo. C'est lui qui le premier découvrit les belles chutes de la Luie près du village de Tona.

A la même époque d'autres agents de la même Compagnie pénètrent dans le haut Kwilu, où se trouvaient établis depuis longtemps plusieurs comptoirs portugais.

Vers 1903-1904, J. Scheerlinck, inspecteur à la Compa-

gnie du Kasaï, après avoir visité la haute Kamtsha, commence l'exploration commerciale de l'entre-Kwenge-Lutshima, fonde les factoreries Djaka Tunda et Kikombo. Il aboutit au sud, à environ 7° de latitude, dans une région jusque-là exploitée uniquement par des trafiquants portugais. A la même époque, A. Van den Hove explorait la rive gauche du Kwilu; sur la Lutshima il crée la factorerie de Bondo.

Ainsi s'achevaient l'exploration et l'occupation du territoire et des frontières de l'est du pays des Bayaka.

Au début de 1902 G. Shaw fut nommé commandant du district du Kwango. Cette même année, à Kasongo-Lunda, mourut Lukokisa, dont le règne, quoique assez long, fut fort peu remarqué. Revenant aux héritiers directs, le couteau du Kiamfu fut donné à un frère de Nsimba Nkumbi, appelé Mulombo. Mais à peine celui-ci est-il installé depuis quelques mois qu'il prend la fuite et se réfugie en Angola. Dans la suite, étant revenu dans l'État, il s'établit à la Sukuku; mais arrêté et déporté il mourut en 1913 dans la prison de Bandundu. Cet essai malheureux fit que le commissaire Duvivier remit le couteau au fils de Lukokisa à Mwana Koko, appelé encore Kodi Pwanga. Celui-ci régna de 1904 à 1915, date à laquelle il s'enfuit également vers le sud avec tous ses frères. C'est pendant son règne que le chef-lieu de district, par l'arrêt du 13 décembre 1911, fut transféré de Popokabaka à Bandundu.

Enfin, Kodi Pwanga est remplacé par un autre frère des anciens Kiamfu Nsimba Nkumbi et Mulombo : Mulumi Mbisi. Il règne de 1915 à 1916, puis s'enfuit, revint de 1917 à 1918, pour disparaître définitivement à Yungululu, où il se retira dans les forêts de la Wamba avec tout son monde. Jusqu'à sa mort, en 1929, il y mena une vie très indépendante.

En 1922, le chef de poste de Kasongo, M. Synaeve, donne le couteau à Kabeya, un des fils de Nawesi, le frère aîné de Nsimba Nkumbi. En 1925 lui succéda un autre

enfant de Nawesi, Ikomba, sous le nom de Bangi. Enfin, en 1929, le couteau revint de nouveau entre les mains de Kodi Pwanga.

Toutes ces difficultés et toutes ces substitutions montrent assez combien peu les Kiamfu surent se résigner au régime nouveau, combien il leur en coûta d'obéir à l'autorité du Blanc. Cette résistance ne se fit pas seulement sentir à la capitale; les vassaux du Kiamfu, eux aussi, se trouvèrent bien souvent en opposition avec l'État. La plupart d'entre eux subirent des déportations ou des emprisonnements.

Signalons encore, en terminant, que dès 1892 un décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande érigeait la Mission du Kwango et en confiait la direction aux Pères belges de la Compagnie de Jésus. Le Rév. Père Van Hencxthoven, supérieur de la Mission, arrivait en mai 1893 à Léopoldville et fondait déjà le 20 novembre de la même année la célèbre Mission de Kisantu. Cependant, les difficultés du début et l'établissement d'une base solide dans le Bas-Congo retardèrent l'évangélisation du pays des Bayaka jusqu'au début de la Grande Guerre. Il est vrai que les missionnaires catholiques firent à diverses reprises une apparition passagère sur les bords du moyen Kwango. Dès 1900 le Rév. Père Van Hencxthoven parvenait à Kingushi. Le Rév. Père Butaye aussi, à deux reprises différentes, en 1900 et 1902, atteignit le Kwango. En 1904, ce même missionnaire arrivait à Popokabaka, d'où il remonta la rivière jusqu'à Kasongo-Lunda, pour redescendre par la même voie jusqu'à Wombali. Ajoutons encore une courte apparition du Rév. Père Allard au chef-lieu de district en 1911.

Enfin, en 1915, le premier missionnaire catholique, en la personne du Rév. Père J.-B. Hanquet, s'installa à demeure chez les Bayaka, près du village du grand chef Ngowa.

CHAPITRE VIII.

CONCLUSIONS.

De cette revue de documents et de traditions historiques les anciens Bayaka nous apparaissent comme une tribu nomade d'une organisation extrêmement rudimentaire et primitive.

Surgissant des régions inconnues de l'Afrique australe, ils firent sur les anciens colons et missionnaires une impression profonde par leur indomptable combativité et l'incroyable cruauté de leurs mœurs. On les a comparés aux Huns et aux Vandales, mais ce parallèle a le tort de ne pas insister assez sur le facteur maniste et fétichiste, qui constitua en Afrique un des caractères fondamentaux de la physionomie de ces hordes dévastatrices.

Bien du mystère enveloppe encore l'origine des anciens Bayaka, mais un fait nous paraît établi, celui de l'influence prépondérante des croyances superstitieuses, du mysticisme primitif et du prophétisme dans la conception originelle de leur organisation tribale.

A une époque qui coïncide à peu près avec celle de la découverte de l'embouchure du Kongo, ils vivaient dans des camps établis dans le haut Kwango, le Matamba et peut-être aussi le long du bief moyen.

Vers l'an 1568, par un mouvement d'ensemble dont leur histoire n'offrira plus guère d'exemples, ils pénétrèrent par le Mbata dans le royaume de Kongo, après en avoir détruit la capitale. Après avoir saccagé tout le pays, ils se butèrent aux renforts venus du Portugal. Après une guerre qui dura une année et demie, ils furent chassés par les 600 soldats blancs du capitaine de Govea. Dispersés, ils se retirèrent dans plusieurs directions, non sans avoir

acquis chez leurs adversaires, tant Portugais que Bakongo, une réputation de grande valeur guerrière et d'impitoyable cruauté. Le lot le plus important des fuyards fut rejeté sur le moyen Kwango, où ils s'établirent parmi des populations sédentaires et agricoles. Voisins peu commodes, ils dominèrent en fait ces populations ou les forcèrent à émigrer, sans cependant, semble-t-il, créer un véritable état sous l'autorité d'un chef unique. Il est vraisemblable qu'ils restèrent longtemps encore établis dans des campements analogues à ceux des Jaga, d'Angola et de Benguella.

Vivant au contact des populations Bakongo, Batsamba, Bateke, Bapindi, qu'ils rançonnaient sans merci et dont ils s'incorporaient la jeunesse masculine et aussi les femmes, ils finirent par devenir moins nomades et par adoucir leurs mœurs. Sans doute est-ce aussi à cette époque que remontent l'abandon de la coutume de l'infanticide et la constitution du village *muyaka*, né du regroupement de membres appartenant à une demi-douzaine de clans différents sous l'autorité d'un chef unique.

Ailleurs ce voisinage prolongé des Bayaka agit en contre-coup et d'une façon décisive sur les tribus environnantes. Les Basuku perdent en partie leur caractère bakongo pour prendre l'empreinte bayaka. Ceux-ci deviennent aussitôt leurs maîtres dans le fétichisme et la guerre. Et bientôt les voisins considéreront les premiers comme d'authentiques Bayaka.

Telle était la situation le long du Kwango au temps où l'avant-garde des Baluwa parut dans les régions méridionales.

Le passage du pouvoir aux mains de Kasongo, le neveu du Mwata Yamfu, constitua le fait capital dans l'évolution ultérieure des Bayaka. A la Nganga allait se constituer une monarchie à la fois militaire et magico-religieuse, qui serait le point de départ en même temps que l'aboutissant de toute la nouvelle organisation des Bayaka.

Fidèles aux traditions de leur race conquérante, les Baluwa firent servir les qualités guerrières de ceux-ci à la réalisation de leur plan d'extension territoriale.

Les successeurs de Kasongo continuèrent cette politique d'agrandissement, en sorte que l'état des Bayaka-Baluwa acquit à peu près ses limites actuelles il y a quelque cent ans. C'est au prix de guerres continues, soutenues pendant plus d'un siècle, qu'ils s'emparèrent d'un pays grand comme deux fois la Belgique. Ces luttes prolongées étaient certes peu favorables à l'éclosion de mœurs plus douces et d'occupations plus paisibles. Ainsi voyons-nous l'élevage du gros bétail prohibé par un tabou dont le seul Kiamfu était exempt. Outre une agriculture rudimentaire et un petit élevage peu développé, la chasse et la guerre devaient fournir les ressources nécessaires et satisfaire au tribut que le Kiamfu exigeait de tous ses feudataires.

Le plus souvent on s'en prenait aux voisins de l'est, qui furent mis largement à contribution. De là ces querelles sans fin qui aboutissaient à des bagarres sanglantes dont les Bayaka retiraient un riche butin, qui en partie allait augmenter l'opulence de la cité des Kiamfu. A la Nganga aussi aboutissait en partie ce que les seigneurs locaux soustrayaient à leurs sujets ou à leurs ennemis respectifs.

Le Kiamfu lui-même continua encore bien longtemps à payer un tribut au Mwata Yamfu du Lunda, ce qui, à pareille distance, était la reconnaissance d'une communauté d'origine, plutôt qu'une vraie dépendance politique.

Ce régime se maintint pendant plus d'un siècle. Il régnait encore à la capitale du successeur de Mwene Putu au jour où les premiers explorateurs atteignirent le moyen Kwango.

La résidence du Kiamfu était une ville africaine aux belles proportions, avec une population oscillant entre 2,000 et 5,000 habitants. L'ordre et la propreté des rues et des cases témoignaient de l'aisance dans laquelle on y vivait. Le chef redouté était obéi avec crainte, mais n'en

prenait pas moins goût aux manifestations bruyantes de la populace. Respectueuse au début, nous la verrons ensuite ameutée contre les Blancs qui se risquaient à la capitale.

Quant à la personne du Kiamfu, les premiers explorateurs s'accordent à lui reconnaître une retenue pleine de distinction, à laquelle ne nuisait pas l'extrême modestie de son costume. Tous furent frappés par l'existence à la cour d'une étiquette recherchée qu'on ne s'attendait pas à y rencontrer.

D'autre part, son attitude vis-à-vis des Européens nous le révèle d'abord favorable, puis hostile. Sa conduite vis-à-vis de von Mechow nous dévoile nettement ses intentions. Très avide d'objets européens, qu'il ne peut obtenir que par l'intermédiaire des Bazombo, Bambata, Basoso, il invite l'explorateur à s'installer auprès de lui, s'obstinant à ne voir en lui qu'un commerçant en quête d'esclaves et de produits indigènes. Par ailleurs, il prétend empêcher coûte que coûte toute progression vers l'est, dont il veut se réserver le monopole commercial.

Aussi défendra-t-il cet avantage économique contre Wolff et Büttner.

Frusté dans son espoir de voir affluer à la capitale des articles manufacturés en Europe, il semble bien qu'il en soit arrivé à suspecter les intentions des Blancs. Convaincu qu'il ne lui restait rien de bon à attendre de ces voyageurs qui avaient appris le chemin de sa résidence, il leur ménaagea des réceptions peu encourageantes. Maître incontesté de toutes ces régions, dont les tributs constituaient sa richesse, le Kiamfu dut se rendre compte que les temps allaient changer. Depuis des siècles il bloquait l'avance européenne et il dut ressentir de l'inquiétude à voir le Blanc, son puissant voisin, s'intéresser si fréquemment à son territoire. Ses troubadours ne lui répétaient-ils pas sans cesse :

mundele musi mamba, lulendo ku mputu.

Le Blanc habite l'eau et l'orgueil en Europe.

Sa fierté de chef absolu s'insurgea contre ces étrangers, dont l'attitude devenait de plus en plus agressive.

Ainsi on comprend pourquoi le Kiamfu ordonna d'attaquer l'expédition du commandant Frédéric Van de Velde et de Drag Lehrmann, qui, cinq années après Büttner, furent signalés avec une escorte de soldats zanzibarites sur la route de la capitale.

Lorsque l'année suivante Dhanis arriva avec un fort détachement de soldats noirs à la résidence du Kiamfu, celui-ci céda par cupidité, ou plus probablement à cause de l'impossibilité de la résistance, et il se soumit. Soumission toute factice, dont la danse au couteau exécutée devant Dhanis faillit dévoiler toute la supercherie. Le Kiamfu se révélera dans la suite comme un ennemi obstiné du Boula Matari, qu'il assiégera et combattrra presque aussitôt après sa soumission à Kasongo et à Popokabaka.

Après avoir vu sa capitale livrée aux flammes, il devait périr lui-même, trahi par son rival Lukokisa.

L'attribution du couteau à ce compétiteur mit la division entre les indigènes et porta un coup fatal à l'autorité des Kiamfu. Il est vrai qu'après une dizaine d'années on revint aux anciens héritiers dans la personne des frères de Nsimba Nkumbi.

Ceux-ci manifestèrent toujours un manque de docilité à l'égard du pouvoir occupant. Par des fuites continues ils se dérobaient à leur charge, dont ils se refusaient d'assumer les obligations. Ils préféraient renoncer à une autorité détenue en seconde main. Aussi répétait-on à la cour :

mundele nzenze
kalumba iluwa.

Le Blanc, l'étranger
usurpe la souveraineté luwa.

mbele iyika ye nianga
 lugana bangamba
 lunimba kilu.

Au couteau sont attachés bien des soucis.

Donnez des porteurs
 et vous pourrez dormir.

Les principaux chefs locaux Ngowa, Munene, Dinga, Kapenda (chef des Bapelende) suivirent l'exemple du Kiamfu et ne se montrèrent guère mieux disposés à l'égard du Blanc. Plusieurs furent relégués à Boma ou à Bandundu.

Cependant, le chef-lieu de district établi à Popokabaka pendant quelque vingt ans entretenait en permanence dans la région une forte garnison qui maintint l'ordre et la sécurité.

L'occupation prolongée eut pour résultat de convaincre les chefs Bayaka de la puissance du Boula Matari et de l'impossibilité pour des bandes indigènes de s'opposer à des troupes disciplinées, armées d'un matériel perfectionné. Aussi, lorsqu'on déplacera le chef-lieu de district de Popokabaka à Bandundu et qu'on réduira l'effectif de la garnison, les Kiamfu ne se risqueront-ils plus à attaquer les représentants de l'État.

L'opposition n'est pas brisée pour cela, mais d'agressive, d'ouverte, elle est devenue passive et occulte. La fuite est devenue, tant pour le Kiamfu et ses lieutenants que pour ses sujets, le moyen par excellence de se soustraire à l'Administration. Le dernier des frères de Nsimba Nkumbi, Mulumi Mbisi, après avoir accepté la médaille de l'État, y renonça et s'enfuit à la Wamba, où il vécut jusqu'à sa mort dans une grande indépendance.

Répartis en territoires administratifs distincts, les grands vassaux du Kiamfu, plus émancipés, continuent à payer un tribut réduit à leur chef suprême, dont ils dépendent encore dans l'attribution des fétiches de la succession

au pouvoir. Eux aussi adoptent vis-à-vis de l'État une politique de résistance passive. Aussi vit-on sur leur territoire les villages s'écartez des routes parcourues par les Blancs ou se disperser en hameaux insignifiants aux coins les plus reculés de la forêt. Là, la magie, le manisme, les ordalies, les sociétés secrètes continuent à fleurir comme aux plus belles époques d'avant l'occupation. Ayant trouvé une indépendance relative, ils continuent à y vivre fidèles aux anciennes coutumes et traditions, nourrissant un espoir secret que, si le sort des armes s'est déclaré définitivement contre eux, il viendra un jour où les ancêtres défunts, ces invulnérables et inexpugnables possesseurs du sol, trouveront le moyen de les faire rentrer dans une possession non partagée de leurs terres et de leur autonomie. Cette fidélité tenace au passé et leur opposition passive et occulte au régime nouveau leur valent une réputation extraordinaire jusque dans des régions lointaines. En 1928, chez les Bokuba du Kasaï se répand un fétiche xénophobe du nom de Muyaka, et lors de la récente révolte des Bapende un des meneurs ne s'arroge-t-il pas le titre de Kasongo-Lunda?

Alors qu'il y a cinquante ans, à l'époque des premières explorations, les Bayaka avaient atteint non seulement une organisation politique et militaire, mais aussi une civilisation matérielle et sociale supérieure à celle de tous leurs voisins de l'intérieur, on peut se demander pourquoi ils restèrent en marge du progrès. Alors que non seulement les Bakongo mais aussi les populations du nord et de l'est, auxquelles la *Pax Belgica* apportait la sécurité, se laissaient lentement conquérir par les avantages de l'évangélisation, du commerce et de l'industrie, pourquoi voyons-nous les Bayaka indociles et presque réfractaires?

Les faits historiques groupés ici nous permettront d'entrevoir quelques-unes des raisons de cette stagnation.

Race turbulente ayant dans le sang le goût du brigandage et du despotisme, les Bayaka durent inévitablement

s'opposer à l'œuvre de pacification et d'évangélisation poursuivie par Léopold II en Afrique. Cependant, on peut se demander si après avoir coupé la route aux razzias et aux révoltes on s'est mis sérieusement en peine de leur trouver une orientation nouvelle.

Après les premiers efforts de mise en exploitation et d'outillage de la grande voie fluviale dans les années qui suivirent immédiatement l'occupation, la récolte de l'ivoire et du caoutchouc se chiffra à quelques tonnes. Mais la région fut reconnue comme peu riche en produits d'exportation et Popokabaka comme impropre à demeurer le centre du district.

Depuis que le chef-lieu émigra à Bandundu, les territoires Bayaka furent délaissés. Le personnel administratif, réduit à un nombre insuffisant, n'aurait guère pu travailler avec succès à une œuvre de reconstruction aussi difficile que celle qui s'imposait à lui dans ces régions.

Pendant toutes ces années l'effort économique se borna aussi à celui de quelques agents commerciaux perdus dans ces immenses régions et qui chaque année récoltaient quelques tonnes de caoutchouc, de noix de palme et d'ivoire.

Dans les dernières années on se contenta d'exporter à des centaines de kilomètres de leur pays natal des milliers de jeunes gens Bayaka pour les besoins de la main-d'œuvre du chemin de fer du Bas-Congo, dont ils seront les derniers à bénéficier. Mais cette création d'une classe de coolies, sans parler des risques de colportage vers l'intérieur d'idées subversives et dangereuses, ne peut que retarder l'établissement au Kwango d'une population agricole saine et laborieuse. Elle ne peut qu'ajourner indéfiniment la mise en friche des forêts et savanes de ces immenses territoires ⁽¹⁾.

(1) Nous renvoyons ici à l'article de M^{gr} Guillemé, le vieil évêque du Nyassaland, dans *Africa*, janvier 1932, qui pour parer à la ruine de la famille indigène, à la perversion des travailleurs émigrés, à la dénatation

Aussi, personne, depuis l'expérience malheureuse sans doute du second commissaire de Popokabaka, n'essaya avec les moyens techniques modernes l'élevage du gros et du petit bétail dans les plaines herbeuses du Kwango.

Les temps vont-ils changer au Kwango? L'opinion coloniale, depuis les enseignements de la crise, prône une politique de développement des cultures indigènes.

On paraît enfin avoir trouvé la base véritable sur laquelle doit se dresser la reconstruction économique et sociale dont les Bayaka ont un besoin si pressant.

Seule une modification profonde des conditions économiques, concurremment avec une occupation effective, peut réussir à faire passer le prestige et l'autorité locale en des mains plus favorables au progrès de la civilisation.

Ces modifications pourront aussi aider les missionnaires dans leur tâche d'évangélisation, qui entraîne nécessairement la réforme du vieux fond fétichiste et superstitieux, une des racines les plus profondes de cet esprit de résistance qui enchaîne la jeunesse au conservatisme farouche des anciens.

Espérons que par ces voies que nous enseigne l'histoire de tous les peuples, les Bayaka arriveront à développer pleinement dans des sphères plus sereines les riches qualités naturelles que leur reconnaissent tous ceux qui les ont le mieux connus.

lité et au dépeuplement, conséquences de l'exode des indigènes, estime qu'il est du devoir des pouvoirs publics de mettre un frein à l'émigration des Noirs et plus particulièrement de la jeunesse.

ANNEXE I.

I.

LEGENDES BAYAKA. (1)

kilumbu kimosi mfumu wisidi yala mbele. bakento bakulu bawidi yaka bifundu. yandi udidi nkondo: « konso muntu nkento kabuta mwana nkento, beno bantu bamo lugonda yandi. » bakento bakulu bawidi buta bana bayakala kaka.

kilumbi kimosi nkento wele ku mfinda; bu katudidi, uwidi msongo mingolo, ubutidi mwana nkento. yandi bukasidi kuna nleke andi: « mfumu gata udidi nkondo; e ngeye wenda kuna gata baka mbau. » baswekele mwana muna kitadi.

bilumbu bionso nleke ugene madia kuna mpangi andi, zina diandi nkembila. mwana ukolele, ka yandi kamoni mwini ye bima binkaka, ka yandi kazaya bima bi tusala. kazaya kima kimosi kaka nkula.

ngonda zingi mulunda yandi, ka muntu kazeye yandi. lunda kaka balunda, mvula zizingi balundidi yandi, madia kaka bagana.

kilumbu kinkaka bakwa nkongo bayuvwele : « e nge mpangi kifundu uyakidi, mwana kwe usidi » ? yandi nde : « e bampangi zamo, mono mwana nkento ibutidi, ingondele mu diambu di nkondo mfumu gata ». « mu nki diambu kumoni ntantu ko » ? yandi : « bwe isia ».

banfundi kuna yakala diandi, bu kasidi: « katuka muna gata diamo ». yandi wele kuna gata di yandi mosi ye

(1) Ces fables écrites par des jeunes gens Bayaka sont rédigées en kikongo.

mwan 'andi nkento ye nleke andi. nleke andi kaka kagana madia. bima bi tusala ka yandi kazayi.

kilumbu kimosi bamfumu ba nsi bawidi nkenda nde : « ku gata dimosi tumwene mwana nkento umbote mbote ».

ntete muni ngunda wisidi : « mono yizolele baka nkento yuna ». nleke wele kamba yandi : « e nkembila, nkembila ngula mangombo muni ngunda wisidingi; a nkembila ngula mangombo bayakala badingidingi, a nkembila ngula mangombo ». yandi nkembila uvutwele : « kamba kesa kwaku ». muni ngunda wisidi. « kifundu kiandi kingi ».

ngete wisidi: « mono yizolele baka nkento yuna ». nleke wele kamba yandi : « e nkembila, nkembila ngula mangombo ngete wisidingi ; a nkembila ngula mangombo bayakala badingidingi, a nkembila ngula mangombo ». yandi nkembila uvutwele : « kamba kesa kwaku ». ngete wisidi : « mbombo andi yingi ».

lubansa wisidi : « mono yizolele baka nkento yuna ». nleke wele kamba yandi : « e nkembila, nkembila ngula mangombo lubansa wisidingi ; a nkembila ngula mangombo bayakala badingidingi, a nkembila ngula mangombo ». yandi nkembila uvutwele : « kamba kesa kwaku ». lubansa wisidi : « lubengo lwandi lwingi ».

mkilu wisidi : « mono yizolele baka nkento yuna ». nleke wele kamba yandi : « e nkembila, nkembila ngula mangombo, mkilu wisidingi, a nkembila ngula mangombo bayakala badingidingi, a nkembila ngula mangombo ». yandi nkembila uvutwele : « kamba kesa kwaku ». mkilu wisidi: « dinu diandi dingi ».

kabisa wisidi : « mono yizolele baka nkento yuna ». nleke wele kamba yandi : « e nkembila, nkembila ngula mangombo, kabisa wisidingi, a nkembila ngula mangombo; bayakala badingidingi a nkembila ngula mangombo ». yandi nkembila : « kamba kesa kwaku ». kabisa wisidi : « migemba miandi mingi ».

mamfu wisidi : « mono yizolele baka nkento yuna ». nleke

wele kamba yandi : « e nkembila, nkembila ngula mangombo mamfu wisidingi; a nkembila ngula mangombo, bayakala badingidingi, a nkembila ngula mangombo ». yandi nkembila uvutwele : « kamba kesa kwaku ». mamfu wisidi : « malu mandi mengi ».

baringa wisidi : « mono yizolele baka nkento yuna ». nleke wele kamba yandi : « e nkembila, nkembila ngula mangombo, baringa wisidingi; a nkembila ngula mangombo bayakala badingidingi, a nkembila ngula mangombo ». yandi nkembila uvutwele : « kamba kesa kwaku ». baringa wisidi : « ngodi andi wingi ».

ikombo wisidi : « mono yizolele baka nkento yuna ». nleke wele kamba yandi : « e nkembila, nkembila ngula mangombo, ikombo wisidingi; a nkembila ngula mangombo bayakala badingidingi, a nkembila ngula mangombo ». yandi nkembila uvutwele : « kamba kesa kwaku ». ikombo wisidi : « nwa andi wingi ».

ntombo zi banda wisidi : « mono yizolele baka nkento yuna ». nleke wele kamba yandi : « e nkembila, nkembila ngula mangombo ntombo zi banda wisidingi; a nkembila ngula mangombo bayakala badingidingi, a nkembila ngula mangombo ». yandi nkembila uvutwele : « kamba kesa kwaku ». ntombo zi banda wisidi : « ntu andi wingi ».

matamba wisidi : « mono yizolele baka nkento yuna ». nleke wele kamba yandi : « e nkembila, nkembila ngula mangombo matamba wisidingi; a nkembila ngula mangombo bayakala badingidingi, a nkembila ngula mangombo ». yandi nkembila uvutwele : « kamba kesa kwaku ». matamba wisidi : « meno mandi mengi ».

bamfumu buna bakulu basukidi, kiamfu nawesi wisidi : « mono yizolele baka nkento yuna ». nleke wele kamba yandi : « e nkembila, nkembila ngula mangombo, kiamfu nawesi wisidingi, a nkembila ngula mangombo, bayakala badingidingi, a nkembila ngula mangombo ». yandi nkembila uvutwele : « kamba kesa kwaku ». ngudi andi undongele, katonda kwandi. wele kuna gata diandi. mu

nzila : « kiaki keti nki »? bima ye nti kayula. wele ye nleke andi samu kalamba, katoka luku, kawika mbau.

kilumbu kimosi ngudi kiamfu bu kasidi : « bakwela nkento balamba, lubuka! toka luku »! yandi : « kitoka kwamo luku ko »! yandi nde : « toka kaka ». yandi kasidi mpaka ko. ubongele luku, utokele. yanda dikitukidi masa.

nleke andi wele ntama ku mfinda; mbundu mpasi. yandi nde : « ngatu yaya muntu ugene kima mu ku lamba ». wisidi ye mbangu. masa matebele, kabakidi bonso; bonso gana nsi, bonso gana zulu. masa malokele, kamwene nkembila. yandi bu kasidi : « kilumbu kinkaka keti diaka buna mono yele kuna gata ».

kilumbu kinkaka diaka : « baka luku! toka! » yandi kasidi mpaka ko, utokele, masa matebe diaka, nleke andi kuna mfinda mbundu andi mpasi. wisidi ye mbangu. kawene masa mafulukidi ngolo. ubukidi yanda. masa malokele. nkembila muntu kamoni ko. yandi nleke katukidi ku gata diau, uwene yandi nkula kasika.

a lusimu nda, a diambu nza, lusimu lwamo lukwisa, ita diambu. keti nani utela diau?

ALBERT IMBINSI, LUBANSA.

II.

ntama kukele bambuta bagondelenge bana bau baya-kala. konso nkento ubuta, mwana yakala bagondanga.

ibuna mfumu ngowa wele ku nsi ntama. bu kasidi nde : « beno bakento bamo luwa ». bau bayambwele tsotso, ubakembe nde: « mono bu yele kita kiwana mwana yakala ko, bana ba bakento kaka iwana; keti isa mona mwana yakala ye ngudi andi ingonda. luwa diaka, keti isa mona bana ba bakento ibayambula ». ibuna wele.

bakento babutidi, umosi butidi mwana nkento, unsese; umosi butidi mwana yakala, ngwa andi ungondele, unzikidi.

ibuna nkento diaka butidi mwan' andi uyakala ubukete, unsese, yelele fioti, zina diandi tungu...

NSAMU, MAWEDI (DINGA).

III.

mu gata mukala bana ba bakento basambanu. mbuta bu kasidi nde : « e bampangi twenda, tutima bisadi ». baleke : « bumbote yaya, twenda kweto ». ibuna bele bele, balwaka kuna mfinda. mbuta zina diandi, nsenga mam-panda; bankaka mazina mau : lumpindi, kasense mu-mbusu, lusinga gandinga, ndala ye mazembi, kunsukayanga.

ibuna batimini. yandi mwana nkento zina diandi, lusinga gandinga bu kasidi : « beno lutimini bisadi bibingi, mono nkatu, mama bu kambona sa katela : bisadi biaku ek we? » bampangi bandi basidi : « tukukabila ». yandi mwana nkento : « mbo kwamo, kitondele ko; mono nzolele itima bi mono ». ibuna bau bele kwau.

lusinga gandinga usidi sala kuna mfinda, katimini bisadi bingi, nyende andi ufulukidi. ibuna unungwene. kasosa nzila; kamwene yo ko. ubundi mu kudila, ubokele ndinga ngolo, ubokele diaka. kamwene muntu ko, udidi diaka. wele wele, usengumwene nzila ndwelo ndwelo, ulende yina, bu kalubuka umwene matoko ye bandumba. bayuwele : « e mpangi nki usi sala kuku »? ubavutwele nde : « bisadi twisi timanga, ngatu nzila ivididi ». bau : « ka diambu ko, e bampangi tufonga, beto tusala madia ko, ngeye ukala nleke eto ». mbuta : « e mpangi nda wenda, toka luku, tudia. ibuna lusinga gandinga ubongele mbangu, utokele, wisidi muna nzo, utekele masa, ulembe madia. ubongele fumba ngulu ulembe mpi. bau badidi : « bu kazola kadia, bau bayuwele ». nge bu udia madia meto keti uzaya mazina meto? utusamuna mazina. yandi mwana nkento uzaya mo ko. kadidi kima ko; lekele nzala.

bu basikama bu basidi : « e mpangi nda teka masa ».

mwana nkento wele kuna nkoko, tekele masa. ga katomboka ku gata bau nde : « ntete lamba makondo, tudia ». yandi we lamba. utwele nga si kadia. bau diaka bayuwele nde : « go uzolele dia madia meto, samuna mazina meto. mwana nkento kazaya mo ko.

kilumbu kimosi bu batumini: « nda wenda kuna ndaba, utwala makondo meto ». wele, bu kalweke kuna ndaba kamwene muntu, bu kayuwele nde : « e mwana nkento, mu nki diambu utanda bwingi? » yandi uvutwele : « e nkulu muntu, idia kima ko ». muntu yuna : « mu nki diambu ukonda dia »? yandi nde: « bampangi babusanga; go uzolele wadianga ye beto buna samuna mazina meto; mono izaya mo ko ». yandi : « ukusula meso mamo, ibuna ikusamuna mazina mau ». kakuswele meso mandi; bu katele : « mbut' au ntibangala, gete ye nzimba, lugungu, mwense ndondi ».

mwana nkento utombokele kuna gata. bu basidi : « e mpangi lamba luku, tudia kweto ». mwana nkento ulembe, utwele. bu kasa dia bau nde : « ntete samuna mazina meto ». yandi uvutwele : « a nge ntibangala, gete ye nzimba, lugungu, mwense ndondi ». bonso mu kudila. muntu utelama, kabaka lukuni, balungidi tiya tungolo.

babongele nkunga andi : « a nti bangala gete ye zimba, lugungu, mwense ndondi » ibuna bakulu bawidi muna mbau.

mwana nkento ubongele bima biau biakulu wele muna gata diandi. bu katudidi uwene ngudi andi. kayuwele : « e mama ungana masa ». ngudi kavutula : « kikaba masa ko mu diambu mwan' amo nkento ulala ». yandi nde : « e mono imwan' aku lusinga gandinga ». i buna ukwidi, kakembele mwan' andi, katumini bampangi bagondila bangulu, batwala.

kingana : « mwana luwenda yandi, lukabula yandi, go sisla ladidi ».

ANNEXE II.

Extraits de DAS REICH UND DER HOF DES MWATA JAMVO.Article du Dr POGGE. *Globus*, An. 1877.

I.

« ...Le chef suprême ou Mwata Jamvo est entouré d'une suite de grands dignitaires et d'un certain nombre d'hommes libres appelés Kilolos. La dignitaire principale est leur Lukokescha respective, grande dame qui, depuis les origines du royaume Lunda, règne libre de tout tribut et dans une indépendance absolue, aux côtés du Mwata Jamvo. Elle passe pour la mère de tous les Mwata Jamvo et de leurs familles; elle doit décider de leur élection.

» Elle a sa propre cour et règne sur quelques villages et districts qui ne sont tributaires que d'elle seule. Ceux qui la suivent par le rang sont les Kannapumbas, c'est-à-dire les Kilolos, qui sont les conseillers du roi. Parmi ceux-ci il en est quatre qui, à la mort du Mwata Jamvo, auront avec la Lukokescha à élire son successeur. Ce sont : 1^o Mwata Auta, le premier fils de l'état; 2^o Chana Mulopo, le second fils; 3^o Mona Kalala, le fils des armes; 4^o Mwari Mueyi, le cuisinier de l'état. En outre, le roi a encore des ministres particuliers qui s'appellent aussi Kannapumbas, mais qui occupent un rang inférieur et qui ne sont consultés que pour des affaires de moindre importance. Les autres Kilolos ou grands personnages qui habitent à la Musumba sont employés par le roi ou par la Lukokescha comme ambassadeurs ou fonctionnaires préposés à l'exécutif (Torquatos), comme chefs des expéditions de chasse à l'éléphant (Kibindas), ou comme chefs de district (Monas ou Mwenes). Tous ces Kilolos ont de grandes

familles avec beaucoup de femmes et d'esclaves. Les premières sont ou bien libres et vaquent d'ordinaire indépendamment aux travaux de leur propre ménage, assistées d'esclaves, ou bien sont elles-mêmes esclaves et vivent alors le plus souvent dans une condition très modeste.

» Beaucoup de Kilolos, à savoir les principaux Kannapumbas, tiennent du roi des fiefs, alors même qu'ils demeurent à la Musumba.

» Quand un Mwata Jamvo meurt, les quatre conseillers principaux que nous avons nommés plus haut choisissent son successeur. Celui-ci, avant son accession au trône, doit gagner l'acquiescement de la Lukokescha, entre les mains de laquelle reste la décision finale. Toujours le nouveau Mwata Jamvo doit être fils d'un chef suprême et d'une de ses deux femmes principales : l'Amari ou la Temena. De même la nouvelle Lukokescha est choisie par les quatre mêmes conseillers et doit obtenir le consentement du Mwata Jamvo. Elle aussi doit être fille d'un Mwata Jamvo et d'une de ses deux femmes principales. » Cf. pp. 14-15.

II.

« ...En ce qui concerne les affaires extérieures, au premier plan se trouvent les expéditions composées de 200 à 400 hommes armés. Fils ou esclaves des gens de la cour, ils sont envoyés à environ huit jours de marche de la Musumba, là où habite, entre les fleuves Kallangi et Lulua, la tribu cannibale des Kuanda. Ils partent sous la conduite d'un grand de la cour; quelques-uns sont armés de fusils, mais le plus grand nombre n'est pourvu que de lances, d'arcs et de flèches; ils tentent d'enlever hommes et bestiaux au pays des Kuanda. Ces bandes de pillards ont la tâche d'autant plus aisée que le Mwata Jamvo est réputé saint et invincible, même par ses ennemis habitant à proximité de la Musumba, au point que la seule apparition d'un de ses soldats sème la panique.

Aussi, la partie méridionale du pays de Kuanda — jusqu'à quatre journées de marche de la Musumba — s'est soumise au Mwata Jamvo et lui paie tribut. Par contre, la partie septentrionale, au delà du confluent de la Luisa et de la Lulua, est considérée comme pays ennemi. En ces derniers temps, il semble que ce territoire soit devenu désert du fait que la population, en raison des attaques continues qu'elle subissait, s'est retirée au nord près du confluent de la Lulua. Il en résulte que de telles chasses d'esclaves sont actuellement moins fructueuses que par le passé.

» Lorsque je me trouvais à la Musumba, une de ces expéditions de 200 hommes, commandés par un très vieux chef, y rentra. Elle avait perdu 14 hommes et ne rapportait que 22 esclaves. Le soir, les soldats revenus exécutèrent de grandes danses guerrières devant le Kipanga du Roi.

» Autour d'un grand feu, au son de deux Marimba, dansaient des guerriers. Ils tenaient d'une main une lance ou un grand couteau, parfois encore un crâne humain comme trophée; de l'autre ils tenaient une branche verte. Une foule compacte entourait les danseurs. De petits garçons et même des adultes qui n'avaient pas pris part à l'expédition tenaient aussi des branches et des couteaux; ils dansaient à l'intérieur du cercle. Quelques guerriers apportèrent des crânes encore frais au souverain, qui n'assistait pas à la danse. Ce dernier ainsi que la Lukokescha firent alors distribuer le vin de palme contenu dans de grands vases de terre. La distribution se fit avec une profusion telle que l'assistance entra dans un état d'exaltation...

» De telles expéditions sont continuellement en cours; le souverain en personne n'y prend part qu'une fois par an, pendant la saison sèche, lorsque les herbes sont brûlées. C'est donc habituellement vers le mois de juin qu'il entreprend cette belliqueuse razzia. On la prépare avec beaucoup de solennité. Le Mwata Jamvo manifeste

d'abord sa volonté dans une grande assemblée du peuple; il se met ensuite en campagne accompagné de la Lukokescha et de tous les grands du royaume portés en philanzane (tippoya). Comme ces expéditions ne durent que huit ou quinze jours, on peut admettre qu'il ne s'écarte pas beaucoup de la Musumba et qu'il ravage probablement la partie méridionale du pays des Kuanda encore peuplé et qui lui est tributaire.

» Anciennement, les Mwata Jamvo auraient entrepris de grandes guerres contre le chef Mwata Kandieka, qui habitait à environ vingt jours de marche au nord de la Musumba. Après que la guerre eut sévi pendant plusieurs années, il arriva qu'un Mwata Kandieka périt; l'année suivante un Mwata Jamvo fut tué. Les deux chefs firent alors la paix.

» Ils entretiennent à présent de bons rapports » (pp. 29-30).



INDEX DES NOMS ET DES MATIÈRES

A.

Abandon des territoires Bayaka, 156.
Achelunda (Aquilunda), 20.
Adoption, 61.
Affonso, 18, 19, 44.
Afrique, 100.
— centrale, 11.
— équatoriale française, 4, 73.
Age du fer, 44.
Aiacca (Aiaccki, Aiaccka, Jaca, Yaka), 37, 55.
— nom des anciens Jaga, 54.
— pays des, 82.
— roi d', 54, 82.
Aiaccka (Aiacca), 54, 56 note 4, 70.
Aiaccki (Aiacca), nom des Jaga du haut-Kwango, 53.
— nom, son identification avec Bayaka, Mayaka, Ngiaka, 54.
Akimbundo, 84.
Allard, P., 148.
Alvare, 21, 51, 52, 56.
Alvare II, 22, 53.
Alvare III, 22, 53 note 5.
Amari, 165.
Ambaka, 24, 77.
Ambondo, 77.
Amboas (Bawumbu), 17.
Ambriz, 107.
Ambundes (Ambundu), 22.
Ambundu (Jinga, Zinga), 44.
Ambundu, 47, 53 note 5, 71, 72.
— invasion des, 45.
Amukondo, 84.
Andondo, 76.

Angola (Ndongo), 4, 19, 23, 24, 25, 27, 39, 43, 44, 46, 71, 83, 103, 125, 128, 134.
— conquête de l', 24.
— Jaga d', 70.
— origines de l', 44.
Angongo, chef, 75.
Anguoleme Aquitambo (Ngwalema a Kitambu), 24.
Anthropophagie, 62, 123.
Antoine da Tervelli, 36.
Antoine, Père, 15.
Antonio da Gaeta, 38, 45, 82.
— José, 100.
— da Seravezza, 55.
Anvers, 129.
Anzica (Anzichi, Anziques, Mundquetes, Moteques, Méticas), 17.
Anzicana, pays de, 13.
Anzichi (Anzica), 13, 14.
Anziques (Anzica), 13.
Anziquiens, 51.
Aquilunda (Achelunda), 20.
Arc, 123.
Archéologie, 43.
Archiduchesse Stéphanie, rapides, 144.
Association Internationale Africaine, 104.
— Internationale du Congo, 125.
Augustins, missionnaires, 15.
Avelot, R., 31.

B.

Baccari (Bakali), 107.
Baeckelmans, 136.
Bagamidivi, 39, 40, 87.

- Bahika, 17 note 1.
 Baholo 3, 72, 77, 80, 109.
 Bajeje (Bayansi), 123.
 Bakali (Bancare, Bakari), 4, 16, 46, 47, 48, 90, 93, 144.
 Bakari (Bakali), 16, 18.
 Bakini (Mannebakani), 28, 31.
 Bakango, 29.
 Bakongo, 3, 13, 15, 17, 30, 31, 32, 71, 72, 106, 125, 150, 155.
 Bakuba, 155.
 Bakundi (Bawumbu), 114.
 Bakwese, 81, 93.
 Baluba, 75, 76, 97.
 Balunda (Baluwa), 56, 74, 87, 101, 125, 146.
 — invasion des, 3.
 Baluwa (Balunda), 3, 50, 70, 74, 81, 84, 88-90, 96, 150, 151.
 — arrivée des, 84-88.
 — conquêtes des, 150-151.
 — de Kasongo, 89.
 — leur emprise sur les Bayaka, 97-99.
 Bambala, 3, 80-81, 93-96.
 — de Kumbi, 80.
 Bambata, 21, 41, 55, 152.
 Bambeko, 28, 32.
 Bamfunuka (Bamfungunu, Banglungulu, Fungeno), 13, 15, 17 note 1, 31, 126.
 Bamfungunu (Bamfunuka), 31.
 Bampangu, 55.
 « Bamvwala », troubadours, 48.
 Bancare (Bakali), 14, 16.
 Bandundu, 147, 154, 156.
 Bangala, 56, 70, 72, 79, 80, 82, 98, 101, 103, 104, 105.
 — nom des, 54.
 — origine des, 75-78.
 — révolte des, 103.
 Bangi (Ikomba), 148.
 Bangondi, 72.
 Bangongo, 3, 85, 92, 93, 96, 97, 114.
 Bapeinde (Bapende), 49.
 Bapelende 47, 64, 90-93, 154.
 Bapende (Masinji?), 49, 72, 77, 79, 82, 85, 93, 128.
 — révolte des, 155.
 Bapindi (Mopende), 29 note 4, 79, 93, 97, 150.
 Bankanu, 33, 55.
 Bankoundi (Bawumbu), 126.
 Barbela (Inkisi), 20.
 Bariangongo (Baria Ngongo), 82.
 Baringa, 59.
 Barros, J., 13, 14, 16, 17, 18, 20, 30.
 Bas-Kongo, 115.
 Basongo, 81, 83.
 Basoso, 152.
 Bastian, A., 126.
 Basuku, 3, 43, 48-49, 62, 72, 73, 74, 79, 81-83, 88-90, 91, 93, 96, 98, 108, 150.
 — origines des, 71-73.
 Bateke, 13, 14, 15, 17 note 1, 30, 50, 72, 126, 150.
 Batiki, 50, 90.
 Batsamba, 3, 29, 43-44, 64, 71, 72, 90, 91, 92, 93, 96, 150.
 — origine des, 46-48.
 Batshok (Chiboque), 102, 104.
 Battel, A., 53, 56, 57, 61, 63, 64, 65, 74, 78.
 Bawumbu (Bakundi, Mukiti, Amboas?), 3, 13, 15, 17, 30, 31, 114.
 Bayaka (Myaka, Ngiaka, Muyaka, Yaka, sg; Mayaka, pl.), nom 3, 55.
 Bayaka-Baluwa, 97-99, 103, 151.
 Bazombo (Monsobi, Mozombos), 21, 35, 41 note 1, 124, 134, 135, 142, 152.
 — plateau des, 127.
 Beeka (Mbeko), 28, 32.
 Beirlaen, E., (Wanga Wanga), 142, 144.
 Belgique, 151.
 Benga, 33, 141.
 Benguella, 53, 71, 74, 105.
 Benoit XIII, 87.
 Benomotapa, 14.
 Bentley, W. H., 126.
 Berbela (Inkisi), 21, 36.
 Berlin, 108.
 Bernardo da Firenze, 40.
 Besikongo (Mesikongo), 32.
 Betchuana, 70, 75.
 Bibi, 14.

Bihe, 70, 101, 105.
 Biondo, Fabio, 22.
 Bitsimbi (Musimbi anc.), 68.
 Boma, 154.
 Bonaventura da Coreglia, 34, 35.
 Bondo, 147.
 Borgia, Dom Gasparo, 25.
 Bouclier, 123.
 Boula Matari, 135, 153, 154.
 Brucker, J., 11 note 2.
 Bruxelles, 142.
 Bugslag, 108, 110, 114, 133.
 Buka, 96.
 Bumba, 28, 32.
 Bumbu Mbula, 45.
 Bungi, 119, 123.
 Bungo, 74.
 Buseha (Bugslag), 133.
 Butaye, R., 148.
 Büttner, R., 55, 115, 119-123, 124, 125,
 152, 153.

C.

Caenda (Kahenda Kukulu), 38.
 Cahenda Kukulu (Kahenda), 38.
 Cahungula (Kahungula), 84.
 Cala (Kola?), 22.
 Cameron, 11.
 Cão, Diogo, 11, 12, 34.
 Cap, le, 19, 101.
 — Noir, 87.
 Capello, H., 46, 105-108, 109.
 Capenda Camulemba (Kapenda Ka-
 mulemba), 132.
 Capucins, 12, 34-40.
 Carton, J., 145.
 Carvalho, H., 76, 79.
 Case, 106.
 Castro, Balthasar de, 16, 19, 45.
 Cavazzi, Antonio, 29, 36, 37, 38, 53,
 54, 57, 61, 62, 64, 65, 68, 71, 82, 87.
 Cederström, de, 134, 135, 136.
 Cerveira, Emmanuel Pereira, 24.
 Chamguala (Ka Ngola?) 23 note 2.
 Chana Mulopo, 164.
 Changala (Ka Ngola), 23 note 2.
 Chemin de fer du Bas-Congo, 156.
 Chianchala (Ka Ngola?), 23 note 2.
 Chiboque (Batshok), 102.

Chikako de Jula (Lula), 31.
 Chilombo (Kilombo), 64.
 Chimbangali (Imbangala, Banga-
 la), 53.
 Chinje (Masinji), 132.
 Clément XIII, 22.
 Cloche de San Salvador, 72, 73.
 Coanza (Kwanza), 39.
 Coamba (Gloamba), 23.
 Coeglio, Dom Antonio, 25.
 Coiffures, 106, 118.
 Commerce, 142.
 Compagnie du Kasaï, 146.
 — Néerlandaise des Indes Occi-
 dentales, 37.
 Conférence de Berlin, 125.
 Congo (Kongo), 14.
 Congo-Ria-Cango (Kongo Ria Kan-
 go, Kongo Ria Okango), 29 no-
 te 2.
 Convention du 5 février, 125.
 Coquillages comme ornementation,
 66.
 Cordeiro, L., 11 note 2.
 Cornet, 129 note 2.
 Couteau de jet, 123.
 Croix de Mbata Makela, 35.
 Crouquet, C., 135, 136.
 Cugho (Kugho), 4, 20, 105, 106.
 — , haut, (Zanculo, Zanga Culo),
 16.
 Cuylu (Kwili), 14, 16.

D.

Damba, 33 note 1, 115, 118, 119, 141.
 Dambi Angola, 45.
 Dannfelt, 134, 135.
 Danse au couteau, 130.
 Dapper, O., 21, 26, 27, 30, 31, 33,
 54, 57.
 « Daumas », 144.
 Defrère, 144.
 Delcommune, C., 144.
 Delgouffre, 136.
 Delhaye, P., 145.
 Délimitation, acte de, 142.
 Déportation des travailleurs, 156.
 Dhanis, Fr., 128-137, 153.
 Diaz, Paul, 19, 23, 24, 45, 51, 71.
 Diego, roi, 23 note 2.

Dinga (Mwene), 60, 154.
 Djaka Tunda, 147.
 Djakka (Jaga), 50, 54.
 Djakki (Jaga), 53.
 Djuma (Kwilu), 126, 144.
 Dondo, 146.
 Dongo, 46.
 Dusart, Ch., 134, 136, 137-139
 Duvivier, L., 147.

E.

Eddystone, 134.
 Elevage, 107, 119, 124, 151.
 Emmanuel de Portugal, 19.
 Etat Indépendant, 125, 126, 127, 129.
 Etoffes européennes, 123.
 Europe, 152.
 Européens, 28.

F.

Fayala, 29, 143, 146.
 Ferdinand da Firenze, 38.
 Figueireda, João de, 36.
 Firiangombi (Lula Lumene) 28, 31.
 Flèche, 123.
 « Fondo », assemblée, 94.
 Fortgueri, Nicolas, 39, 40, 86.
 Foulon, F., 145.
 France, 126.
 François-Joseph, chutes, (Suka Ngombe), 49, 109, 115, 141.
 François Vea (Veai), 35.
 Froment, 139.
 Fufu, 86.
 Fuller, 37, 57.
 Fungeno (Bamfunuka), 17 note 1, 31.
 Fusils à silex, 123.

G.

Gabriel da Valencia, 35.
 Ganga (Nganga), 48, 110, 121.
 Ganghella, 25.
 Garcia, 34.
 Gembo (Quito ya ngambi), 28.
 Gete, 68.
 Giachas (Jaga), 51, 52, 53, 54, 55, 56.
 — défaite des, 55.

Giachi, Giaki (Jaga), 53.
 Giagas (Jaga), 53.
 Gianza Ngombe (Kianza Ngombe), 81.

Giaqua (Jaga), 21, 54.
 Gierow, P., 104.
 Gindas (Ambundu?), 53 note 5.
 Ginga (Jinga), 109, 112, 113.
 Giovanni Romano, 38.
 Gloamba (Coamba), 23.
 Gobari, 95, 146.
 Golungo, 77.
 Gombe (Ngombe), 81.
 Gonso (Ngunsa), 61.
 Gorin, F., 139, 141, 142.
 Gouvea, Francisco de, 23.
 Govea, 52, 73, 149.
 Grands-Lacs, 75.
 Grenfell, G., 126, 127, 139, 140.
 Guffens, 136.
 Guillaume, chute, 4, 49, 109.
 Guillemé, Mgr, 156 note 1.

H.

Habitat des Bayaka, 3, 4.
 Hache, 13, 65.
 Halet, O., 146.
 Hamba (Namba), 37.
 Hamba, chef des Bapende, 77, 79.
 Hamito-sémites, 29.
 Hanquet, J.-B., 148.
 « Hatta » mwata, 110.
 Henri, roi, 51.
 Herder, Jean, 27, 28, 29, 31.
 Hochstrass, L., 134, 135, 136.
 Hollandais, 25, 27, 33, 34, 37.
 Holo, saline de, 77, 79.
 Homeyer, 103.
 Honorato da Costa, Francisco, 101.
 Houtebeen (Kornelissen Jol, Kornelis), 27.
 Huguet, 137.
 Hun, 111, 112, 149.

I.

Ibari, 30.
 Ihle, A., 56.
 Ile des chevaux, 52.

- Ikomba (Bangi), 92.
 Ilunga, 75.
 Imbangala, 53, 78.
 Imbinsi, A., 57.
 Imbuila (Mbwila), 33, 36.
 Indes, 18.
 Inene (Angola), 23.
 Infanticide, 57-61, 150.
 — légende des, 57, 60.
 Ingas (Ambundu?), 53 note 5.
 Inkisi (Barbela, Sarbela), 20, 23,
 32 note 3, 34, 36, 37, 55.
 — (Kinkon), 28.
 — (Zaire, picolli rio), 33 note 1.
 Inkusu (Nkusu), 35.
 Institutions secrètes, 62.
 Inzia (Nsai), 4, 47, 79, 86, 90, 91,
 93, 144, 146.
 Iri (Mfidi), 28.
 Ivens, R., 46, 105-108, 109.
- J.**
- Jaca (Jaga), 53.
 Jaga (Giachas, Giachi, Giaki, Ja-
 cas, Giaquas, Aiaccia, Aiacka,
 Aiacki, Nsidi, Chimbangali, Im-
 bangali), 20, 21, 25, 31, 47, 50,
 51-69, 70, 71, 74, 125.
 — adoption chez les, 150.
 — d'Angola, 150.
 — de Benguella, 65, 150.
 — camps des, 63.
 — case des, 64.
 — chef des, 54.
 — défaite des, 73-74.
 — habitat des, 54-56.
 — identification des Jaga du Kon-
 go, 56.
 — invasion des, 3, 51-68, 72, 73,
 149-150.
 — magie et manisme des, 64.
 — du Matamba, 65.
 — mœurs des, 57-69.
 — nom des, 52-54.
 « Jaggado » chefferie, 54.
 Jala Maku, 74.
 Janco (Mwata Yamfu), 107.
 Jésuite, 23.
- Jinga, 70, 76, 105.
 — nom, 54.
 João, I., 12.
 Johnston, H., 56, 130.
 Jorge, Dom, 17.
 Joseph Pernambuco, 34, 35.
- K.**
- Kabasa, 45.
 Kabeya, 147.
 Kabisa, 59.
 Kagumba, 92.
 Kafi, 80, 88, 96, 146.
 Kajidishi, 74.
 Kakala, 74.
 Kakombo (Kikomba?), 36.
 Kalahari, 70.
 Kalangni, 74, 165.
 Kalanda, 82.
 Kalandola, 66, 71.
 Kalunga, chef de la Bakali, 47, 88.
 — chef Bondo, 77.
 — nom, 46.
 — titre de, 106.
 Kabamba, 76.
 Kambo, 46, 109.
 Kambolo, 45, 46.
 Kambongo, 72.
 Kameshi, 84.
 Kamueji, 77.
 Kapende, chef des Bapelende, 154.
 Kapenda Kamulemba (Capenda
 Camulemba), chef des Masinji,
 72, 79, 136.
 Kamtsha, 147.
 Kanapumba, 164.
 Kandaia (Lubaia?), 36.
 Ka-Ngola, 23 note 2.
 Kankulu, 24.
 Kasaï, 101, 115, 124, 142, 143, 146, 155.
 Kasange, 25, 38, 45, 47, 55, 80, 93,
 101, 103, 105.
 — « feira », 102.
 — succession des chefs à, 102.
 Kasense Mumbusu, 66.
 Kasongo Lunda, capitale, 40, 93,
 137, 140, 141, 143, 147, 148, 153.
 — Mwene Putu (Kiamfu), 82, 84,
 85, 86, 87, 97, 99, 150, 151, 155.

- Kasongo Nseke, 91.
 « Kazekele » (Lukanga) anneau de chef, 64.
 Kazuwa dans la région de Pay Kongila, 96.
 Kiamfu Kansadi (Kiamfu Ki Nzadi), 116.
 Kiamfu Ki Nzadi, 81, 142.
 Kiamfu Kola, 85.
 Kiamfu Mwene Putu Kasongo (Kiamvo), 40, 59, 86, 87, 88, 90, 91, 96, 97, 98, 99, 108, 114, 116, 117, 120, 122, 124, 128, 134, 135, 137, 138, 139, 140, 141, 147, 148, 151, 152, 154.
 — cupidité du, 152, 153.
 — honneurs dus au, 133.
 — (son) opposition aux Blancs, 153-154.
 — résidence du, 116.
 Kiamvo (Kiamfu), 110, 130, 131, 132.
 « Kianza » (Gianza), 81.
 — Kola, 81.
 — Ngombi, origine des chefs Ngombi, 49.
 Kibinda, 88, 89.
 « Kibindas », chasseurs Balunda, 164.
 Kikala, 96.
 Kikomba (Kakombo), 36.
 Kikombo, 147.
 Kilima, 90.
 Kilimane, 101.
 « Kilolo », vassal, 105, 164.
 « Kilombo », camp, 64, 82.
 Kiluange Kisamba (Quilluanes Quissambas), 46.
 Kiluanjes Kisamba (Kiluange Kisamba), 106.
 Kiluanji Kia Samba (Kiluange Kia Samba), 46.
 Kilunda, 77.
 Kilunga, anneau de chef, 106.
 Kiliwa, 80.
 Kimbanda, 146.
 Kimbansulu (Kombansu), 28.
 Kimbau, 42 note 1.
 Kimbone, 116.
 Kimbuku, 43.
 Kimbundo, 75, 105.
 Kimbundu, 101, 103.
 « Kimbuya », insigne du pouvoir chez les Baluba, 75.
 « Kimpasi », société fétichiste, 34.
 Kina, 33 note 1.
 — Grande, 33 note 1.
 Kinda, 24.
 Kingete, 58.
 Kingombe (Ngombi), 48, 49, 96.
 Kingoundji (Kingushi), 126.
 Kingudi (Kinguri), 76.
 Kingungi, 114, 146.
 Kinguri (Kingudi?), 74, 75, 76, 77.
 Kingushi, 115, 123, 135, 145, 148.
 Kinkon (Kinkondongo, Inkisi), 28.
 « Kipanga », enclos réservé au chef, 166.
 Kipopo, 146.
 Kisama, 44.
 Kisanda Kameshi, 84.
 Kisantu, 148.
 Kisocane (Zoca), 34.
 « Kiteke », fétiche, 65.
 Kizengamo, 105.
 Kizila (Quixiles), 56.
 Koango (Kwango), 28.
 — seigneur, 29.
 Koanza (Kwanza), 46.
 Kobo, 91.
 Kodi Pwanga (Mwana Koko), 147, 148.
 Kola (Mwata Yamfu), 137.
 Kola (Cala?), 22 note 3, 91, 92.
 Kombansu (Kimbansulu), 28.
 Kombo, 89.
 Konde (Kundi), 28, 29, 31.
 Kondi (Konti), 74.
 Kondi (Kundi), 17 note 1, 28.
 Kondo, 28.
 Kongo, 4, 12, 15, 18, 20, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 34, 39, 44, 45, 51, 54, 55, 70, 71, 72, 73, 74, 83, 103, 104, 108.
 — fleuve, 14, 16, 17.
 — invasion par les Jaga, 72, 73.
 — royaume, 32.
 Kongo de Amulaka, 32.
 — Dia Amulaka, 32, 33.
 Kongo Dia Mulaza (Nlaza), 21, 32, 33, 55, 126.
 — pays de, 119.

- Kongo dia Okango (Congo Riau Cango, Kongo Ria Kango), 29 note 2.
 Kongo Ngunga, 48.
 Kongo Ria Kango (Kongo dia Okango, Congo Riau Cango), 29 note 2.
 Kongolo Mu Ngundi, 80.
 Konti (Kondi), 74.
 Koo, 80.
 Kornelissen Jol, Kornelis (Houteben), 27.
 Kuanda, 165, 166.
 Kudia Pemba, endroit où l'on prend le kaolin, 85.
 Kugho (Cugho), 46.
 Kujenge, 131.
 Kulanjinga, 77, 78, 79.
 Kumbi, 95.
 Kund, Lieut., 29, 115, 123-124.
 Kundi (Kondi, Pombo de Okango), 17 note 1, 22, 28, 29, 30, 31, 33.
 Kunene, 70, 71.
 Kungo, 39.
 Kwango Grande (Kwango, Zaïre), 29.
 Kwanza (Koanza, Coanza), 19, 39, 46, 75, 76.
 Kwenge, 4, 48, 79, 80, 85, 95, 96, 144, 145, 147.
 Kwilu (Cuilu, Cuylu), en Angola, 16, 36, 47, 79, 85, 114, 116, 119, 125.
 Kwilu (Djuma), 123, 134, 144, 145, 146, 147.
 — (Niari) en Afrique équatoriale française, 4, 73, 126.
- L.**
- Lac, 14.
 Lance, 123.
 Lefu (Lufimi), 28.
 Lehrmann, D., 127, 128, 139-144, 145, 153.
 Léopold II, 129, 156.
 Léopoldville, 135, 148.
 Libolo (Lubolo), 38, 45, 75, 77, 87.
 Liénart, Ch., 127-128.
 Lisbonne, 52, 73, 135.
 — traité de Lisbonne, 136.
- Livingstone, D., 11, 101-102, 104.
 Loanda, St-Paul de, 27, 112.
 Loange, 4, 79.
 Loango, 26.
 Loango, porteur, 115, 116, 117.
 Logier, G., 146.
 Loje, 107.
 Lonso, 29.
 Lopez, E., 13, 14, 17, 21, 34, 51, 52, 54, 55, 72, 73.
 Lovua, 84.
 Lualaba, 105.
 Lubaia (Kandaia?), 36.
 Lubansa, 57, 59.
 Lubilash (Sankuru), 129.
 Lubisi, 4, 47.
 Luca da Caldanisetta, 38, 39.
 Lucano, insigne des chefs Bungo, 75.
 Luebo, 128.
 Lueji Lua Kondi, 74, 75.
 Lufimi (Lefu), 4, 28.
 Lui, 77, 78.
 — salines de la, 49.
 Luidi, 28, 32.
 Luie, 4, 43, 46, 93.
 — chutes de la, 146.
 Luisa, 166.
 Lukala, 24, 46, 76, 109.
 Lukamba, 77.
 « Lukanga » (Kazekele), anneau de chef, 64.
 Lukeni, roi du Kongo, 48.
 Lukenie, 124.
 Lukokescha, 164, 165, 166, 167.
 Lukokisa, 143, 147, 153.
 Lukula, 4, 47, 93, 96, 146.
 Lula (Chikako de Jula), 22, 28, 31.
 Lula Lumene (Fariangombi), 28, 31.
 Lulua, 74, 165, 166.
 Lumpungi, 66.
 Lunda, 74, 84, 85, 97, 101, 106, 107, 129, 134, 137, 143, 164.
 — Mbansa, 80.
 — origines de l'empire, 75, 76.
 — partage de l'empire, 136.
 Lungungu, 68.
 Lusinga Ga Ndinga, 66.
 Lusambo, 137.

- Lutshima, 147.
 Lutete, 129.
 Lutona, 77.
 Lux, Lieut., 101, 103.
 « La Lys », 146.
- M.**
- Madgyar, L., 101.
 Madimba, 119.
 Mafu, Mwene, 91.
 Magie, 64.
 Magonda Nzau (Verschelden, J.), 134.
 Mahungo, 39, 106.
 Mai Munene, 105.
 Majaca (Mayaka), 31, 106.
 Majokken (Mayaka), 117.
 Majolo (von Mechow), 112, 133.
 « Makela Ma Batsamba », scories des Batamba, 43.
 Makoko, 17 note 1, 29, 30, 73.
 Makunzi, 141.
 Malange, 101, 104, 108, 112.
 Mamfu, 59.
 Mangombo, 58.
 Mani Kongo, 15.
 Mani Sala, 33.
 Mani Sundi, 13.
 Mannebakani (Bakini), 28, 31.
 Manisme, 64.
 Manoelle, Dom Antonio, 22.
 Manuel, 76.
 Maquioco (Maquico? Batshok), 106.
 Marchés, 123.
 Marchima, 39.
 Maria Maria, 14.
 Marquardsen, H., 56.
 Marsinga, 37, 55.
 Masindji (Masinji), 72.
 Masinji, 79 note 1, 101, 104.
 Masongo, 70.
 — nom des, 54.
 Masosso (Masoso), 107.
 Massangano, 76.
 Mat Jamvo (Kiamfu), 110.
 Matadi, 127, 129, 139.
 Mataiza (Teusz), 133.
- Mataman (Matamba), 39, 40, 87.
 Matamba, 4, 19, 22, 24, 25, 37, 38, 39, 40, 44, 45, 46, 48, 70, 83, 84, 105, 106, 149.
 — chef du, 59.
 Mawedi, 60.
 Maxinje (Masinji), 84.
 Mayaka (Bayaka), 3, 54.
 Mayakalla (Bayaka), 109, 113.
 Mbakata, 92.
 Mbambu, 49.
 Mbansa Ekongo, 12, 15, 16, 17, 18.
 — Lunda, 80.
 Mbansa Msasa, 92.
 Mbari, 50.
 Mbata, 17, 20, 21, 22, 31, 32, 33, 34, 47, 51, 55, 72, 149.
 Mbata Makela, 35.
 Mbeko (Beeka), 28.
 Mbombo, 28, 32.
 Mbwela, 33, 36, 37.
 Mbwila (Imbuilla), 36.
 Mechow, A. von, 108-115, 116, 120, 122, 123, 124, 126, 133, 152.
 Meni Kongo de Kindundu, 48.
 Meno Poto (Mwene Putu Kasongo), 39, 40, 87.
 Mense, Dr, 126, 127.
 Mequianvo (Kiamfu), 107.
 Mesikongo (Besikongo), 32.
 Metchila (Quichila?), 36.
 Meticas (Anzica), 13.
 Métiers indigènes, 123.
 Metondo, 37.
 Mfidi (Iri, anc.), 28.
 Miguel, Roque de, 25.
 Mikoko (Makoko), 23.
 Miluwa, 80.
 Mini Kongo, 48, 82, 83, 88, 96, 98.
 Moanauta (Mwana Uta), 114.
 Moanza, 146.
 Moero, 101.
 Molembe, 145.
 Mona Kala, 164.
 Mona Mafu A Kombo, 79.
 Mona Ngola (Jinga), 106.
 Monas (Mwene), 164.
 Monoemugi (Monomugi), 51.
 Mono Mazinga Ma Tona, roi de Kongo, 48.

- Monomotapa, 54.
 Monomugi (Nimeamaya), 21.
 Mono Pota (Mwene Putu Kasongo), 39, 40, 87.
 Monsobi (Bazombo), 21.
 Mopende (Bapindi), 29 note 4.
 Moriamé, 136.
 Mortondo, 55.
 Mosamba, 101, 103.
 Mosenge, 146.
 Moteques (Anzica), 13.
 Mozombos (Bazombo), 21.
 Mpangu, 17, 20.
 — chef, 92.
 Mpemba, 33 note 1, 36, 37.
 « Mpemba » kaolin, 85.
 Mtombo (Mutombo Mukelenge), 91.
 Muata Jamfo (Mwata Yamfu), 78.
 Muatianvua (Mwata Yamfu), 75, 78.
 Muco Ngola (Jinga), 106.
 « Muhika » (Myika), esclave, 17 note 1.
 Mukelenge Mutombo, 84, 85, 86.
 Mukenge, 115.
 Mukilu, 59.
 Mukisantu (Kisantu), 129.
 Mukiti (Bawumbu), 114.
 Mukukulu, 97.
 Mulaka, Kongo Dia, 33.
 Mulaza, Kongo Dia, 33.
 Mulombo, 147.
 Mulope, 75.
 Muluia (Luie), 107.
 Mulumi Mbisi, 147, 154.
 Mundequetes (Anzica), 13.
 Munene, 59, 154.
 Mungulu, 96.
 Muni Ngunda (Mwene Ngunda), 58.
 Muongo, 46.
 Musimbi (Bitsimbi), 66, 68.
 Musuco (Basuku), 19.
 Musuku (Basuku), 109.
 « Musumba », résidence du Kiamfu, 110-113, 116, 119, 120.
 — destruction de la, 153.
 — force militaire à la, 132.
 — population de la, 151.
 — réceptions à la, 130, 152.
 — résidence du Mwata Yamfu, 100, 103, 115, 165, 166, 167.
 Musuri, le roi, 43, 45.
 Muteba (Mutebe), 89, 90.
 Mutemo, 80.
 Mutombo Mukulu, 75.
 Muyaka sg. (Bayaka pl.), 3, 54, 55.
 Muyako (Muyaka), 73.
 Muzingi Nzambi, 96.
 Mwana Koko (Kodi Pwanga), 147.
 Mwana Uta, héritier présomptif, 132.
 Mwanga Mayoyo, 132, 141, 142.
 Mwari Mueyi, 164.
 Mwata Auta (Mwana Uta), 164.
 Mwana Compana (Mwata Kumbana), 107.
 Mwata Jambo (Kiamfu), 116.
 Mwata Jamvo (Mwata Yamfu), 74, 122, 164, 165, 166, 167.
 — (Kiamfu), 110, 111, 112, 113, 114.
 Mwata Kandieka, 167.
 Mwata Kumbana (Mwata Kompana), 84, 108, 128.
 Mwata Yamfu (Muatianvua, Muata Jamfo, Muata Jamvo), 78 note 2, 79, 84, 90, 101, 103, 104, 105, 128, 143, 150, 151.
 Mwata Jarvo (Mwata Yamfu), 108.
 Mwene Dinga, 123, 129, 135, 144.
 Mwene Kasongwa, 92.
 Mwene Kongo Tubinge (Mini Kongo), 107, 108.
 Mwene Koundi (Mwene Kundi), 126.
 Mwene Kundi, 143.
 Mwene Mafu, 90.
 Mwene Putu, roi de Portugal, 76, 77, 85.
 Mwene Putu Kasongo (Kiamfu, Mono Pota, Meno Poto), 39, 40, 85, 87, 105, 107, 110, 115, 116, 121, 127, 129, 131, 135, 136, 144, 151.
 Mwene Putu Kasongo, capitale de, 119, 134, 137, 138.
 — combat de, 138.
 Mwenes (Mwene), 164.
 Mwense Ndondi, 68.
 Myaka sg. (Bayaka pl.), 3.

« Myombo », arbre sacré des ancêtres, 88.

N.

Namba (Hamba), 37.
 Nawesi, Kiamfu, 59, 132, 147, 148.
 Ndala Ye Mazembi, 66.
 Ndamba, 37.
 Ndongo (Angola), 71.
 Nene (Munene), 143.
 Nganga (Ganga), 48, 82, 86, 88, 89, 90, 91, 96, 98, 124, 140, 150, 151.
 Ngiaka sg. (Bayaka pl.), 54, 55.
 Nginda (Gindas, Ingas, Ambundu?), 53.
 Ngola, roi d'Angola, 19, 24, 44.
 Ngombe (Ngombi, Kingombe), 49, 89,
 — Gianza, 81.
 Ngombe (Suka Ngombe), chutes
 François-Joseph, 109.
 Ngongo, 77.
 Ngowa, 43.
 — le chef, 60, 92, 129, 134, 148, 154.
 Ngudi A Nkama (Nguri Akama), 90, 132.
 « Ngunsa » (Gonso), adolescent, 61.
 Ngwalema A Kitambu, 24.
 Nil, 21, 54.
 — source du, 14.
 Nimeamaya (Monomugi), 21.
 Nimi A Lukeni, 44.
 Njinga (Ambundu?), 79 note 1.
 Nkama Nguri (Ngudi A Nkama), 72.
 Nkembila, 58.
 « Nkisi », procédé magique, 65.
 « Nkula », fard rouge, 58, 60.
 Nkumbi, 59.
 Nkusu (Inkusu), 116.
 Nlaza (Kongo dia Mulaza), 33.
 Noki, 125, 128.
 Nsai (Inzia), 80, 98, 123, 124.
 Nsala, 33.
 Nsenga Mampanda, 66.
 Nsidi (Jaga), 53.
 Nsimba Nkumbi (Simba Kombi), 132, 142, 147, 153, 154.
 Nsona (Enson), 28.
 Nti Ku Nsuka Yanga, 66.

Ntibangala, 68.
 Ntombo Zibanda, 59.
 Nyassaland, 156.
 Nzambu, 91.
 Nzanga, 37, 55.
 « Nzimbu », coquillages-monnaie, 94.

Nzinga A Nkuwu, 44.
 Nzinga (Zinga), la reine, 35.
 Nzofo, 143.
 — maisonnette où l'on conserve
 les fétiches du chef, 64.
 Nzofo Lukunda, 85, 86.
 Nzundu, 96.

O.

Oanda (Wanda), 33, 35.
 Obstacles à la réussite des explo-
 rations, 104-105.
 Okanga (Ocanga, Okango, Kongo
 Dia Okango), 22, 29, 30, 32.
 Oliveira de Cadornega, A., 29, 31,
 32, 34.
 Olsen, 145.
 Origines, 70, 107, 149.
 Ovando (Wanda), 35.

P.

Pacheco, Emmanuel, 19.
 Pambala (Bambala), 123.
 Pangala Nlele (Lele), 141, 143.
 Panzi, 133.
 Parminter, 144, 145.
 Pasa, 89.
 Paul III, 19.
 Paul V, 22, 53.
 « Pax Belgica », 155.
 « Peace », 126.
 Pedro II, 22, 31.
 Pedro, João Baptista, 100.
 Peindes (Bapende), 77, 79, 84, 85,
 87.
 Pelende, 90, 91, 92, 93.
 — Kasongwa, 91.
 Pereira Coutinho, 76.
 —, Duarte Pacheco, 13.
 Pereira Forjaz, 76.
 Pesi, 88, 90, 96.

Petermann, A., 11 note 2.
 Philippe III, 53 note 5.
 Pierpont, I. de, 80, 94.
 Pierres taillées, 42 note 1.
 Pigafetta, Ph., 20, 21, 52, 54.
 Plumeau, 65.
 Pogge, P., 101, 103, 105, 115.
 Pombeiros, 25, 26, 33, 36, 41, 100, 103.
 Pombo (Pumbo, Stanley-Pool), 26.
 Pombo de Okango (Pumbo de Okango, Kundi), 28, 29, 31.
 Popokabaka, 17, 127, 129, 134, 135, 138, 139, 141, 143, 145, 147, 148, 153, 154, 156, 157.
 Portugais, 15, 18, 19, 20, 23, 24, 25, 26, 27, 31, 36, 37, 51, 52, 53, 54, 78, 83, 102, 103, 109, 133, 150.
 Portugal, 135, 149.
 Préhistoire, 42-43.
 Propagande, la Sacré Congréagation de la, 25, 34, 148.
 Pumbo, le pays de, 119.
 Pumbo de Okango, 23, 29, 30.
 Pungu A Ndongo, 24.
 Purchas, 53.
 Putu (Mwene Putu Kasongo), 87.

Q.

Quadra, Gregorio, 15.
 Quanza (Kwanza), 87.
 Quianvo (Kiamfu), 107, 108.
 Quichila (Metchila), 36.
 Quilluanes Quissambas (Kiluange Kisamba), 46.
 Quisama (Quisama, Kisama), 39, 87.
 Quito Ya Ngambi (Gembo), 28.
 Quixiles (Bizila), 56.
 Quizengamo (Kizengamo), 107.

R.

Ravenstein, E.-G., 56.
 Rebello de Aragão, Balthazar, 24, 53.
 « Reino de Sebaste na Conquista de Ethiopia » (Angola), 24.
 Resende, G., 12.

Résistance passive, politique de, 154-155.
 Rio de Padrão (Zaire), îles du, 13.
 Rodriguez Graca, Joaquim, 101.
 — Pascal, 37.
 Roi-Souverain, 125, 128, 129.
 Route commerciale : Ambriz-Mwene Putu - Mini Kongo - Mwata Kumbana, 107-108, 124.
 — St-Paul de Loanda-Mwata Yamfu, 78.
 — St-Paul de Loanda-San Salvador - Mbata - Kundi - Okango - Pumbo, 27, 30, 33, 126.

S.

Sacrifices humains, 64.
 Sacripante, Card., 38.
 Sainte Marie de Matamba, mission de, 38, 45, 82, 87.
 Samba, 46.
 San Salvador (Kongo Ngunga), 19, 27, 34, 46, 52, 54, 69, 72, 73, 115, 118, 119, 126.
 Sarbela (Inkisi), 20.
 St-Paul de Loanda, 24, 26, 30, 38, 76, 101, 102, 108, 142.
 St-Paul de Loanda, prise de, 25.
 Scheerlinck, J., 146.
 Schulze, 115.
 Schütt, O., 105.
 Sébastien, roi de Portugal, 51, 52.
 Serrao, Luis, 24.
 Shaw, G., 147.
 Silva, Simon da, 15.
 Simar, Th., 11.
 Simba Kombi (Nsimba Nkumbi), 132.
 Simba Manyema, 131.
 Société Africaine d'Allemagne, 103, 104, 115.
 — des Comptoirs Commerciaux Congolais, 146.
 — de la Djuma, 146.
 — de l'Est-Kwango, 146.
 — pour l'exploration de l'Afrique Equatoriale, 103.
 — du Haut Congo, 144, 146.

- Sofala, 14.
 Sombo (Sombos, Bazombo), 119, 122, 126.
 Songololo, 145.
 Sonzo (Sosso?), 39.
 Sorcellerie, 122, 124.
 Sosso (Sonzo?), 119.
 Souza, Ruy de, 12, 15.
 Soyaux, 103.
 Stanley, 11.
 Stanley-Pool, 16, 17, 30, 123, 125, 126, 128.
 Stache, 144, 145.
 Stagnation, 155.
 Sterckmans, Ch., 129, 136.
 Stevelinck, 136.
 Swana Murunda, 74.
 Synaeve, 147.
- T.**
- Tappenbeck, Lieut., 29, 115, 123-134.
 Tatouages, 13, 66.
 Tembandumba (Temba Ndumba), 61.
 Temba Ria Ngola (Temba de Ngola), 46.
 Tembo Aluma, 109, 132.
 Temena (Temina), 165.
 Tenduri, 144.
 Tendwala, 85.
 Tervueren, 129 note 2.
 Teusz (Mataiza), 108, 113, 114, 133.
 Thienpont, J., 89.
 Thyman, 33.
 Tiamvo (Kiamfu), 110.
 Tilkens, 136.
 Tomaso da Sestola, 38.
 Tona, chute de, 43, 146.
 Tona Di Lukeni, chef des Basuku, 48, 89, 96.
 « Torquatos », soldats, 164.
 Traite, 24, 26, 30, 78, 80, 81, 83.
 Tribut, 133, 141, 154.
 Troubadours « Bamvwala », 48.
 « Tsamba », palmier, 44.
 Tshikanga (Kikanga, Bakanga), 145.
- Tsikapa, 84.
 Tsumba Milembe, 91.
 Tumba Mani, 141.
 Tungu, 61.
 Tungila (Utungila), 49.
 Twana, 43.
- U.**
- Ulanga, 36.
 Umbe (Namba), 25.
 Uovo (Nzofo), 85.
 Utungila (Tungila), 49.
- V.**
- Vamba (Wamba), 14, 16.
 Vandales, 149.
 Van den Hove, A., 147.
 Van de Velde, Fréderic, 127-128, 153.
 Van Haute, P., 146.
 Van Hencxthoven, E., 148.
 Van Laere, 136.
 Van Wing, J., 55.
 Vassalage, 107.
 Verschelden, J. - B., (Magonda Nzau), 134, 136, 138, 142, 144.
 Volont, J., 129, 132, 136, 138.
- W.**
- Wahumbe, 71.
 Wamba (Vamba), 16, 18, 29, 30, 43, 47, 48, 79, 81, 86, 90, 93, 97, 123, 124, 126, 132, 144, 146, 154.
 Wando (Oando, Ovando), 33, 35.
 Wauters, A.-J., 11 note 2.
 Wolff, W., 115-119, 120, 125, 152.
- Y.**
- Yaga (Jaga), 55.
 Yaka (Jaga), 54.
 — (Bayaka), 55.
 Yonsti, 80.
 Yonso, 86.
 Yungululu, 147.

Z.

- Zaidi (Nzadi Kwango), 113.
Zaïre (Kongo), 11, 12, 14, 15, 17, 18,
23, 28, 44.
— (Kwango Grande), Kwango, 29.
— Grande (Kwango), 16.
— Picolli rio (Inkisi), 33 note 1.
Zamba, 85.
Zambèze, 14, 70, 75.
Zanculo (Zanga Kulo), haut Cu-
gho, 14, 16.
Zanzibarites, 128.
Zareacaongo, 22.
Zimba (Zimbo), 66, 68.
Zinga, Anne, reine de Matamba,
24, 25, 37, 38, 45, 46, 54, 57, 70, 82,
106.
Zinga (Jinga, Ambundu), 44.
Zoca (Kisocane), 34.
Zomba, pays des Bazombo, 34, 35,
36.
-

TABLE DES ILLUSTRATIONS.

- PLANCHE I. — Femme Mumfunuka avec tatouages en caracole.
- PLANCHE II. — Carte de Pigafetta reproduisant une variante de la théorie du lac central.
- PLANCHE III. — L'itinéraire de Jean Herder.
- PLANCHE IV. — a) Chef Mumfunuka avec ses femmes et ses fils.
b) Chef Musuku accompagné de ses troubadours.
- PLANCHE V. — Carte de de l'Isle, d'après Dapper.
- PLANCHE VI. — Carte d'Abbeuille, d'après Cavazzi.
- PLANCHE VII. — a) La croix de Mbata Makela.
b) Les fétiches chez les Bayaka (le mbolo).
- PLANCHE VIII. — a) Chef Musuku, Kasombo.
b) Mukongo adulte.
- PLANCHE IX. — Une case chez les Bayaka.
- PLANCHE X. — a) Enfants Bayaka.
b) Jeune Mukongo.
- PLANCHE XI. — a) Coiffures Bambala.
b) Coiffures Bambala.
- PLANCHE XII. — a) Porteurs Bayaka.
b) Un coin de la station de Popokabaka (1903).
- PLANCHE XIII. — Guerriers Bayaka.
- PLANCHE XIV. — a) Jeune Muyaka de la Wamba.
b) Ngoye, un chef Muluwa et ses sujets Bayaka.
- PLANCHE XV. — a) Coiffures d'adolescents Bayaka.
b) Groupe d'enfants Bayaka.
- PLANCHE XVI. — a) Le canotage à voile sur le Kwango (1897).
b) La force publique à l'exercice à Popokabaka (1903).
- PLANCHE XVII. — Le Kiamfu Lukokisa accompagné de l'héritier présomptif (reconnaissable à son plumet blanc) et escorté des gens de sa cour.
- PLANCHE XVIII. — Le Kiamfu Kodi Pwanga (Mwana Koko) (1904).
-

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	3
BIBLIOGRAPHIE	7
CHAPITRE PREMIER. — <i>Les découvertes à l'est des royaumes de Kongo et d'Angola (1482-1750)</i>	11
1. Première période (1482-1552)	12
A. — Le grand lac central et le Kwango	12
B. — Au royaume d'Angola	19
2. Seconde période (1553-1640)	20
A. — La pénétration portugaise à l'est et au nord-est du Kongo	20
B. — A l'est d'Angola	23
3. Troisième période (1641-1750)	25
A. — Les voyages des Hollandais à l'est et au nord-est de San Salvador	25
B. — Au sud-est de San Salvador	33
C. — La Mission des capucins italiens à l'est d'Angola.	37
4. Conclusion.	40
CHAPITRE II. — <i>Populations anciennes au moyen Kwango</i>	42
1. Les Batsamba.	43
2. Les Basuku.	48
3. Les Batiki.	50
CHAPITRE III. — <i>Jaga ou Bayaka</i>	51
1. Le nom véritable des Jaga et des Bayaka	52
2. L'habitat des Jaga et des Bayaka.	54
3. Mœurs Jaga et Bayaka	56
CHAPITRE IV. — <i>Mouvements de migration au Kwango</i>	70
1. Les Bayaka.	70
2. Les Balunda et les Bangala.	74
3. Les Bapende et les Baholo	79
4. Les Bangongo et les Bambala	80
5. Les Basuku.	81

CHAPITRE V. — <i>Conquête baluwa et nouvelles migrations</i>	84
1. Arrivée des Baluwa	84
2. Luttes contre les Basuku	88
3. L'exode des Bapelende	90
4. Dernières migrations.	93
5. Les Bayaka-Baluwa	97
CHAPITRE VI. — <i>Les explorations modernes au Kwango et la découverte des Bayaka</i>	100
1. Reconnaissance du haut Kwango	100
2. Les explorations chez les Bayaka-Baluwa au moyen Kwango.	103
A. — H. Capello et R. Ivens (1879)	105
B. — A. von Mechow (1880)	108
C. — W. Wolff (1885)	115
D. — R. Büttner (1885)	119
E. — Kund et Tappenbeck (1885)	123
3. L'exploration du bas Kwango	125
CHAPITRE VII. — <i>L'occupation belge</i>	127
1. F. Van de Velde (1889)	127
2. F. Dhanis (1890)	128
3. C. Dusart (1892)	137
4. D. Lehrmann (1892)	139
5. Exploration des affluents du Kwango.	144
6. Aide-mémoire de l'histoire récente des Bayaka.	145
CHAPITRE VIII. — <i>Conclusions</i>	149
ANNEXES. — I. — <i>Légendes Bayaka</i>	158
II. — <i>Extraits de « das Reich und der Hof des Muata Jamvo », par le Dr Pogge.</i>	164
INDEX DES NOMS ET DES MATIÈRES	169
TABLE DES ILLUSTRATIONS	182
TABLE DES MATIÈRES	183

LISTE DES MÉMOIRES PUBLIÉS

COLLECTION IN-4°

SECTION DES SCIENCES NATURELLES ET MÉDICALES

Tome I.

1. ROBYNS, W., <i>Les espèces congolaises du genre Digitaria Hall</i> (52 p., 6 pl., 1931, fr.	20 »
2. VANDERYST, R. P. HYAC., <i>Les roches oolithiques du système schisto-calcaieux dans le Congo occidental</i> (70 pages, 10 figures, 1932)	20 »
3. VANDERYST, R. P. HYAC., <i>Introduction à la phytogéographie agrostologique de la province Congo-Kasai. (Les formations et associations)</i> (154 pages, 1932)	32 »
4. SCAËTTA, H., <i>Les famines périodiques dans le Ruanda. — Contribution à l'étude des aspects biologiques du phénomène</i> (42 pages, 1 carte, 12 diagrammes, 10 planches, 1932)	26 »
5. FONTAINAS, P. et ANSOTTE, M., <i>Perspectives minières de la région comprise entre le Nil, le lac Victoria et la frontière orientale du Congo belge</i> (27 p., 2 cartes, 1932).	10 »

SECTION DES SCIENCES TECHNIQUES

Tome I.

1. MAURY, J., <i>Triangulation du Katanga</i> (140 pages, fig., 1930)	25 »
---	------

COLLECTION IN-8°.

SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Tome I.

1. PLANQUAERT, R. P. M., <i>Les Jaga et les Bayaka du Kwango</i> (184 pages, 18 planches, 1 carte, 1932).	fr. 45 »
---	----------

Sous presse :

VANDERYST, R. P. HYAC., *Introduction générale à l'étude agronomique du Haut-Kasai. Les domaines, districts, régions et sous-régions géoagronomiques du Vicariat du Haut-Kasai.*

VANDERYST, R. P. HYAC., *L'élevage extensif du gros bétail par les populations indigènes du Congo portugais.*

ROBYNS, W., *La colonisation végétale des laves récentes du volcan Rumoka (laves de Kateruzi).*

PAGÈS, R. P., *Au Ruanda, sur les bords du lac Kivu, Congo belge. Un royaume hamite au centre de l'Afrique.*

DUBOIS, le Dr, *La lèpre dans la région de Wamba-Pawa (Uete-Nepoko).*

ROBYNS, W., *Les espèces congolaises du genre Panicum L.*